

5 CTS — 40 PAGES — 5 CTS

Le Samedi

Vol. XI. No 27
Montreal, 2 Decembre 1899

Journal Hebdomadaire Illustré

Prix du numero, 5c



EN FAMILLE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUEABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Cents

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agato.

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Éditeurs-Propriétaires.

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 2 DÉCEMBRE 1899

TROP ÉLOQUENT



L'inspecteur d'écoles. — Maintenant, mes enfants, imitez vos ancêtres dans leurs luttes pour l'indépendance...

CAUSERIE

(Pour le SAMEDI)

Toujours les enfants terribles !

L'un d'eux me remercie de mes bons conseils en relevant quelques erreurs typographiques dont je veux bien accepter tout le poids. Seulement, le naïf jeune homme en commet d'impardonnables au cours de sa première lettre. Vous rougez pour vous voyez, par exemple. Dans sa seconde, il m'apprend qu'il n'a trouvé dans aucun dictionnaire l'expression : *se suggérer l'illusion*. Je vous crois, Benjamin. Il est non moins certain que le chroniqueur du *Journal Illustré* (de Paris), de qui je l'ai empruntée — la trouvant fort belle — ne l'a pas dénichée là. N'oubliez pas que le dictionnaire est impuissant à faire l'éducation de gens auxquels manquerait l'A. B. C. en toutes matières. Cherchez-y donc *automobile*, par exemple...

Je ne puis décemment m'occuper de ces petites tempêtes sous de petits crânes, mais

Si parva licet componere magnis,

si l'on peut comparer les petites choses aux grandes, on me permettra de rappeler que, pour s'être rendu coupable du même crime que moi, Francisque Sarcey fut traité de goujat, d'éléphant, même, par des damoiseaux quelconques. Le Maître s'en amusa ferme. Il répondit à ses formidables détracteurs au cours d'une désopilante chronique dont voici quelques lignes :

« Il y a un de ces messieurs qui a déclaré que, lorsqu'on avait une taille d'éléphant, il n'était pas étonnant que l'on ne comprit rien aux délicatesses de la poésie. Le raisonnement m'a paru d'une logique médiocre. Vous vous rappelez ce que disait un critique célèbre de l'Albanie, une actrice de corpulence énorme, qui avait la voix la plus délicieuse que nous ayons jamais entendue :

— C'est un éléphant qui a avalé un rossignol.

« Je puis être un éléphant, mais mon correspondant est-il bien sûr que je n'ai pas avalé un singe tout plein de malice ?

« Un autre qui m'envoie son mépris en vers, parfaitement invertébrés, assure que je suis de ceux qui regardant un astre, y cherchent un furoncle. Je n'ai pas besoin de vous dire que si je cherche aux astres un furoncle au lieu d'une simple tache, c'est que je suis l'oncle universel, et qu'il n'y a d'autre rime connue à *oncle* que *furoncle*. Mais ce jeune décadent me fait sévèrement la leçon sur mon goût pour les furoncles :

Sache, donc une fois, sache, que s'il existe
Un furoncle idéal, que piste
Tu finiras au-dessus de bourgeois,
C'est qu'il le faut, comme le diadème aux rois.

« Et le jeune poète continue, emporté par la métaphore :

Sache donc que cette tumeur rouge qui brûle
Vient de la fièvre du poète, et la virgule
Que Cyrano ne voulait pas que l'on changeât,
Tu l'émoisses de tes gros doigts, comme un goujat.

« Le goujat, c'est moi, ne vous déplaie. Mais je ne suis pas le seul goujat qu'il faille exterminer. Notre décadent en connaît d'autres qu'il met dans le même sac que moi :

Oh ! soyez tous maudits d'être ce que vous êtes !
Et puis soyez maudits d'amoindrir les poètes !
Soyez maudits, bourreaux, qui nous masquez le jour !
Vous tentez d'enlever aux vers nobles leur tour !

« Faiblard, mon jeune ami, votre dernier vers, très faiblard. Mais je n'insiste pas, ne voulant point vous amoindrir ni masquer le jour.

« Revenons aux choses sérieuses. »

* * *

Comme le regretté oncle Sarcey, je voudrais bien, moi aussi, revenir aux affaires sérieuses. Hélas ! ce gros incident a pris tout mon espace. Je m'en console en espérant que le jeune homme fâché profitera tout de même des bons conseils qu'il a reçus. De mon côté, je serai heureux de donner l'hospitalité à ses écrits — quand ils le mériteront, — quel que soit le pseudonyme adopté.

Pour terminer, j'accuse réception du volume de vers de « Jean Gaston » — pseudonyme d'un Canadien français de Woonsocket — et de piquantes fantaisies qu'un ami inconnu a bien voulu transcrire pour moi.

J'utiliserai celles-ci et je m'efforcerai de ne pas être injuste pour les autres.

Mais on voudra bien noter ceci : personne n'est tenu de me demander mon opinion sur ce qu'il écrit ou plagie ; seulement, si on me la demande, il doit être bien entendu que je veux la dire carrément. Comme je l'ai déjà écrit et, je le crois, répété : je ne pose pas à l'infaillible ni au pontifiant ; mais, n'appartenant à aucun cercle d'admiration mutuelle et aimant d'un gros amour la langue française et le bon sens, je ne craindrai jamais d'exprimer toute ma pensée, dussé-je faire tomber en convulsions ces gens qui s'imaginent être écrivains parce que, moyennant finances ou autre chose, des fumistes le leur ont persuadé.

MISTRIGIS.

On n'est pas assez fin quand on passe pour l'être.



II
(Ils les imitent... Catastrophe!)

NOËL ! — NUMÉRO DU « SAMEDI »

Le numéro spécial de Noël publié l'an dernier par le SAMEDI a été, de l'aveu de tous, un succès accompli. On n'en saurait, d'ailleurs, trouver de meilleure preuve que dans le fait que la demande a considérablement dépassé les divers tirages qui ont été faits... N'étant pas de ceux qu'un succès contenté, les éditeurs-proprétaires du SAMEDI vont, cette année, offrir un Numéro de Noël tout à fait sans précédent, non seulement ici, mais dans n'importe quel pays où la presse existe. Qu'on en juge.

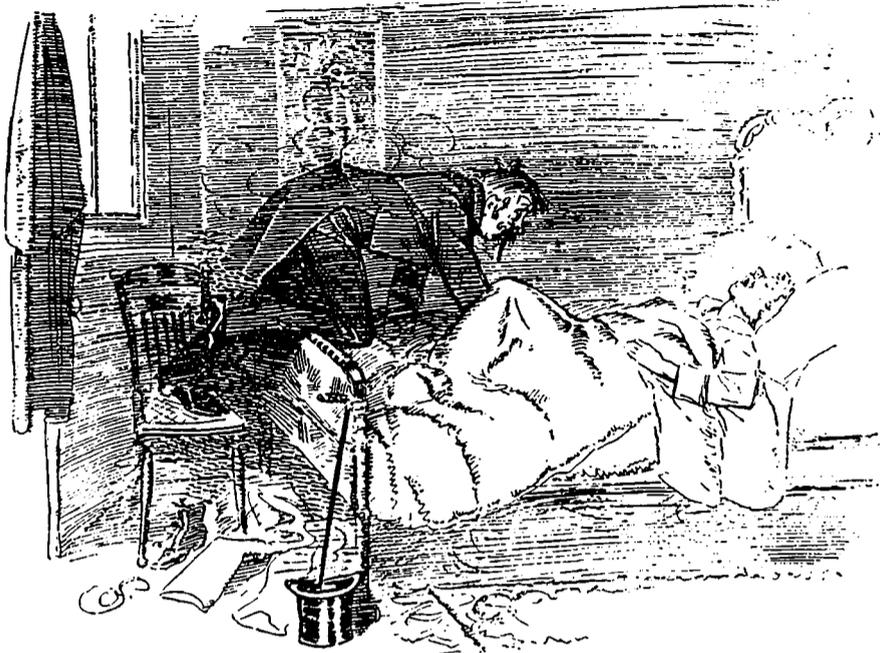
Ce Numéro comptera 60 pages,

les illustrations en couleurs seront dignes des artistes les plus en renom, les autres illustrations se compteront par douzaines ; la matière à lire sera très abondante et de circonstance ; bref, toujours au prix ordinaire de...

5 cents le numéro,

on aura dans le SAMEDI-NOËL ce qu'aucune autre maison de publication du monde n'offre même pour 25 et 50 cents. Les agents devront se préparer à envoyer aussitôt que possible leurs commandes.

SANS PRÉCÉDENT



*Brinde-inqui (de retour d'une petite veillée d'amis).—Ah ! bien, ça bat trois as...
Jamais il ne m'est encore arrivé de me mettre au lit avant d'être rendu à la maison.*

MOSAÏQUE

(Pour le SAMEDI)

Il faut se défier des médicaments anciens et les rejeter. Ce conseil — qui n'a rien qui puisse déplaire aux pharmaciens — a plus d'importance qu'on ne serait tenté de le croire tout d'abord.

Nous pourrions, dit M. de Parville, citer effectivement quelques cas où l'administration d'un vieux médicament a occasionné la mort. Il est clair que certains remèdes sont d'une fixité absolue et qu'ils ne se modifient pas à la longue ; mais il en est qui se transforment, perdent ou gagnent en énergie, et les doses thérapeutiques peuvent devenir des doses toxiques, c'est-à-dire des poisons ni plus ni moins. Nous faisons surtout allusion aux médicaments qui ont pour véhicules des teintures alcooliques avec de l'alcool soit à 60 degrés, 80 degrés ou 90 degrés de concentration. En général, les teintures simples représentent le cinquième de leur poids de la substance active. Cependant il y a exception pour la teinture d'iode ($\frac{1}{2}$), la teinture d'opium ($\frac{1}{3}$), l'alcool de camphre ($\frac{1}{9}$), etc. Ces proportions sont justes au moment de la préparation, mais elles ne le sont plus au bout d'un certain temps. On sait bien que l'alcool est un liquide très volatil, en sorte que si le flacon est bouché avec du liège, l'évaporation, quoique très lente, s'effectue à la longue, et au lieu d'avoir, par exemple, 1 de matière active pour 5 d'alcool, on peut bien n'avoir plus que 1 de matière active pour 1 d'alcool. Ce qui revient à dire que l'usage du médicament a quintuplé. En croyant prendre, par exemple, 12 gouttes de laudanum normal, on se trouve en absorber cinq fois plus, soit 60 gouttes. Et les accidents surviennent inévitablement et l'expérience prouve qu'ils peuvent être même mortels. Le cas est rare, mais enfin il existe. Une intoxication qui a failli amener la mort d'un malade est encore survenue tout récemment. Nous avons cité le laudanum, c'est-à-dire une teinture alcoolique d'opium. Mais il y en a bien d'autres. On s'en sert par gouttes, et, un beau jour, l'activité des gouttes est triplée, quadruplée, etc. Et les conséquences se devinent.

Comme tout le monde n'est pas en état de savoir si un médicament peut devenir dangereux en vieillissant, le mieux est de condamner systématiquement tous les remèdes et de briser toutes les fioles pharmacutiques qui sont restées dans quelque coin d'armoire pendant plusieurs mois. Bref, il sera bon de se rappeler qu'un certain nombre de médicaments s'améliorent comme le vin en vieillissant et deviennent beaucoup trop énergiques. Ils pèchent par l'abus de leurs qualités, et un médicament trop concentré devient un véritable poison ; au lieu de faire du bien, il peut vous envoyer dans l'autre monde. C'est arrivé.

Un médecin de campagne, raconte un confrère, se trouve avoir une clientèle disséminée sur une grande étendue de pays. Avec ça, les moyens de communication rapide font défaut, et il ne lui est pas possible d'aller visiter, dans une journée, tous ses malades. Il a tourné la difficulté en faisant appel à la collaboration des pigeons-voyageurs.

Au cours de ses visites, il laisse quelques-uns de ces volatiles chez les malades, et la famille, en cas de besoin, les lâche — pas les malades, mais les pigeons — avec une dépêche destinée à mettre le médecin au courant des changements survenus dans leur état, — pas celui des pigeons, celui des malades. Mais il y en a — des malades — qui sont vraiment indécis... L'un d'eux que le docteur avait mis à une diète sévère, se révolta contre l'ordonnance, et n'ayant rien à se mettre sous la dent, mangea le pigeon après l'avoir fait cuire...

Chose étrange ! il fut guéri ! Bien entendu c'est du malade que je parle. Quant au médecin, il fut très fort en colère, non pas tant, disent les

mauvaises langues, du meurtre culinaire de son pigeon, que de la guérison de son client, survenue contrairement à l'ordonnance.

Nous n'avions pas besoin de ce trait si véridique pour savoir tout le parti qu'on peut tirer des bêtes dans l'art de soigner les gens... soit dit sans aucune arrière-pensée satirique.

J'ai eu l'honneur de connaître un brave chien que son maître envoyait, avec l'ordonnance du docteur, chez le pharmacien.

Et cette bête intelligente revenait avec les médicaments préparés suivant la formule. Mais les journaux n'en ont jamais parlé, parce que cela ne se passait pas du côté de Baltimore ou de Chicago...

Un brave cultivateur anglais qui souffrait horriblement de cors aux pieds, à tel point que le sommeil lui était devenu impossible, lut un beau matin dans son journal l'avis suivant :

« Si vous désirez vous débarrasser de vos cors, oignons, ail de perdrix etc., écrivez à M. A. X..., poste restante, Londres. Prière de joindre à la lettre deux shillings en timbres-poste. »

Immédiatement le paysan écrivit, envoyant les deux shillings demandés. Il reçut en réponse ce conseil :

« Si vos cors ont pris un développement extraordinaire, s'ils empoisonnent votre existence, vous apprécierez et emploierez sûrement mon remède. Le voici : Coupez-vous les doigts de pieds ! Dans ce but, je prends la liberté de vous recommander mes scies d'amputation, dont les prix varient de 15 à 25 shillings la pièce. »

OMNIBUS.

RÉPONSE BRÈVE S. V. P.

—Ma bonne dame, dit le savant juge, il vous faut répondre le plus brièvement possible à cette simple et courte question : Quand vous avez traversé la rue avec l'enfant dans les bras et que le char venait du côté droit et la voiture de cocher du côté gauche, et que le buggy essayait de dépasser l'express, avez-vous vu le plaignant entre le buggy et la voiture de cocher ? Avez-vous vu d'une manière ou d'une autre ? quand cela ? était-ce ou n'était-ce pas près du buggy, ou de la voiture du cocher, ou de l'omnibus, ou près de deux de ces voitures à la fois ? Veuillez répondre en peu de mots à cette simple question ?

LE 18 DÉCEMBRE

Le SAMEDI-NOËL sera mis en vente dans tous les dépôts le 18 décembre.

Il ne suffit pas de porter les armes pour être appelé soldat, il faut les mettre au service du pays. — MONSIEUR D'HULST.

MAUVAIS DÉBUT



Pour plaire à votre papa, je limiterai ma veillée à quelques heures. Diplomate ! Vous dites cela pour me faire plaisir à moi-même.

LE CÔTÉ CONSOLANT



Le révérend. — Le Seigneur vous a pris votre époux, vous laissant avec six enfants : mais, ma sœur, n'oubliez pas qu'il y a du bon dans tout ce qu'il fait.

Mme Johnson. — Je ne l'oublie pas. Je comprends que c'en fera un de moins à nourrir.

SYMPHONIE EN ROSE MAJEUR

Le joli rêve que j'ai fait !

*C'était, je m'en souviens encore,
À l'heure où la nuit fut : Paroarse
Ténuait déjà, de ses lueurs
Roses, le grand ciel et les fleurs.*

*Sea larges ailes purpurines,
Tremblant au sommet des collines,
Dessinaient sur le firmament
Deux grandes ailes de flamant.*

*Sous les bois tu m'avais suivi,
Tu me disais : " Douce est la vie !"
Le mois de Mai, dans les buissons,
Mettait des chants et des frissons.*

*Le sourire des fleurs éclores,
Le doux parfum des roses roses,
Tout cela, dis, sais-tu pourquoi,
Te rapprochait tout près de moi !*

*Sur tes lèvres à demi closes,
Je te disais, tout bas... des choses
Qui pourraient les jours de satin
D'un subtil et léger carmin.*

*Sous l'ombre rose des tremières,
Dans le clair obscur des grands lierres,
Témoins muets de nos ardeurs,
Nous nous assimes tous les deux ;*

*Et tous les deux nous écoutâmes
Longtemps ces doux épithalames
Que les pinsons, sur les grands houx
Semblaient chanter... exprès pour nous !*

*Plus rien : l'oiseau dans l'azur plonge,
Avec le jour s'enfuit mon songe !...*

Le joli rêve que j'ai fait !

A. GRAS.

DÉCLARATION ASSERMENTÉE

" Je, soussigné, dûment assermenté, déclare que ce qui suit est le compte-rendu exact des faits et gestes de mon petit neveu de deux ans au cours des soixante minutes où j'ai été son seul gardien :

" Il a crié pendant 10 minutes sans interruption, arraché de ma tête assez de cheveux pour bourrer un coussin de sofa, décoré aussi haut qu'il l'a pu avec un tisonnier la tapisserie de la salle à manger, brisé un vase de cristal en s'asseyant dessus, avalé 6 boutons et la majeure partie d'un écheveau de soie, vidé le panier à ouvrage de sa mère dans le feu, essayé de fourrer la tête du chat dans une tasse (en retour de quoi il a été généreusement égratigné), cassé la tête de la poupée de sa sœur en voulant planter, avec ladite tête, un clou dans son carrosse, tombé du sofa faisant dégringoler avec lui deux vases de prix qui se sont émiettés, cassé deux vitres avec ma canne, piqué une tête dans la boîte à charbon et gâté sa robe blanche, mis le feu au tapis pendant que je cherchais ailleurs quelque chose pour l'amuser, cherché refuge sous le sofa et refusé de sortir à moins que je ne lui donne le contenu à dépecer, si bien enchevêtré ses bras et ses jambes dans les pattes d'une chaise que j'ai dû la démolir pour le retirer sain et sauf, répandu un pot de lait dans les pantoufles de sa mère ; finalement, quand il a entendu sa mère arriver, il a pris sa course, dégringolé dans l'escalier, saigné du nez et déchiré sa robe juste en deux."

ENTRE AMIES

Annette. — Je crois réellement que Paul est à la veille de faire la grande demande...

Ninette. — J'ai remarqué, en effet, qu'il a l'air fort triste depuis quelque temps. C'est peut-être pour quelque autre raison... Qui sait si sa mère n'est pas malade ou ses finances en danger...

UNE INDICATION

Un tout jeune enfant, que son père avait oublié au cours d'une promenade, aperçut un homme de police et lui dit :

— Avez-vous vu un homme qui n'avait plus de petit garçon avec lui ? C'est moi, le petit garçon...

ENTRE AMIES

Mme Parvenue. — Ce portrait est celui d'un de mes ancêtres qui a eu la tête coupée dans une tour.

Mlle Dépitay. — Ces accidents d'ascenseurs ont causé des malheurs dans bien des familles, hélas !

DÉSOLANT

Si un homme est un bon mari, il n'en retire aucun crédit. Les voisins disent qu'il n'agit ainsi qu'à cause qu'il a peur de sa femme.

MALENTENDU

La commis. — Soyez certaine, madame, qu'au prix que nous les vendons, ces chemises ne dureront pas longtemps.

La dame. — Vous n'avez pas besoin de me le dire. Celle que j'ai achetée la semaine dernière est déjà hors de service.

RAPPROCHEMENT ÉLOQUENT

Mme Chalumeau (qui lit le journal). — Ceci dépasse tout ! Il paraît qu'il existe un club de poker qui ouvre ses séances par une prière...

M. Chalumeau. — Le parlement aussi... Je ne vois rien d'extraordinaire dans ta nouvelle.

SA RÉPONSE

Accusez une femme d'être dépensière, et elle vous rappellera qu'elle a conservé précieusement toute la ficelle qui attachait les paquets et se sentira la conscience en repos.

UN SOUHAIT PRATIQUE

Quelqu'un dont le nez est horriblement aplati donnait l'aumône à un pauvre.

— Dieu vous conserve la vue ! dit le mendiant.

— Pourquoi faites-vous ce souhait ?

— C'est parce que, si votre vue faiblissait, vous seriez embarrassé pour porter vos lunettes.

BAL D'ENFANTS

Bibi. — Je croyais que tu savais valser ? Pourquoi ne demandes-tu pas une de ces deux demoiselles ?

Toto. — C'est ce que je vais faire, mais je n'ai pas encore décidé laquelle je vais rendre jalouse.

CAUSE ÉLOIGNÉE

Elle. — Je me demande pourquoi notre petite Estelle est si désobéissante...

Lui. — Je n'y comprends rien... A moins que ce ne soit une conséquence de l'être mariée sans le consentement de tes parents.

HUM !

Pourquoi le directeur a-t-il refusé ton écrit ?

Il m'a dit qu'il était trop long pour une courte histoire et trop court pour une longue histoire.

LES MEILLEURS ARTISTES

Les meilleurs artistes sont mis à contribution pour la confection de notre grand SAMEDI-NORL. Ils sont tous à l'œuvre depuis des semaines.

LE TRUC D'UNE DAME DE JADIS



I

Le baron Houppela. — Jamais de la vie ! Moi, passer mes soirées ici ?... Ne pas aller au club ?... Vous devenez folle, en vérité...

II

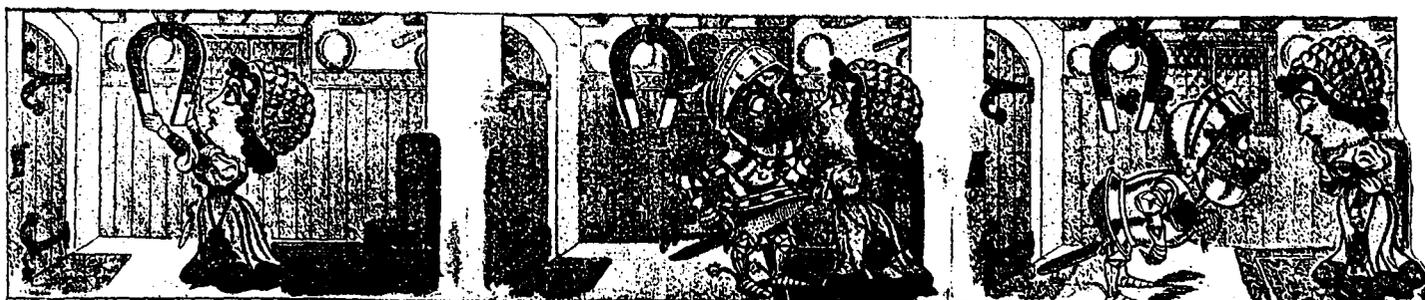
...Tenez, pour vous prouver combien votre volonté est nulle à côté de la mienne, je vous jure de ne plus jamais aller au club si vous réussissez, un seul soir, à me retenir ici.

III

La baronne. — Il faut que je le prenne là-dessus : d'autant plus qu'il tient toujours sa parole. Mais comment faire ?... Oh ! j'y pense... Le voyageur auquel nous avons donné l'hospitalité, l'autre jour, a oublié dans sa chambre un instrument étonnant. Je l'essaierai demain soir...

Si vous toussiez prenez le . . . BAUME RHUMAL

LE TRUC D'UNE DAME DE JADIS — (Suite)



IV
... (Le lendemain soir.) Le voici, ça s'appelle : un fer aimanté. Attendons le baron et les conséquences...

V
Le baron. — Êtes-vous encore prêt à tenir la promesse d'hier ?
Le baron. — Je n'ai jamais manqué à ma parole...

VI
... (Sautant profondément.) Mais, belle dame, vous ne gagnerez jamais. Je sors, vous ne pouvez me retenir et...

QU'EST-CE QUE LE BONHEUR ?

La Rochefoucault a dit : " Le bonheur est dans le goût, et non dans les choses." Cette maxime est vraie, mais elle a besoin d'être expliquée. Sans doute un palais ne rend pas heureux celui qui s'y ennuie. La possession des plus belles choses du monde, n'est pas le bonheur pour celui qui ne sait pas en jouir. Mettez la Vénus de Milo entre les mains d'un Chinois, ou donnez cent mille livres de rentes à un Esquimau, vous ne rendrez heureux ni l'un ni l'autre. Les jeux qui ont enchanté notre enfance, paraissent insipides à notre maturité. Il n'y a donc pas de bonheur sans plaisir, et le bonheur réel doit être un bonheur goûté. Et cependant, le plaisir n'est que la fleur du bonheur ; il n'en est pas la tige et la racine.

Confondre le plaisir avec le bonheur, c'est prendre l'effet pour la cause. L'homme n'est pas heureux parce qu'il jouit ; mais il jouit parce qu'il est heureux. Il est facile de voir par là combien est vaine la pensée de ceux qui recherchent le plaisir par-dessus toutes choses ; car ils le détruisent en le cherchant ; le plaisir n'a pas en lui-même, si j'ose dire, la force d'être ; il s'use et se dissipe par l'effort même que l'on fait pour le saisir, le prolonger, le renouveler ; comme un parfum qui devient insensible par une trop grande impatience d'en jouir, ou par le désir indiscret d'en épuiser le fond. C'est encore une erreur de penser qu'on atteindra à la vie heureuse en promenant ses passions de plaisirs en plaisirs, et en cherchant sans cesse la nouveauté et la diversité ; car l'âme étant sans cesse agitée, rien n'a le temps d'y prendre racine, rien n'y germe et n'y fructifie ; le plaisir n'y mûrit pas ; ce n'est qu'un fruit hâtif, maigre et sans saveur, cueilli en passant. L'effet inévitable de cet égarement est l'ennui, c'est-à-dire une vague inquiétude, qui se prend à tout sans s'attacher à rien. C'est donc le fond de notre être, et non la surface qu'il faut considérer, pour juger de notre véritable état.

Il semble à quelques-uns que le plaisir échappe à toute discussion et à toute critique. Car, peut-on contester à un homme le plaisir qu'il éprouve ? Lui seul sait bien s'il le ressent véritablement, et lui seul est juge du degré et de la valeur du plaisir qu'il préfère. Et cependant il faut reconnaître qu'il y a des plaisirs vrais et des plaisirs faux, des plaisirs purs et des plaisirs impurs, des plaisirs nobles et raisonnables et des plaisirs insensés et repoussants. Dira-t-on que le bonheur se compose indifféremment de tous ces plaisirs, quels qu'ils soient ? Et ne fera-t-on pas un discernement entre ce qu'il convient et ce qu'il ne convient pas d'éprouver ? Chaque homme, sans doute, peut se tromper plus ou moins dans ce discernement, et accorder trop ou trop peu à certains plaisirs : de là les dissentiments que nous avons signalés. Mais tous par le choix, même arbitraire, qu'ils veulent imposer à autrui sans autorité, font bien voir qu'à leurs yeux tous les plaisirs ne sont pas égaux, et qu'il ne suffit pas de jouir pour avoir le droit de se dire heureux.

Il faut, ce me semble, partir d'un principe sans lequel tout s'éroule : c'est que le bonheur que nous cherchons doit être le bonheur propre à l'homme, et non le bonheur de l'enfant, de l'esclave ou de l'animal. Sans doute l'animal qui jouit est heureux, puisqu'il éprouve le plaisir qui est conforme à sa nature. Mais l'homme qui ne jouit qu'à la manière de l'animal n'est pas heu-

reux, lors même qu'il se contenterait de cette existence, parce qu'il ne connaît pas le bonheur humain, c'est-à-dire celui qui résulte du déploiement libre et complet de la nature humaine. S'il dit qu'il est heureux comme cela, on doit lui répondre qu'il se trompe, puisqu'il s'attache à des biens inférieurs, lorsqu'il pourrait en posséder de plus excellents. L'esclave qui jouit de la faveur de son maître et qui le domine par la corruption, peut se croire très heureux, et il n'est que misérable ; car à la bassesse de la servilité, il ajoute la bassesse de la complaisance ; il est deux fois au-dessous de l'homme ; il est plus malheureux que l'esclave opprimé et persécuté, dont le cœur offensé se révolte contre l'outrage, et dont l'âme purifiée le méprise et le pardonne.

Il y a donc un vrai et un faux bonheur, ou, pour parler plus exactement, il y a une échelle graduée, qui commence au plus humble des bonheurs, et conduit au plus noble et au plus parfait. Le bonheur idéal pour l'homme tel qu'il est, serait celui qui se composerait de tous ces bonheurs subordonnés les uns aux autres dans leur ordre de perfection et d'excellence. J'ajoute qu'à aucun de ces degrés le bonheur ne se confond avec le plaisir, et que sa vraie source est dans l'exercice de nos facultés et le déploiement des forces de notre être.

PAUL JANET.

AIMABLE NAIVETÉ

— Ah ! c'est vous, la bonne que le bureau de placement nous envoie ! Voilà ce que c'est : nous donnons une soirée dansante le 24. Savez-vous ce que vous aurez à faire ?

— Dame ! j'sais pas ! J'ai jamais dansé ; mais, si madame veut, je vais prendre tout de suite quelques leçons pour être en mesure !...

UN HOMME EN DANGER

Blanche. — Eh ! oui, elle l'appelle déjà par son premier nom...

Mathilde. — Alors je suis certaine qu'elle a des vues sur son second.

LA DIFFICULTÉ

La maîtresse. — Paul, vous devriez toujours mettre des points sur les i et des barres aux t.

Paul. — Je le ferais bien, mais c'est que je ne peux pas toujours les différencier.

ELLE VOULAIT VEILLER AU GRAIN

— Ces préparatifs... Mais où allez-vous donc ?

— Au Transvaal.

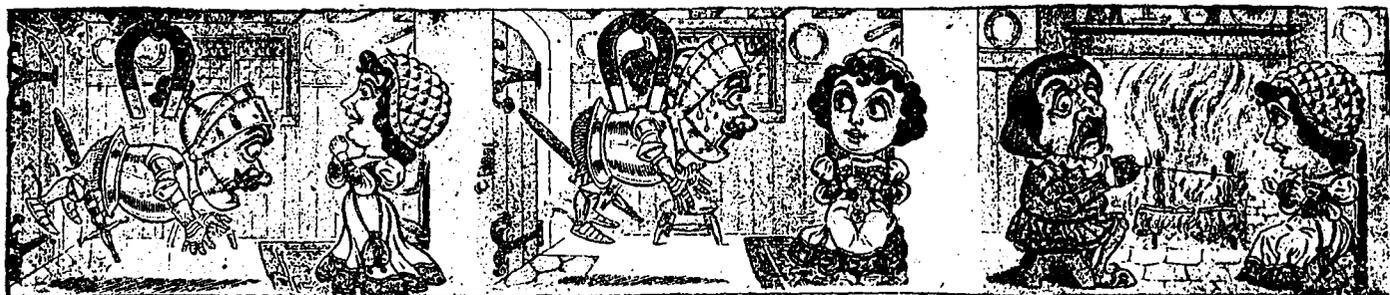
— Mais les femmes ne vont pas à la guerre !

— Non, hein ! Et vous croyez que si mon Fabien, qui y est allé, est blessé, je vais le laisser soigner par ces coquettes de *nurses* de la Croix-Rouge ? Pas d'affaires comme ça.

NOTRE SAMEDI-NOËL

Vieux et jeunes, riches et pauvres, gens sérieux et personnes ricuses, pessimistes et optimistes, tous s'accorderont à trouver charmant notre numéro de Noël.

LE TRUC D'UNE DAME DE JADIS — (Suite et fin)



VII
... Hi !... Hou !... Jérusalem !... Où vais-je ?

VIII
Le baron. — Je ne puis vous laisser descendre, car vous m'échapperiez encore. Vous resterez là toute la nuit et je vais vous tenir compagnie.

IX
Et dans la suite leur bonheur fut sans interruption.

EN TEMPS DE CRISE



—Tu me reproches toujours de ne pas m'être laissé nommer ministre ; merci bien ! me voir tous les jours traîné dans la boue par les journaux. Eh bien ! ça t'aurait fait connaître.

CHRONIQUE

(Pour le SAMEDI)

L'hygiène en chemin de fer, telle est la question qui préoccupe médecins et journalistes dans certains pays où la composition des trains et l'agencement des wagons sont loin d'être arrivés à la quasi-perfection que l'on trouve dans notre pays. Nous pouvons cependant faire notre profit de certains conseils donnés de l'autre côté de l'océan par des voix autorisées.

Le point principal est l'aération du wagon en cours de route. Cette enceinte close, dit M. Thomas Grim, dont je résume ici l'intéressant travail, cette enceinte close, portières et fenêtres fermées où peuvent séjourner tant de personnes, renferme une masse d'air dont le confinement dans un espace restreint, joint à un défaut de ventilation régulière, a, pour le voyageur, des effets que l'on peut, pour le moins, appeler antihygiénique. La respiration de l'homme, en effet, altère—on le sait—l'air, en lui enlevant l'oxygène aux dépens duquel se forme l'acide carbonique, et en y ajoutant une certaine quantité d'eau qui s'exhale du poumon et de la surface du corps. Or, comme, en hygiène, on calcule que le volume d'air nécessaire à fournir par individu et par heure, doit évaluer 18 pieds cubes, et comme, d'autre part, un wagon clos et ne renfermant même que la moitié du nombre des voyageurs qu'il peut contenir ne leur fournit pas la moitié du volume d'air nécessaire, on voit les résultats produits, pour des parcours de plusieurs heures, si l'on n'a pas soin de renouveler la masse atmosphérique d'une façon continue et proportionnelle. Sous l'influence délétère du gaz carbonique qui s'est peu à peu formé, on éprouve—si l'on n'y prend pas garde—un malaise général dont la cause est, en réalité, le commencement d'un véritable empoisonnement.

L'atmosphère d'un compartiment où plusieurs personnes ont séjourné toute une nuit, avec portières et carreaux fermés, est d'autant plus nuisible que le voyageur est fatigué et que le sommeil, dans un air vicié, indispose plus qu'il ne repose. Aussi, un avertissement faisant connaître aux voyageurs ce qui leur serait utile de faire pour donner l'aération nécessaire à l'habitation privée qu'ils se constituent en montant dans un

wagon, cet avertissement serait aussi utile que l'extrait des ordonnances leur faisant connaître ce qui leur est défendu. Il pourrait leur adresser les recommandations suivantes :

“ Ne craignez pas l'air actif et tonique. Donnez ample satisfaction à cette règle absolue du renouvellement constant de l'air, ayez soin de vous couvrir momentanément davantage ; mais, autant que faire se peut, ne laissez jamais tous les carreaux entièrement fermés. Si vous en conservez un ouvert au quart supérieur de sa hauteur, vous établirez un vasistas naturel peu susceptible de vous incommoder.”

Au fur et à mesure que ces salutaires notions seront plus généralement répandues, il y aura moins de discussion pour savoir si l'on doit ouvrir ou fermer les fenêtres d'un wagon.

Un moyen puissant de renouveler l'air respirable, c'est de se placer soi-même dans un autre milieu, dans une atmosphère plus pure. Ce résultat s'obtient en descendant du wagon quand le service de la marche des trains le permet : ne fût-ce que pour un arrêt de cinq minutes. Il est bon, en effet, de pouvoir faire plusieurs grandes inspirations au grand air.

Indépendamment de ce premier avantage, cette ambulation en procurera d'autres non moins importantes. Les causes directes de fatigue d'un long voyage en chemin de fer sont la contraction trop prolongée de certains muscles pour maintenir le corps en station assise, la flexion permanente ou l'extension exagérée de certaines articulations et la pression exercée sur une seule partie du corps. Il est évident que si, à trois ou quatre reprises différentes, on change ces conditions en fléchissant les muscles contractés, en contractant les muscles fléchis outre mesure, on ramène une certaine harmonie dans tous les mouvements. Descendre de wagon et marcher constituent donc d'excellents moyens de se *défatiguer*.

La question des vêtements a son importance quand on a à parcourir d'une seule traite de grandes distances et que, par suite, on subit des variations de température de plusieurs degrés, en plus ou en moins.

Ces changements brusques se font surtout sentir, au coucher et au lever du soleil ; et les impressions ou sensations désagréables qu'ils produisent sont d'autant plus prononcées que la résistance organique est moindre.

Il est tout indiqué d'avoir soin de porter des vêtements de laine qui, tout en absorbant la transpiration, préservent le corps d'un brusque refroidissement.

Pour ce qui concerne les occupations diverses auxquelles on peut se livrer, en passant toute une journée en chemin de fer, il faut tenir compte de la manière de vivre d'un chacun. Ce qu'il faut seulement éviter, c'est une trop grande fatigue des sens, une contention prolongée de l'esprit. On peut lire, pendant un assez long temps de suite, mais à la condition de fermer son livre toutes les dix minutes pendant quelques secondes.

Il n'est pas indifférent de se placer en wagon dans la direction de la voie à parcourir, ou de tourner le dos à la machine. Dans cette seconde position, on est plus à l'abri des mouvements de l'atmosphère résultant de la marche du train, et l'on est moins incommodé par la poussière du charbon et par les flammèches qui s'échappent de la locomotive. Il est toutefois des personnes qui éprouvent presque les symptômes d'un véritable mal de mer, en étant assises dans un sens opposé à la marche du train ; celles-là préfèrent naturellement affronter les incon vénients du vent et de la poussière.

Une précaution plus utile, c'est, au moment d'un choc, d'une secousse, d'un déraillement d'élever ses jambes, de ne pas se raidir contre le plancher. Le corps sera plus ballotté, mais les réactions deviendront moins violentes, partant les accidents moins graves.

KODAK.

PERPLEXITÉ DE TOTO

Toto (à l'amoureux de sa sœur).—Vous n'avez pas beaucoup de cheveux ni de barbe...

L'amoureux.—Et qu'est-ce que cela fait ?

Toto.—C'est que je me demande comment papa va s'y prendre pour faire ce qu'il a promis ?

L'amoureux.—Quoi donc ?

Toto.—Pour balayer la place avec vous.

VÉRITÉ PALPABLE

Peu d'hommes peuvent, en même temps, tenir un globe de lampe chaud et réciter les Dix Commandements de Dieu.

APRÈS L'ÉCOLE

L'oncle.—Eh bien, qu'as-tu appris de neuf aujourd'hui ?

Toto.—A murmurer sans faire marcher les lèvres.

UNE RECETTE

—Je voudrais bien savoir au juste ce que les gens pensent de moi.

—Tu n'as qu'à traiter de voleur ton plus intime ami.

HISTOIRE DE PÊCHE

Philidor.—Oui, j'arrive de la pêche et j'ai pris...

Celestin.—Chut ! Embrasse la Bible avant d'aller plus loin.

SANS PRÉCÉDENT

Le SAMEDI-NOËL de cette année sera supérieur à tous les précédents. Il vaudra 50 cts et cependant ne se vendra que 5 cts.

COURRIER FEMININ

AVANT LE GRAND DINER DE FAMILLE

Pourquoi chercher dans notre imagination, pourquoi demander aux musées ou à la vie factice des peintures plus ou moins réelles et émouvantes, pour nous toucher et faire vibrer les meilleures fibres de notre cœur. Il existe, dans la vie réelle, des tableaux auxquels l'art n'a que faire, tant la nature a été prodigue envers eux pour les rendre attrayants, gracieux et aimables par-dessus tout.

Ces réflexions, bien simples, m'ont été inspirées par la vue d'une famille dans laquelle j'ai eu l'heureuse chance de passer une journée dans une campagne des environs. Peut-être la campagne est-elle favorisée sous ce rapport.

Le père est jeune encore ; la mère, dont il est impossible de décrire le charme et même la beauté touchante, est, au physique et au moral, la plus gracieuse créature qu'il soit possible de rêver. -- Elle est jolie comme le sont peu de femmes ; mais, si elle le sait, ce dont il est permis de douter, elle n'y pense guère au milieu de cinq jeunes enfants dont l'aînée est une fillette de onze ans à peine.

Le plus petit, qu'elle nourrit elle-même, ne quitte le sein ou les genoux de sa mère que pour se rouler sur le sol, en vous envoyant ces sourires de l'enfant heureux et bien portant, qui ne connaît encore que le bonheur matériel de la vie.

Cette jeune mère et ce petit enfant, lorsqu'il est assis sur les genoux maternels, serré dans les bras qui le soutiennent pour qu'il prenne à longs traits la nourriture qui lui est nécessaire, font un de ces tableaux que l'imagination pourrait rêver longtemps avant d'atteindre au charme de la réalité.

Ils sont sept en tout dans cette heureuse famille, et les sept ne semblent en former qu'un seul, tant il y a homogénéité de pensées, de sensations, de désirs entre tous ses membres...

Chaque enfant a cependant son caractère et les allures qui lui sont propres. -- La fille aînée, déjà grande et souple, soumise, obéissante, déjà dévouée à tous et petite mère de famille, aide sa mère à élever les petits, qu'elle aime et protège avec toute l'ardeur d'un cœur qui ne connaît encore d'autre affection, d'autre amour que celui de la famille paternelle.

La est pour elle l'univers, et son horizon ne lui offre aucune autre aspiration que celle de la vie tranquille qui a été faite sienne jusqu'à ce jour.

Le frère, qui vient immédiatement après elle, est studieux, intelligent, attaché à ses devoirs, dont il s'occupe avec un entrain qui prouve que,

déjà, il pense au travail de la vie et à l'avenir. -- Puis, vient une autre petite fille. Oh ! celle-là, c'est le démon de la famille ! Démon charmant, plein d'esprit et de gentillesse, après lequel on crie et contre lequel on se fâche dix fois dans la journée, mais pour mieux l'embrasser après lorsqu'une câlinerie ou gentillesse délicieuse, caresse inspirée par le cœur, viennent affirmer qu'un peu de malice spirituelle n'est qu'une amabilité, un charme de plus au milieu de la bonté de tous.

Tout cela grandit, s'aime, s'élève, se talche quelquefois pour avoir l'occasion de s'embrasser un peu plus fort ensuite.

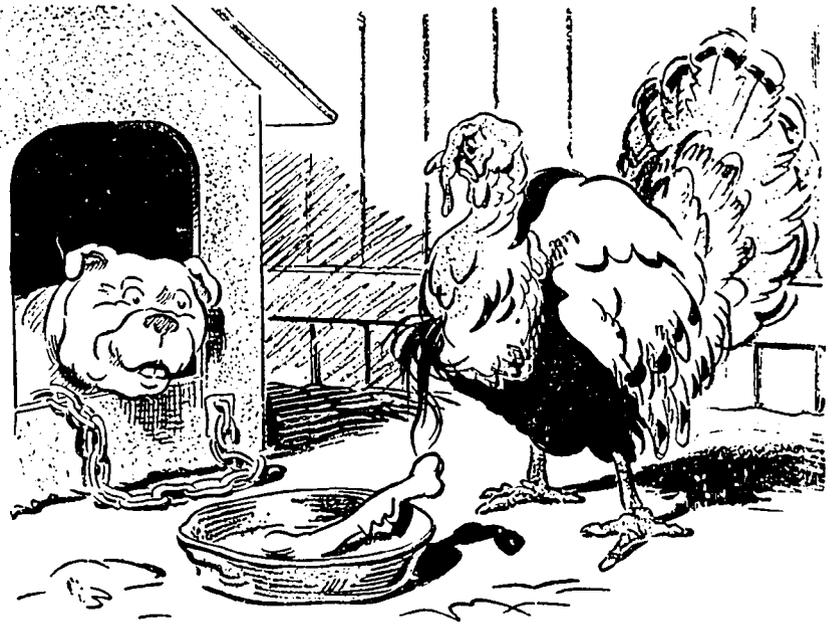
La mère ne songe guère à sa toilette. Elle est si jolie en sa simple robe en satinette, laissant sa taille libre pour les soins et les devoirs maternels, qu'on ne la voudrait pas autrement et que l'on se contente de l'admirer.

Les petits sont aussi tous vêtus avec cette simplicité extrême qui laisse la faculté de jouer pour se développer et grandir. -- Quand

on ne sait quel avenir lui est réservé, on ne doit jamais donner à l'enfant des habitudes ou des idées de luxe qui pourraient lui faire la vie rude plus tard.

Mes lectrices s'intéressant toujours à ce qui se rapporte au mariage, je m'empresse d'extraire d'un récit de voyage les lignes suivantes sur les cérémonies qui l'accompagnent chez les Tagals :

" Aussitôt que la cérémonie religieuse est terminée, les nouveaux époux se dirigent vers la maison de la mariée, escortés par la foule des invités ; en tête mar-



La dinde. -- Je suis certaine que quelque chose de terrible va arriver. Je le sens dans mes os.

Le chien. -- Eh bien, j'aurai probablement l'occasion d'examiner vos os demain.

che le garçon d'honneur, un cierge à la main ; le mari est laissé en dehors du logis, et, pour qu'il ne puisse entrer tout de suite chez sa femme, on retire l'échelle qui sert ordinairement d'escalier aux maisons indiennes. L'infortuné est contraint d'escalader les fenêtres ou de s'ouvrir un passage par les toits.

" Il paraît que, ce qui aggrave singulièrement cette gymnastique conjugale, il porte en général, ce jour-là, des souliers pour la première fois de sa vie. Chacun de ses pas est donc une souffrance et il lui faut néanmoins faire preuve d'une agilité de chat.

" Un chat botté aurait peine à trotter sur les gouttières comme ces malheureux maris à la torture.

" -- Mais, direz-vous, pourquoi ces amères épreuves ?

" -- Pour acclimater le nouvel époux aux douceurs du mariage."

La coquetterie est de tous les pays, et la *Médecine française* nous apprend qu'un parfumeur anglais, dédaigneux des vieux maquillages, a trouvé le moyen de planter des cheveux sur l'arcade sourcillière et au bord des paupières de celles qui en sont privées. Le mode opératoire est fort compliqué, du reste, et non sans danger, il nous semble, n'ayant guère confiance dans l'antisepsie pratiquée par le parfumeur en question.

Armé d'une fine aiguille enfilée d'un long cheveu de nuance assortie à la chevelure de la patiente, ou emprunté à cette chevelure même l'opérateur attaque l'extrême bord de la paupière, entre l'épiderme et le léger ourlet graisseux qui la termine. L'aiguille est conduite comme pour une couture au petit point, le cheveu demeurant lâche et formant à l'extérieur une bouche de deux centimètres. Quand toute la paupière est cousue, un coup de ciseaux sépare le cheveu en deux rangées de cils épais qu'on retousse avec un fer à friser en argent de la grosseur d'une aiguille à tricoter.

On opère de même pour la paupière inférieure, puis on applique sur les yeux un bandeau huilé pendant une demi-journée. Le lendemain il ne reste, paraît-il, aucune trace de l'opération. Le regard a acquis une poésie exquise qu'il conservera pendant six mois.

XXX.

RAISON PROBABLE

Toto. -- Papa, pourquoi les gens pleurent-ils aux mariages ?

Le père. -- Parce que, pour la plupart, ils se sont mariés eux mêmes.

TIT FOR TAT

Monsieur. Quelque idiot a-t-il été amoureux de toi avant que je t'épouse ?

Madame. -- Il y en a eu un.

Monsieur. Je regrette que tu l'aies refusé.

Madame. -- Je ne l'ai pas refusé ; je l'ai épousé.

SOUVENIRS HISTORIQUES

Le maître. Qu'arriva-t-il de remarquable le 13 novembre 1899 ?

L'élève. -- Le 13 novembre ?... le 13 novembre !... Ah ! oui... Bébé s'est crevé un œil et papa s'est brûlé la moustache.

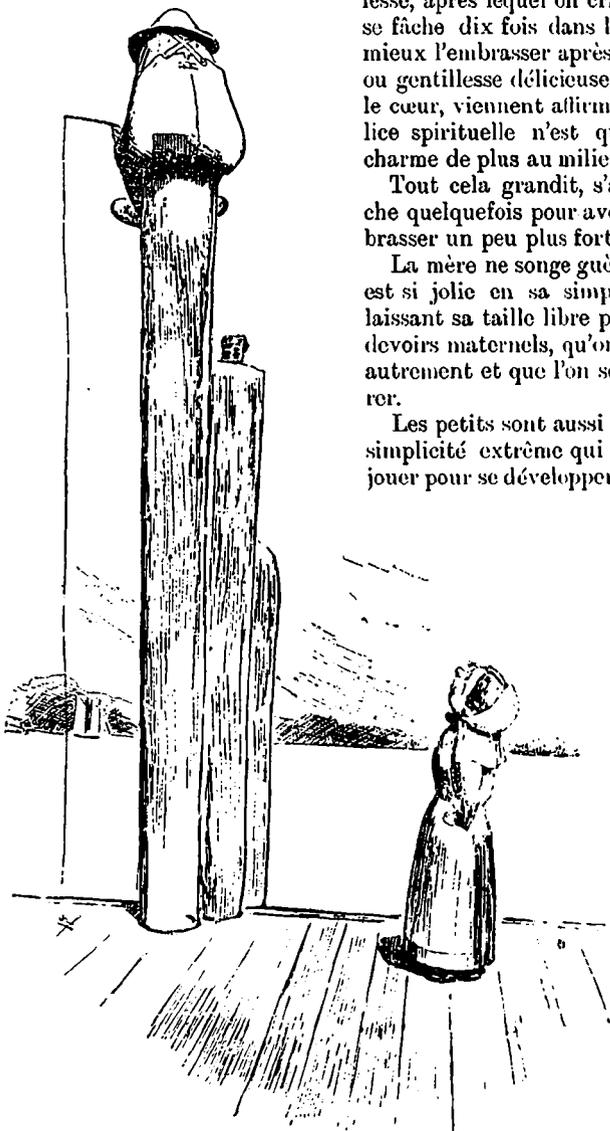
UNE RECETTE

Voulez-vous passer pour un original ? Racontez les faits sans les embellir.

DITES-LE AUX AUTRES

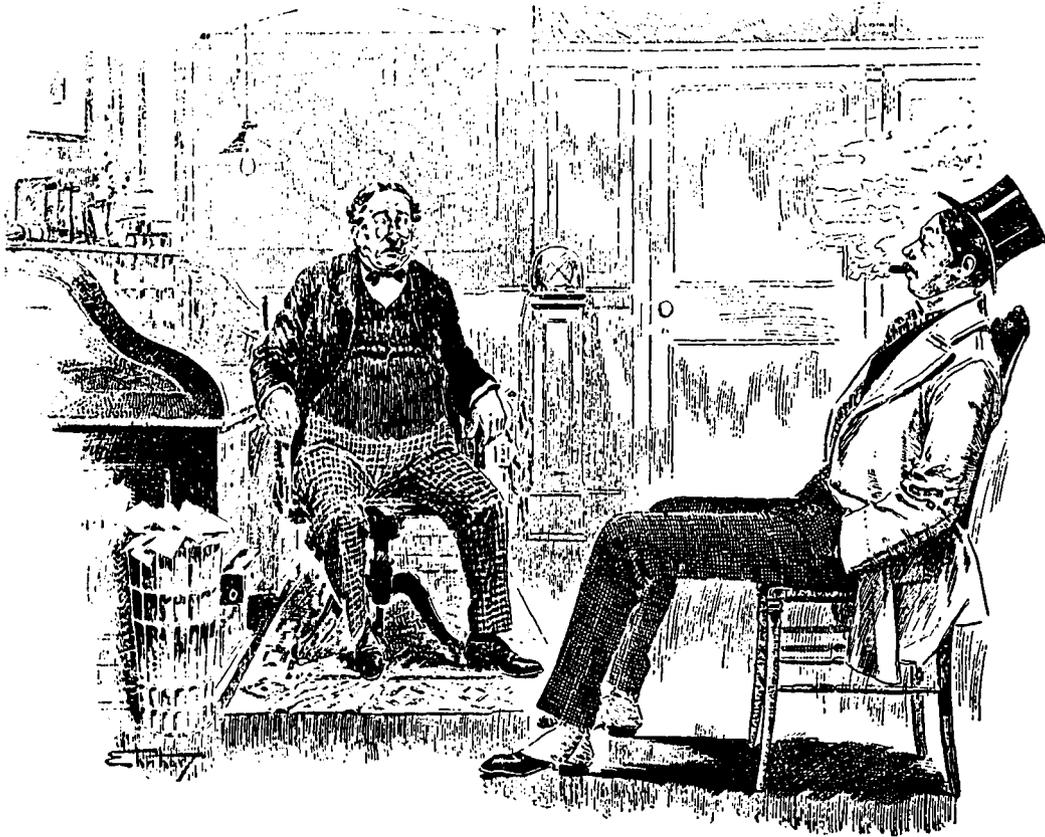
N'oubliez pas de parler à vos parents, à vos amis et à vos voisins du numéro de Noël que prépare le SAMEDI.

L'IDENTIFICATION



Elle. -- Est-ce lui ou n'est-ce pas lui ? Si, seulement, je pouvais me rappeler la nuance des pièces que j'ai mises au fond de culotte de Barnabé...

UN VRAI CONNAISSEUR



Le père. Tu me sembles n'avoir aucune idée de la valeur de l'argent !
Le fils. Aucune idée ! Bien, je puis, séance tenante, vous faire connaître mille manières de le dépenser, que vous n'avez jamais imaginées.

LE HASARD

Certes oui, mes amis, dit Octavo Touchefeux, le jeune romancier, le hasard est toujours notre grand maître. Ainsi, il y a cinq ans, j'étais assez dégoûté du travail perdu et de la lutte vaine, après avoir échoué un peu partout, quand un tantôt j'allai — pour raison de poches vides — sonner à la porte du vieux petit homme gris à figure rose que le sort, ou autre chose, m'avait donné pour oncle.

J'attendis bien cinq minutes — selon l'habitude du domestique du lieu, qui avait toujours quelques traces de fourberie à faire disparaître avant de venir reconnaître le sonneur. Tout doucement enfin la porte s'entrebâilla, puis grandement s'ouvrit, et le Scapin, un doigt *chutteur* sur les lèvres, me murmura mystérieusement à l'oreille :

— Pas de bruit, Monsieur ! votre bon oncle fait des vers...

La vision du petit homme gris à figure rose occupé à faire des vers me surprit tellement que je mis à rire comme une petite poule étonnée d'avoir perdu son premier œuf.

J'entraï et trouvai en effet le petit homme gris à figure rose couché à plat ventre sur le tapis de sa chambre, et faisant des vers.

— Dieu soit loué, dit-il en m'apercevant. Voilà mon sauveur ! Ma fortune est à toi, gentil neveu, si tu me finis ce sonnet.

— Votre fortune, c'est beaucoup trop loin, mais cinq louis tout de suite me feraient grand bien.

— Dix, vingt, tout ce que tu voudras, gentil neveu de mon cœur. Pardonne-moi si je fus jusqu'ici un peu dur pour toi. Mais depuis quinze jours, je suis tout à fait changé. J'ai vingt ans. J'adore une jolie veuve, et qui veut bien m'épouser, sais-tu, gentil neveu ! Du reste c'est Mme de Baltimore, me souffla-t-il à l'oreille.

Je savais que Mme de Baltimore était une des plus jolies femmes de Paris, une des plus riches et une des plus intelligentes aussi, et que son salon était pour un écrivain un sûr moyen de connaître la gloire et la fortune.

Je pensais bien qu'elle devait se moquer de mon oncle ou l'avoir rendu fou.

Le petit homme gris à figure rose, toujours à plat ventre, fit tout à coup un bond, se leva en un clin d'œil, et courut courbé en deux hors de sa chambre en disant...

— Je reviens de suite !

Du regard j'interrogeai le Scapin resté là :

— Monsieur, fit-il, c'est la troisième fois depuis ce matin qu'il revient de suite ; ce n'est pas la dernière...

Ah ! souffla en rentrant le petit homme gris, ça va mieux !... Figure-toi que, ce matin, j'avais mal à l'âme ; alors, je me suis purgé avec une purge saline merveilleuse que me donna, autrefois, quand j'étais ambassadeur, la reine d'Écarie, pour me récompenser d'avoir guéri son griffon du spleen. Termine vite ce sonnet, gentil neveu : je reviens de suite.

Et de nouveau, cassé en deux, le petit homme gris à figure rose courut très vite hors de sa chambre.

Je me mis donc à gagner mes cinq ou dix louis, en cherchant quelques rimes pour Mme de Baltimore.

Et mon oncle souriant rentra en se frottant les mains.

On sonna subitement.

Scapin alla ouvrir...

C'était le jockey de Mme de Baltimore, qui entra, présenta avec une révérence riante, un billet à mon oncle, et se retira aussitôt.

La figure rose du petit homme gris exprimait la plus délicieuse joie : il sautait, il chantait, il dansait : il était fou ! Il rompit le cachet et devint pâle comme un mort, puis fit cinq ou six fois le tour de la chambre en courant, et se sauva de renouveau en disant : " Lis le billet, je reviens de suite."

Je lus :

" Cher ami. Voulez-vous me faire le plus agréable des plaisirs. Alors " venez dîner chez moi ce soir, et prendre une coupe de champagne. A " bientôt ! "

— Ah ! fit mon oncle en rentrant, Mme de Baltimore veut m'offrir une coupe de champagne, et moi j'ai vidé la coupe de sel purgatif. Au secours ! au secours !

— Je vous plains de tout mon cœur, lui dis-je en me mordant fortement les lèvres. Cela est amer ! Au lieu du trône de l'amour, c'est un trône moins glorieux qui vous retient.

— N'importe, j'irai ce soir !

— Cela serait une bêtise, mon oncle ! car Mme de Baltimore se moquera de vous : et vous serez obligé de vous lever vingt fois.

— Ah ! que faire, que faire alors ? O désespoir ! ô rage ! clamait la figure rose, d'une mine à faire compassion.

— Mon bon oncle, lui dis-je, ayant pitié de lui, voulez-vous que j'aie voir Mme de Baltimore. Je lui raconterai quelque conte gigantesque, quelque *histoire de brigands*. Elle vous en aimera davantage, ayant eu peur de vous avoir perdu, et demain vous retrouverez votre amie, que l'attente aura rendue plus aimable encore.

Le vieux petit homme gris à figure rose s'écria : " Sauvé, merci mon Dieu ! " et me donna vingt-cinq louis ; puis se sauva courbé en deux hors de sa chambre, en soupirant : " Je reviens de suite."

Je le quittai et je me rendis chez Mme de Baltimore, dans l'espoir d'être admis prochainement dans ses salons.

Je lui contai que mon oncle avait pris une purge, et lui narraï, par le menu, la scène à laquelle j'avais assisté.

Elle rit de toute la cascade chantante de sa belle voix d'or, me raconta les illusions de mon oncle auprès de ses beaux yeux, et pourquoi elle se moquait de lui, et m'invita à toutes ses soirées littéraires du jeudi.

Je ne manquai pas de m'y présenter. Je lui plus comme homme et comme écrivain ; une exquise intimité ne tarda pas à s'établir entre nous... si bien que je l'épouse dans huit jours : que mon oncle, d'abord furieux contre moi, m'a donné ensuite au contrat, la moitié de sa fortune ; et que je suis l'homme le plus heureux du monde... *par hasard !*

GEORGE PUCK.

EXEMPLE

Toto.—Papa, qu'est-ce que c'est un " pas de loup " ?

Le père.—C'est comme celui d'un voleur ou bien celui d'une femme quand elle veut attraper un poulet.

LES BONS CONSEILS

Poiteveau.—Je me demande quelle forme donner à mes vers ?

L'ami.—Pourquoi ne pas les essayer en prose ?

SOIXANTE PAGES

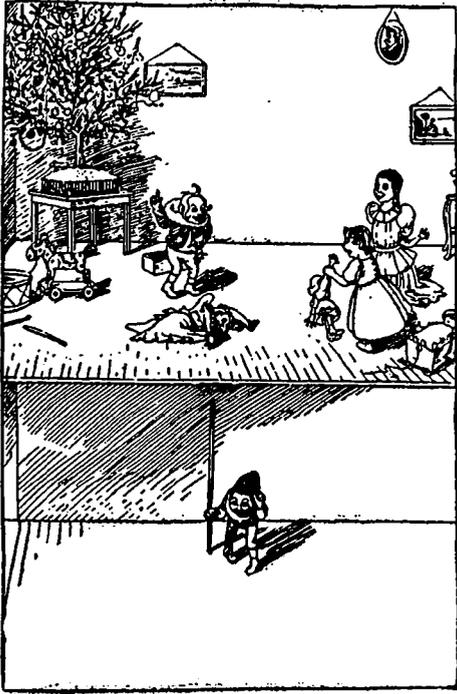
Cette année le SAMEDI-NOEL sera de 60 pages, et loin de craindre la comparaison avec les autres publications du pays et de l'étranger, il la sollicitera.

DEVINETTE



—Trouvez le troisième perroquet, sans quoi je ne pourrai continuer...

LES DESSOUS DE L'HYPNOTISME



I

—Maintenant, mes potits, si vous me permettez de ne pas avoir peur, je vais vous montrer comment je puis le faire danser...



II

... Rien qu'en passant les mains comme ceci...



III

... Il va se trémousser toute la journée. Hein ! la science occulte, mes petits...

LA PROPRETÉ DES ENFANTS

Je ne sais qui a dit que la propreté est un devoir qui se change en habitude.

Et c'est bien là, en effet, le but que doit poursuivre l'hygiène... Faire en sorte qu'une mesure désagréable, pénible même au début, fasse telle-ment partie de la vie de l'individu, que la suppression de cette mesure devienne elle-même une souffrance. Tous ceux qui ont fait campagne savent bien que ce n'étaient pas les privations alimentaires qui leur étaient le plus insupportables, c'était peut-être avant tout l'impossibilité de changer de linge, ou de se nettoyer à grande eau. En retour, la jouissance la plus vive était, l'occasion se présentant et les circonstances devenant meilleures, de se plonger la figure dans une grande baignoire d'eau ou de revêtir une chemise bien blanche. De bonne heure, tout de suite, après la naissance, il faut faire sentir aux enfants le prix d'une éponge bien humide, passée sur la peau, le débarrassant de toutes les malpropretés, de toutes les immondices irritantes.

Ce que je trouve absolument déplorable c'est de constater que certaines mères se contentent, purement et simplement de sauver les apparences, et de nettoyer les parties visibles du corps, c'est-à-dire la figure, le cou et les mains. Quant au reste, nenni.

Il n'y a pas de jour où, ayant à examiner un enfant et le découvrant par surprise, je ne constate que les pieds et les jambes sont tellement noirs qu'ils pourraient aussi bien appartenir à un nègre.

Combien peu d'enfants, ayant dépassé trois ou quatre ans, sont soumis au bain hebdomadaire de rigueur qui fait la toilette de la peau ! Je pourrais citer des pensions où c'est à peine si on donne aux élèves un bain par an et où l'on se contente de leur donner un bain de pieds, au moment du départ pour les vacances, probablement pour que les parents s'extasient sur la belle ordonnance de l'établissement auquel ils ont confié leurs enfants. Que nous sommes loin, mon Dieu, des collèges anglais où salles de bains et piscines sont laissées à l'entière disposition des élèves qui ne s'en privent pas, je vous prie de le croire... En Angleterre, le lavage des mains est obligatoire à l'entrée de même qu'à la sortie de la classe et l'un des plus jolis coups d'œil que je connaisse, est celui de tous ces lavabos, avec robinets de cuivre brillant, cuvettes bien rincées, savons reluisants et serviettes blanches comme neige, qui se présentent dès le vestibule...

Un inspecteur primaire du centre de la France avec lequel je traitais dernièrement de ces questions primordiales, m'objectait que si l'on mettait ainsi à la disposition des enfants de grands courants d'eau, ils ne manqueraient pas de s'en servir pour s'amuser et de se les jeter à la tête. C'est là une objection de détail. Qu'est-ce qui empêcherait, du reste, de se servir des robinets à jet filiforme, qui ont en outre l'avantage d'être économiques.

Visitant l'école Monge, il y a quelques années, je constatai avec plaisir, c'était là une exception à cette époque — que chaque élève avait son lavabo. Le système, d'une simplicité élémentaire, était très pratique. Il consistait en une tablette de marbre dans laquelle étaient enchâssées des cuvettes mobiles, basculant autour d'un axe. Au-dessous, une rigole pour l'écoulement de l'eau sale, qui aboutissait directement aux cabinets d'aisance où elle contribuait au lavage. Chaque lavabo portait le numéro du lit.

Je sais que dans beaucoup de lycées et de pensions les élèves se servent d'une éponge et non d'une serviette pour le lavage de la figure. C'est là une erreur. Je veux bien admettre que l'éponge, absorbant à même l'eau, permet un débarbouillage généreux, mais elle a un grand inconvénient,

c'est de s'imprégner de matière organique qui, vivant dans un milieu constamment humide, se développe et fermente largement.

Il y a aussi la question de la brosse à dents. Je ne demande pas que cet ustensile soit donné gratuitement aux élèves, avec accompagnement d'un joli verre, ainsi que c'est l'usage en Allemagne, mais enfin j'insiste pour que l'administration du lycée ou de la pension, s'assure que l'enfant a bien en sa possession une brosse à dents et s'en sert. Je voudrais même mieux, c'est que chaque élève eût un jeu complet d'ustensiles de toilette, rangés sur une toilette bien à lui, et que l'inspection de fourniment fût faite au moins deux fois par semaine. Je crois que sur les bulletins qui sont envoyés aux familles, il existe une case relative à l'ordre. Je désirerais vivement que ce ne fût pas là une case fictive et que la note donnée fût réellement la représentation de ce qu'est l'hygiène de l'enfant.

DR CARADEC.

CHEZ L'OPTICIEN

Le marchand.—On a réussi à me passer un faux billet de \$20.

Le spécialiste.—Retournez chez vous et n'en dites rien à personne, car si on vous savait aussi gauche que cela votre commerce serait ruiné. C'est \$4.00 pour la consultation.

ENTRE TRAMPS

—Je n'ai jamais vu encore un bougon aussi court que le tien.
—C'est moins long et moins fatigant pour faire venir la fumée.

SON OPINION

Hohenstein.—Rosenbaum qui a fait banqueroute a payé 18 cents dans la piastra. Appelez-vous cela des affaires ?

Isaacson.—J'appelle cela de la charité.

PAS SI COMPLIQUÉ...

—Comment avec un revenu à peine suffisant pour votre subsistance, avez-vous pu acquérir votre grande réputation de philanthrope ?
—Je ne donne rien... C'est moi qui passe le chapeau.

LA PREUVE

G. tien.—Fabien a l'esprit le plus juste, le plus sûr que je connaisse.

Damien.—En êtes-vous bien certain ?

Gatien.—Il a sur toutes les questions les mêmes opinions que moi.

COMME A L'OPÉRA

—Mais, à défaut de la fin du monde, on aurait dû avoir la pluie d'étoiles en novembre...

—Hélas ! c'est comme à la dernière saison d'opéra français : c'est encore elles qui... brillaient par leur absence.

CE QUE C'EST

—Papa, qu'est-ce que c'est un misanthrope ?

—C'est un individu qui, après s'être surpris à tricher aux cartes, déclare que tous les hommes sont des menteurs et des voleurs.

LA PREUVE

La meilleure preuve que le mot impossible n'est pas français, c'est que les éditeurs-proprétaires du SAMEDI vont offrir pour 5 cts un numéro de Noël qui en vaudra 50.

!!!



I

II

III

Les Soldats de la Reine Victoria

On connaissait peu la vie du soldat anglais, qui d'ordinaire sait à peine écrire. Un livre vient de paraître à Londres qui nous renseigne à ce sujet. Il est de M. Wyndham et s'intitule : *Au service de la reine*. M. Charles Legras en a résumé la traduction française.

Après les formalités de l'enrôlement (on sait qu'il n'y a en Angleterre que des engagements volontaires), M. Wyndham, avec deux autres recrues, rejoint son régiment à Dublin. Le sergent-major les reçoit ainsi :

— Vous en avez un toupet, vous autres, de venir aux fusilliers. D'abord, fourrez-vous dans la tête que vous ferez ici tout ce qu'on vous commandera, que ça vous plaise ou non. Probablement, ça ne vous plaira pas le moins du monde ; mais ça ne fait rien du tout. Tâchez de vous tenir propres et d'être aussi peu idiot que la Providence vous le permet. . .

— Yes, Mister, répond l'une des recrues.

— Dites : Sir, lorsque vous me parlez ! espèce de caricature bancaire de garde national à moitié cuit ! . . .

En arrivant dans la chambre, M. Wyndham découvrit un appartement très semblable à celui que la plupart d'entre nous connaissent bien. Les lits, cependant, différaient complètement des nôtres : ils peuvent se replier et former une espèce de siège pendant le jour. En France, il est complètement défendu aux soldats de se coucher sur les lits ; c'est là une source de difficultés continuelles.

Bientôt, au magasin d'habillement, notre auteur est emprisonné dans l'uniforme anglais très joli, très élégant, mais le moins pratique du monde : son col l'étrangle positivement, sa tunique lui serre la poitrine, le pantalon collant lui donne un air empesé. Plus tard, ce sera un véritable martyre de faire des marches dans cet accoutrement. La large capote paraîtrait sans doute préférable. Chez le perruquier de la compagnie on rase la tête de la recrue en lui lisant cette phrase du Manuel du soldat par lord Wolseley, généralissime des armées britanniques : " Les cheveux sont la gloire de la femme, mais la honte de l'homme " (textuel). Enfin, on commence l'école du soldat : les recrues ne font que quatre heures d'exercice par jour ; les vieux soldats, deux heures seulement. Les nuits à la chambre, détestables au début, ne deviendront jamais agréables ; la table au bout de sept années ne plaît pas plus que le premier jour, et jamais M. Wyndham n'a pu s'habituer à être commandé d'une voix éclatante au milieu de jurons épouvantables.

Le dimanche arrive. Il n'y a que cinq confessions officiellement reconnues dans l'armée britannique : l'Église d'Angleterre, le catholicisme, le wesléyisme, le presbytérianisme et la religion juive. L'assistance à l'école est obligatoire. Les soldats s'y distinguent par leur vigueur à chanter les refrains des cantiques, leur sommeil au sermon et leur offrande à la quête : c'est un point d'honneur chez eux de mettre quelque chose dans l'escarcelle.

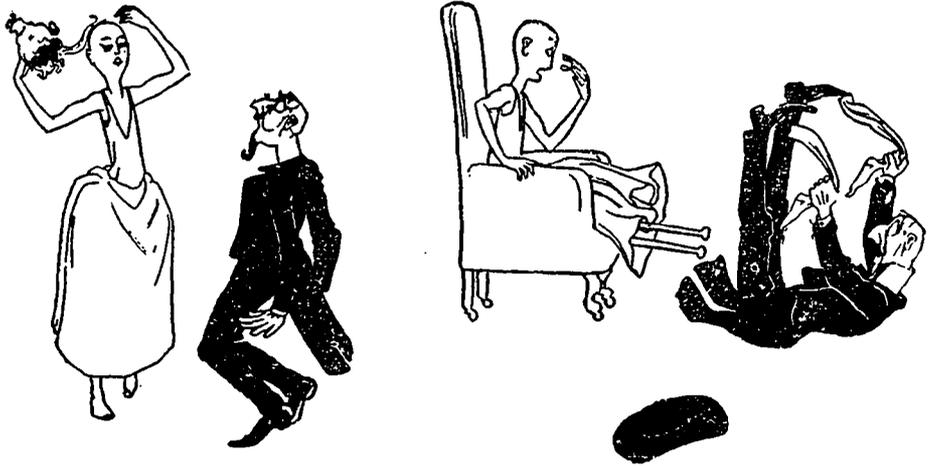
Il n'y avait pas six mois que M. Wyndham avait été incorporé quand il reçut l'ordre d'escorter un déserteur qui avait été arrêté. C'est une occasion de nous renseigner sur les Cours martiales anglaises. Elles sont de trois sortes : la première, présidée par un colonel, se compose de neuf membres : elle peut condamner à mort et aux travaux forcés ; la seconde est présidée par un officier supérieur assisté généralement de quatre officiers : sa compétence ne dépasse pas deux années de prison ; enfin, la troisième est formée de trois membres avec un capitaine pour président : les condamnations ne s'élèvent pas à plus de quarante-deux jours de travaux forcés. Ces Cours martiales sont destinées à juger les soldats ; leur composition est sans doute différente quand un officier passe en jugement.

Après quinze mois de manœuvres, d'écoles à tir et de gardes, un ordre de départ arrive tout à coup du ministère de la guerre. Le Blankshire Fu-

siliers doit quitter l'Irlande et se rendre au cap de Bonne-Espérance en faisant escale à Sainte-Hélène. Les paquets sont faits promptement, les adieux plus longuement sans doute, et les 900 hommes du colonel Douglas défilent devant le général Wolseley, qui commandait alors en Irlande. Les musiques de tous les autres régiments, venues saluer ceux qui partaient, attaquent la marche célèbre : *The girl I left behind me*, et, au milieu d'une foule énorme, attirée par le spectacle, les fusiliers s'embarquent.

Le gouvernement britannique entretient dans ses colonies environ 114,000 hommes de troupes européennes ; le service de l'Inde en absorbe 75,000. De beaucoup ceux-ci sont les plus heureux. Tous les soins de la cuisine et du nettoyage des casernes sont remplis par des bob-

ages domestiques des soldats. La solde est aussi plus élevée. Malheureusement, c'était dans la ville du Cap que le régiment de M. Wyndham débarquait, après vingt-six jours d'une traversée pénible. A l'arrivée, des casernes presque inhabitables les attendaient. " Un habitué ordinaire d'un work-house anglais, dit l'auteur, aurait tourné le dos avec dégoût en voyant le local où nous devons vivre. " Par surcroît, la garnison n'offrait pas beaucoup plus de ressources ; en dehors du cabaret, le principal lieu de distraction était une de ces innombrables *maisons de soldats (soldiers home)* que les philosophes anglais ont élevées sur tous les points du globe où sont



IV

V

cantonnés les habits rouges. " J'essayai une fois de l'hospitalité de cette maison ; mais les principes de l'armée du Salut qui la régissaient me parurent peu propres à arracher les hommes aux attractions rivales du public house et de la cantine. Je n'étais pas depuis cinq minutes dans la salle de lecture que quelqu'un me demandait anxieusement si j'avais songé à " gagner la vie éternelle ". — Au bout de quelques mois de service, M. Wyndham fut nommé sous-officier et sa situation s'améliora.

Deux ans après, le régiment est renvoyé en Europe, à Gibraltar. Comme touriste, j'ai conservé du rocher un souvenir émerveillé. Mais " au point de vue du soldat, dit notre auteur, Gibraltar ne vaut pas beaucoup mieux qu'une prison. D'un bout de l'année à l'autre on est confiné sur un territoire d'environ 3 milles de long et $\frac{3}{4}$ de mille de large. Sauf de rares permissions pendant l'été, il est impossible d'aller en Espagne et de quitter les limites de la forteresse. " En revanche, une des distractions était de voir donner le fouet aux soldats. Généralement on s'imagine que les peines corporelles ont été abandonnées dans l'armée : c'est une erreur. Le fouet est resté très en honneur dans les mœurs anglaises et n'a même pas quitté l'école. A Gibraltar, " un homme reçut, un jour, vingt-cinq coups de fouet pour avoir simulé la folie... A l'heure fixée pour le châtiement, le délinquant fut tiré de sa cellule et amené sur une des places d'exercice. Là se trouvaient tous les autres prisonniers pour lesquels on jugeait que ce spectacle servirait d'avertissement salutaire. Une compagnie, baïonnette au canon, formait le cercle. " Le supplicié fut attaché à un chevalet, dépouillé de ses vêtements et l'exécuteur s'empara du chat à neuf queues. Un médecin assistait à l'exécution et avait le pouvoir de l'arrêter en cas d'urgence. Aussitôt après la cérémonie, le dos du pauvre diable fut pansé ; mais il avait un peu l'air " de bœuf cru ". Notez que ces punitions sont relativement douces et témoignent bien des progrès de la civilisation quand on les compare aux sentences d'autrefois ! En voici deux copiées dans les *Annales des Cours martiales de Gibraltar* : " Soldat, — recevra mille coups du chat à neuf queues ; les derniers cinquante donnés par le

bourreau. Le gouverneur ordonne que le prisonnier soit amené sur la Grande-Parade et y reçoive autant de coups qu'il peut en supporter en une fois, et le reste ensuite. — "Bombardier, — recevra trois cents coups... mais recommandé à la clémence à cause de ses longs services de plus de quarante ans."

Au bout de deux ans, le régiment fut envoyé à Malte, où M. Wyndham termina sa septième année de service. Il n'a pas conservé bon souvenir de la population maltaise, ni de ses tribunaux, ni de son attachement à l'Angleterre.

A sa libération, un soldat de l'armée anglaise entre dans la réserve, c'est-à-dire qu'il est obligé tous les ans d'accomplir une période d'instruction de vingt jours; en revanche, il reçoit pendant toute l'année une indemnité quotidienne de 12 sous. Cette situation paraîtrait merveilleuse à des Français; en Angleterre, la plupart des réservistes cherchent à se racheter. Il leur est, en effet, extrêmement difficile de se placer; leurs périodes annuelles d'instruction tombent souvent au moment où leur présence est le plus nécessaire dans le commerce ou dans l'industrie où ils sont entrés; et, en fait, les patrons donnent toujours la préférence aux hommes qui sont libres de tout engagement militaire. "Nation de boutiquiers," n'est-ce pas? Le rachat de la réserve coûte au soldat environ \$90.

Difficile pour le soldat libéré, la situation devient critique pour le soldat marié et resté dans les rangs. Dans l'armée anglaise, un sergent peut se marier quand il le désire, moyennant l'assentiment de son chef de corps. Au-dessous du grade de sergent il faut, en outre, avoir accompli une période de sept années. Les sergents sont payés 58 sous par jour, les soldats 25 sous; mais ils doivent se vêtir, payer leur blanchissage, leur perruquier, une partie de leurs frais de maladie; et, pour leur nourriture, des extras sont toujours nécessaires. Dans ces conditions, le gouvernement s'est vu obligé de fournir des logements garnis aux soldats mariés; les casernes se transforment ainsi en villages remplis de femmes et d'enfants. La principale ressource de ces ménages vient, semble-t-il, des blanchissages et repassages que la femme fait pour les célibataires du régiment.

Certes, l'ensemble de ce tableau ne rappelle que de loin les pancartes affriolantes pendues le long des grilles de Trafalgar square et les boniments merveilleux des sergents recruteurs. L'auteur l'a cependant tracé sans esprit de récrimination, avec une évidente sympathie pour cette armée à laquelle il a donné sept années de sa jeunesse. D'ailleurs, les chiffres du déchet de l'armée britannique pendant l'année 1898 confirment son intéressant récit. La perte totale pour l'armée a été de 7,855 hommes se décomposant ainsi: déserteurs, 4,107; renvoyés pour mauvaise conduite, 2,174; rachetés, 1,574.

NOTE DISCORDANTE

Le particulier (que ses amis viennent séduire). — Mes chers concitoyens, ce tribut d'amitié si spontané me touche profondément. Je ne puis trouver de mots pour vous remercier. Je ne serai jamais capable de vous payer...

Le chef de la fanfare (alarmé). — Je vous demande pardon... Il a été entendu que nous serions payés argent comptant.

UNE AUTRE RÈGLE

—Ma femme, qui perfectionne tant de choses, même les axiomes, dit maintenant: "Attendez à demain pour mettre de côté une toilette que vous pouvez porter encore aujourd'hui."

L'EXPRESSION DONNÉE

—Quelle expression le photographe a-t-il donnée à votre femme?

—La tête est penchée en arrière, et l'expression est exactement celle qu'elle aurait en découvrant une toile d'araignée dans le salon de sa meilleure amie.

PRÉCIEUX AVIS

Ne gâtez jamais une bonne histoire que vous allez raconter, en assurant qu'elle est l'exacte vérité.

UN ATTRAIT DE PLUS

Dans le grand SAMEDI-NOËL de cette année commencera la publication d'un feuilleton exceptionnellement émouvant et d'une nouveauté absolue.

PROGRÈS



Célestin. — Est-ce que je l'ai eu, cette fois-ci?
Baptiste. — Non, mais vous en regagnez. Vous pouvez vous vanter de lui en avoir foutu une peur, à c't'oiseau.

BOUQUET DE PENSÉES

J'aime mieux avoir affaire à un lion qu'à mille rats. — VOLTAIRE.

x

L'argent est un bon serviteur et un mauvais maître. — ALEX. DUMAS FILS.

x

Il ne faut pas se servir de mots qui soient plus grands que les choses. — FRANCISQUE SARCEY.

x

Le vieillard est un homme qui a diné et qui regarde les autres manger. — H. DE BALZAC.

x

La philosophie peut, à l'extrême rigueur, se passer du bonheur; mais le bonheur peut difficilement se passer de la philosophie. — V. CHERBULEZ.

x

Sachons être, à notre jour, des arriérés; les rôles changent si vite en ce monde! Ce sont presque toujours ces prétendus arriérés qui fondent ce que les empressés compromettent. — ERN. RENAN.

A CHEVAL SUR LE DEVOIR

Le policeman. — Hé! là, le jeune homme. Fichez-moi le camp...

L'autre. — Mais je suis reporter et je veux avoir une description de l'incendie pour...

Le policeman. — Allez-vous en, que je vous dis. Vous lirez ça dans les journaux demain.

RÉPONSE AGGRAVANTE

La mère. — Toto me dit que lorsqu'il est entré dans la salle à manger, hier soir, il a vu M. Alphonse se tenir par la taille.

La fille. — Le vilain petit menteur! Le gaz était éteint, comment aurait-il pu voir cela?

GENRE NOUVEAU

—Evangeline, si tu m'aimes, dis-le; si tu ne m'aimes pas et que cela te gêne pour le dire, serre-moi la main.

PAS CLAIR

—Je ne sais pas, dit le propriétaire du Rhumicide, si je vais publier ce certificat... Ce monsieur m'écrivit que mon remède a obtenu un merveilleux résultat, son fils ayant déclaré qu'il préférait aller à l'école que d'en prendre davantage.

ENTRE CHIENS

—Jappes-tu en dormant?

Non.

—C'est regrettable, moi, je jappe comme si j'étais monté à cheval, et la famille est bien assurée que je veille toute la nuit.

AU RESTAURANT

—Pas catholique, ce vin là! Oh! monsieur, je l'ai vu baptiser!

LA MEILLEURE PREUVE

Elle. — Charles, avez-vous des goûts bien dispendieux!

Lui. — Oui, Charlotte, je suis très épris de vous.



VI



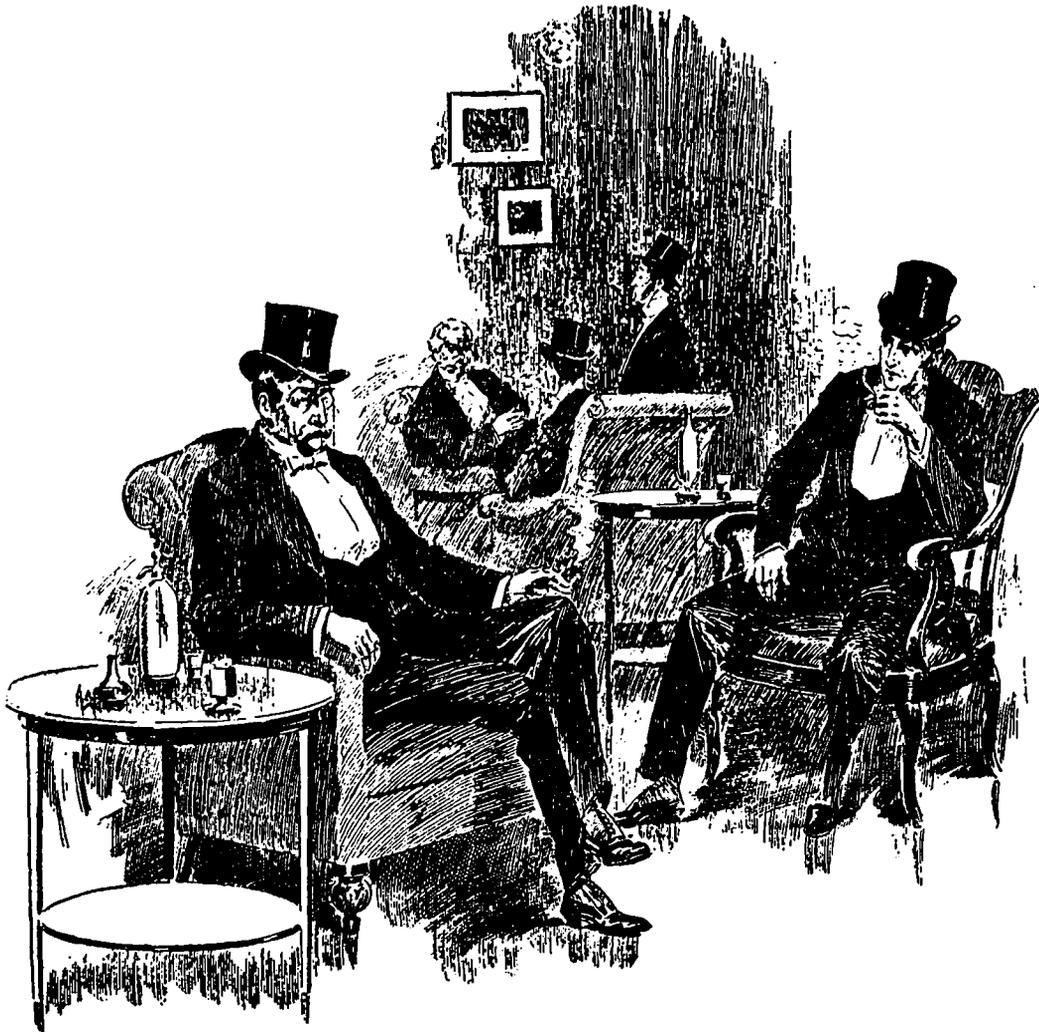
VII



VIII

(Illustrations du grand roman anglais: *Marriage is a failure!*)

SAGE CONSEIL



Le célibataire.—Quelle est la meilleure manière de faire l'amour ?
L'expert.—Si elle a moins de vingt ans, faites-lui des vers ; mais si elle en a plus, faites de l'argent.

L'AMOUR

*Douce effluve du renouveau,
 Il est né dans l'ombre troublante,
 Au sein de mon âme tremblante ;
 Las ! il est né dans son tombeau !*

*Il a exhalé, trop hâtif,
 Sa frêle senteur inconnue ;
 Comme une fleurlette ingénue
 Lors il s'est fané tout craintif.*

Montréal, 1899.

*Et puis, je l'ai mis dans mon cœur
 Comme quelque relique aimée
 Au fond d'une chasse fermée,
 Ce cher petit amour rêveur.*

*Il y gardera pour toujours
 La mémoire pleine de charmes,
 Comme il a vécu sans alarmes,
 Comme se sont éteints ses jours.*

LUDGER MERCIER.

DÉCEPTION

M. Hoc.—Comment va, mon cher Hoc ? Et la femme et le bébé ?

M. Hoc.—Bien, très bien, merci. Seulement le bébé me désappointe joliment.

M. Hoc.—Mais c'est un garçon ?

M. Hoc.—Eh oui ; mais, tu le sais, mon rêve était d'avoir un fils qui pût me succéder à la rédaction du *Courrier du Soir*.

M. Hoc.—Parfaitement, et nul doute que l'enfant héritera des talents du père.

M. Hoc.—Mais lui ne veut pas.

M. Hoc.—Il ne veut pas ? À son âge ?

M. Hoc.—Oui, c'est comme cela. Il dort toute la journée et passe toutes les nuits éveillé ; il fera tout au plus un rédacteur de journal du matin.

PAS DE COMPARAISON

Le maître d'école.—On me dit que tu es un vilain petit garnement, Tom.

Tom.—Oui, hein ? Eh bien, vous devriez, à votre tour, entendre ce que papa et maman disent de vous.

RECONNAISSANT

Extrait d'un testament :

« Je lègue à Oscar Machin la somme de \$500. Il y a dix ans qu'il s'est sauvé avec ma femme. Je n'oublie jamais un bienfait. »

DÉSIR MODÉRÉ

Le richard. ... Et puis, après tout, la richesse ne donne pas le bonheur.

L'affamé.—Mais ce n'est pas le bonheur que je désire : c'est le confort.

LE TEXTE

Toutes nos mesures sont prises pour que la matière à lire du SAMEDI-NOËL soit à la hauteur des gravures ; or celles-ci seront un régal pour tous.

BANG !

Madame (fort laide).—Si vous ne vous en allez pas, je vais appeler mon mari...

Le tramp.—Il n'est pas ici.

Madame.—Comment le savez-vous ?

Le tramp.—Ma longue expérience m'a appris que quand un homme a une femme de votre genre, il ne vient à la maison qu'aux heures des repas.

FLÈCHE DE TOUT BOIS

—Tout à coup, au plus fort de la bataille, les munitions nous manquèrent...

—Que faites vous alors ?

—On se servit des pilules apportées pour les soldats.

TOTO AHURI

Toto.—Bébé pleure-t-il parce qu'il n'a pas de dents ?

Papa.—Non, mon chéri, c'est parce qu'il va en avoir.

Toto.—Bien, c'est une drôle d'affaire...

A L'ÉCOLE ANGLAISE

—Quel est votre nom ?

—Jules.

—Il faut dire Julius, ça mine bien mieux. Et vous, comment vous appelez-vous ?

—Billious, monsieur

COMMENT EXPLIQUER CELA

Le père.—Je me demande comment il se fait que mon rasoir coupe si mal...

Le fils.—Je ne comprends pas cela. Il coupait n° 1, ce matin, quand j'ai fait mon petit bateau.

A QUOI TIENNENT LES MARIAGES

Ils sont mariés depuis trois mois et déjà rendus à leur treizième querelle.

Lui.—Tu ne m'as épousé que pour mon argent...

Elle.—Non.

Lui.—Pas pour l'amour, bien sûr ?

Elle.—Non.

Lui.—Mais, sapristi ! pourquoi donc ?

Elle.—Rien que pour faire pleurer jusqu'au sang cette pinbêche de Suzanne Thivierge à laquelle tu étais engagé.

Lui.—Grande sainte Apolline ! Et moi qui ne t'ai épousée que parce que Suzanne m'avait rejeté.

BONNE SOUCHE

La mère.—Je veux tout simplement savoir ce qu'est ce jeune homme auquel tu es fiancée ?

La fille.—Il appartient à une excellente famille.

La mère.—S'oppose-t-elle à votre mariage ?

La fille.—Hélas ! oui...

La mère.—Oh ! alors il est de bonne souche. Je n'ai aucune objection à vos amours.

QUAND ON VEUT ON PEUT



Mme Pincelette.—Comment veux-tu que je me rende à cette fête sans autre chose que les bijoux de ma grand'mère ?

M. Pincelette.—En voiture couverte.

L'AIGUILLE EMPOISONNÉE

I

Ce fut le 3 janvier 1845, à 8 heures du soir, que je fis la connaissance de M. Maximilien Heller.

Quelques jours auparavant, j'avais été abordé dans la rue par un de mes amis, Jules H. . . ., qui, les premiers compliments échangés, m'avait dit avec une insistance toute particulière :

—Voici déjà quelque temps que je voulais aller chez vous, mon cher docteur, pour vous prier de me rendre un grand service. Un de mes anciens confrères du barreau, M. Heller, qui demeure ici près, est dans l'état de santé le plus alarmant. Nous avions d'abord cru, ses amis et moi, que son mal était plus moral que physique. Nous avons essayé tous les moyens de distraction possibles, nous nous sommes efforcés de ranimer son courage, nous avons tâché de donner quelques aliments à son intelligence, que nous avons connue autrefois si belle et si lumineuse. Je dois convenir que tous nos efforts ont échoué. Il ne nous reste plus qu'à implorer le secours de la science. Ce que notre amitié n'a pu faire, votre autorité de docteur le fera peut être. Maximilien a une nature énergique, et il ne cédera guère, je crois, qu'à une raison supérieure. Allez donc chez lui un de ces soirs, mon cher ami, et voyez ce que vous pouvez pour ce pauvre garçon. Je vous serai tout particulièrement reconnaissant du bien que vous lui ferez.

La semaine suivante, pour condescendre au désir que m'avait exprimé mon ami, et bien que cette visite me répugnât un peu, — car j'avais entendu parler de M. Maximilien Heller comme d'un excentrique désagréable et fort maussade, — je me rendis chez mon nouveau malade.

Il demeurait dans une des rues tortueuses de la butte Saint-Roch.

La maison qu'il habitait était très étroite, — elle n'avait que deux fenêtres de façade ; — mais en revanche, sa hauteur était exagérée. Elle se composait de cinq étages et de deux mansardes superposées.

Au rez-de-chaussée, était une boutique de fruitier peint en vert qui s'ouvrait sur la rue.

Une porte basse, treillagée en sa partie supérieure, donnait accès dans l'intérieur de la maison.

Après avoir traversé un couloir sombre dont le parquet cédait sous le pas, on arrivait brusquement à deux marches vermoulues, qu'on apercevait à peine dans l'obscurité et contre lesquelles on trébuchait inévitablement.

Le bruit de cette chute avertissait le portier qu'un visiteur se présentait dans son immeuble.

C'était un moyen fort ingénieux, assurément, d'économiser les frais d'une sonnette.

J'étais encore tout saisi de l'émotion désagréable qui suit un faux pas imprévu fait dans l'obscurité, lorsque j'entendis une voix aigre comme celle d'une sorcière sortir d'une sorte de niche pratiquée dans l'escalier.

—Que voulez-vous ? chez qui allez-vous ? me cria l'invisible cerbère.

—M. Maximilien Heller est-il chez lui ? répondis-je en tournant la tête du côté d'ou la voix était partie.

—Au sixième, la porte à droite ? répondit laconiquement ce portier fantastique.

Je me mis en devoir de commencer l'ascension.

Soit par ignorance, soit pour simplifier sa besogne, l'architecte n'avait pas donné aux escaliers la forme tournante qu'ils ont d'ordinaire.

Ils se composaient d'une série d'échelles droites, aboutissant à des paliers étroits sur lesquels s'ouvraient les portes noircies des chambres.

J'arrivai enfin au sixième étage.

Une lueur que j'aperçus au fond d'un étroit corridor me servit de guide.

Cette lueur était celle d'une petite lampe fumeuse suspendue à un clou près de la première porte à droite.

—Cela doit être là ! pensai-je.

Je frappai doucement.

—Entrez, me répondit une voix faible.

Je poussai la porte, qui n'était fermée qu'avec un loquet, et j'entrai dans la chambre de M. Maximilien Heller.

Cette chambre présentait un singulier spectacle.

Les murailles étaient dénudées, et couvert seulement, par places, de lambeaux d'un papier vulgaire.

A gauche, un rideau en perse, d'un rose fané, pendait à un triangle et cachait sans doute un lit placé dans un renfoncement du mur.

Un feu de mottes brûlait dans la petite cheminée.

Sur une table située à peu près au milieu de cette modeste cellule, des papiers étaient amoncelés dans le plus beau désordre.

Maximilien Heller était étendu dans un grand fauteuil, près de la cheminée.

Sa tête était renversée en arrière, ses pieds reposaient sur les chenets. Une longue houpelande enveloppait son corps, maigre comme un squelette.

Devant lui, dans les cendres, chantait une bouillotte en fer-blanc qui dialogait avec un grillon caché dans l'âtre.

Maximilien buvait énormément de café.

Un gros chat, les griffes rentrées sous sa poitrine fourrée, les yeux demi-clos, faisait entendre son ronron monotone.

Lorsque j'entrai, le chat se leva en faisant gros dos ; son maître ne bougea pas.

Il resta immobile, les yeux toujours fixés au plafond, ses mains blanches et effilées posées sur les bras du fauteuil.

Je fus surpris de cet accueil, j'hésitai un instant, puis enfin je m'approchai de ce singulier personnage et lui dis l'objet de ma visite.

—Ah ! c'est vous, docteur ? fit-il en tournant légèrement la tête de mon côté ; on m'a en effet parlé de vous. Prenez donc la peine de vous asseoir. Au fait, ai-je une chaise à vous offrir ? Ah ! oui, tenez je crois qu'il m'en reste encore une dans ce coin-ci.

Je pris la chaise qu'il m'indiquait du doigt et vins m'asseoir à côté de lui.

—Ce brave Jules ! continua-t-il, il m'a trouvé bien malade, la dernière fois qu'il est venu me voir, et m'a promis de m'envoyer la Faculté... C'est vous la Faculté ?

Je m'inclinai en souriant.

—Oui, je souffre beaucoup... J'ai depuis quelque temps des éblouissements, et ne puis soutenir l'éclat de la lumière... J'ai toujours froid.

Il pencha son long corps vers la cheminée et attisa le feu avec les pincettes. La flamme qui jaillit éclaira d'une lueur rouge la figure de cet homme étrange.

Il paraissait avoir trente ans au plus ; mais ses yeux entourés d'un cercle noir, ses lèvres pâles, ses cheveux grisonnants, le tremblement de ses membres, en faisaient presque un vieillard.

Il se rejeta lourdement dans son fauteuil et me tendit la main.

—J'ai la fièvre, n'est-ce pas ? dit-il.

Sa main était brûlante, son pouls rapide et saccadé.

Je lui fis les questions d'usage ; il me répondait d'une voix faible et sans tourner la tête.

Lorsque j'eus fini mon examen ;

—Voilà un homme perdu ! pensai-je.

—Je suis bien malade, n'est-ce pas ? Combien croyez-vous qu'il me reste encore de temps à vivre ? dit-il en me regardant fixement.

Je ne répondis pas à cette question singulière.

—Souffrez-vous depuis longtemps ? demandai-je.

—Oh ! oui !... fit-il avec un accent qui me glaça... oh ! oui !... c'est là, ajouta-t-il en touchant son front.

—Voulez-vous que je vous fasse une ordonnance ?

—Volontiers, répondit-il d'un air distrait.

Je m'approchai de la table, qui était, comme je l'ai dit, surchargée de livres et de manuscrits, et à la lueur vacillante d'une bougie, j'écrivis rapidement l'ordonnance.

Quelle ne fut pas ma surprise, quand j'eus fini, de voir debout, à côté de moi, mon malade qui regardait avec son sourire étrange les quelques lignes que j'avais tracées.

Il prit le papier, le considéra quelque temps, et haussant les épaules :

—Des remèdes ! fit-il, toujours des remèdes ! Croyez-vous réellement que cela puisse me guérir ?

Incomparables contre les }
affections nerveuses }

Femmes Malades et Fai- }
... bles, employez les }

Tablettes Royales Rollens

{ Incomparables pour jeunes }
filles et femmes pâles }

Il fixa sur moi, en disant ces paroles, son grand œil mélancolique, et, froissant le papier entre ses doigts, il le jeta dans les flammes.

Puis il s'appuya contre la cheminée, et, me prenant la main :

— Pardonnez-moi, me dit-il d'une voix qui devint douce tout à coup, pardonnez-moi ce mouvement de vivacité ; mais, bon Dieu ! vous avez eu là une singulière idée ! Vous êtes jeune, continua-t-il avec son éternel sourire, et vous croyez votre médecine toute-puissante.

— Ma foi ! monsieur, répliquai-je d'un ton un peu sec, je crois que le mieux serait de vous soumettre à un traitement et à un régime en rapport avec votre état. . .

— Mon état mental, voulez-vous dire ? Vous me croyez fou, n'est-ce pas ? . . . Eh bien, vous avez raison. Chez moi, le cerveau domine tout et prend toute la place ; c'est une ébullition perpétuelle. Ce feu qui me dévore ne me laisse pas un instant de repos. . . La pensée ! . . . la pensée ! . . . ah ! monsieur, c'est un vautour qui me ronge sans cesse !

— Pourquoi ne cherchez-vous pas à vous affranchir de ce joug cruel ? Pourquoi ne donnez-vous pas quelque repos et quelque distraction à votre esprit ?

— Des remèdes, des distractions ! . . . interrompit-il avec vivacité ; vous êtes tous les mêmes ! On achète les uns chez les pharmaciens, les autres à la porte des théâtres, n'est-ce pas ? et on doit être guéri. . . Si on n'est pas guéri, on doit mourir. . . Et la Faculté n'a rien à se reprocher.

II

— Vous n'avez dans ni parents ni amis ?

Il m'interrompit encore.

— Des parents ? non ! . . . mon père est mort fort jeune, peu de temps après ma naissance. Ma pauvre mère. . . (il me sembla que sa voix s'altérait au moment où il prononçait ce mot). . . ma pauvre mère, pendant vingt ans de sa vie, travailla pour m'élever, pour me donner une instruction brillante, libérale ; elle mourut à la peine ! Voyez l'ironie du sort ! Huit jours après sa mort, j'héritais d'un vieil oncle dont on soupçonnait à peine l'existence et qui me laissait une petite fortune. Des amis ? Oui, j'en ai quelques-uns. Jules d'abord, un bon garçon, mais il rit trop, et son rire me rend malade ; puis tous ceux que vous connaissez et qui ont eu la charité de me recommander à vos bons soins. Ils me croient fou, eux aussi, et quand je suis au milieu d'eux, ils me prennent pour le plastron de leurs plaisanteries. Je suis leur amusement, leur bouffon, avec mes grands yeux, mes longs cheveux, mon grand nez et mes airs mélancoliques ! . . . Voilà mes amis ! Vous voyez ces livres qui sont là, sur ma table, ces liasses de manuscrits ? Ils vous indiquent que j'ai cherché dans le travail l'oubli de moi-même. J'ai été reçu avocat, j'ai même plaidé. . . . Mais je me suis bientôt aperçu que tous mes efforts et tout mon travail avaient pour résultat d'enrichir quelques gredins et d'en arracher d'autres à l'échafaud qu'ils méritaient : j'ai eu honte de ce métier ! . . . J'ai écrit, j'ai beaucoup écrit, afin de soulager ma pauvre tête et d'éteindre ce feu qui me brûle. Le remède n'a pas été efficace.

Il fit une pause.

— Les autres hommes, lorsqu'ils souffrent, vont se jeter sur le sein d'un ami et s'en reviennent consolés. . . Moi, je ne puis. Ma douleur est comme un fer aigu, qui, lorsque j'essaie de le lancer loin de moi, revient contre ma poitrine avec plus de violence, et me mord au cœur ! . . . Tenez, je ne sais pourquoi vous m'inspirez de la confiance et je vais tout vous dire. Aussi bien, je n'ai peut-être pas longtemps à vivre, et je ne veux pas que mes secrets meurent avec moi. Tout ce que je vais vous raconter est contenu là.

Il me désigna une liasse de papiers poudreux jetée dans un coin de la chambre.

— Mais qu'est-ce que cela vous fait, après tout ?

— Non, non, continuez, dis-je vivement ; si vous saviez combien vous m'intéressez !

J'étais en réalité très ému.

Où en étai-je donc ? Mon Dieu qu'il fait chaud ici ! Ma tête est comme serrée dans un étou. . . Je crois vraiment que la glace me ferait du bien. . . Veuillez entr'ouvrir un peu cette fenêtre.

Je me levai pour satisfaire son désir. Lorsque je reviens près de lui, ses yeux étaient fermés, sa respiration était sifflante, une légère sueur perlait sur ses tempes : il s'était endormi.

Je considérai longtemps le pauvre dormeur, dont ce violent effort avait brisé les forces, et qui restait devant moi, pâle, immobile inanimé.

III

J'allais me retirer en me permettant bien de revenir sous peu de jours faire une seconde visite à cet intéressant malade, lorsque j'entendis un pas lourd qui gravissait lentement l'escalier : je prêtai l'oreille. Les pas approchaient. Était-ce une illusion ? Il me sembla même entendre un bruit de sanglots.

Enfin un coup sec éblanla la porte, et une voix rude cria :

— Ouvrez au nom de la loi !

Le chat fit un soubresaut de colère. Maximilien ouvrit péniblement les yeux. Son premier regard tomba sur moi :

— Ah ! bon ! . . . Je me rappelle. . . fit-il d'une voix éteinte. Mais pourquoi m'avez-vous réveillé, monsieur, en frappant si.

Un second coup résonna contre les ais vermoulus.

— Qu'est-ce que cela signifie ? dit Maximilien en fronçant les sourcils. Veuillez ouvrir, docteur.

J'ouvris la porte.

Un gros monsieur coiffé d'une écharpe tricolore apparut sur le seuil. Quelques personnages de sombre mine se montraient dans le fond.

— Excusez-moi, monsieur, fit le nouveau venu en s'inclinant devant moi à plusieurs reprises. . . Ma visite est un peu tardive. . . Mais vous savez : le devoir. . . Impossible de remettre la chose à demain. Vous êtes bien M. Maximilien Heller ?

Maximilien s'était levé et regardait avec son œil calme l'homme à l'écharpe.

— Non, monsieur ! répondit-il en avançant d'un pas. Maximilien Heller, c'est moi.

— Ah ! mille pardons, monsieur, je ne vous apercevais pas. C'est qu'il fait un peu sombre chez vous, jeune homme. Je dois commencer par vous rassurer et vous dire que la vne de mon écharpe ne doit vous inspirer aucune crainte.

— Monsieur, dit le philosophe d'un ton rude, je suis fort souffrant. Je vous prie donc de m'exposer brièvement le motif de votre visite, et de me laisser ensuite le repos qui m'est nécessaire.

L'écharpe tricolore dont la rotondité de l'inconnu était ornée indiquait suffisamment sa qualité. C'était un respectable commissaire de police dans l'exercice de ses fonctions.

Je craignais un instant que la brusquerie de Maximilien ne lui attirât quelque verte réponse de la part de ce magistrat.

Mais, heureusement, le commissaire paraissait posséder ces qualités de douceur, de patience et de politesse que donne la longue habitude des hommes. Accoutumé, par l'exercice de sa profession à heurter aux caractères les plus abrupts, les plus indisciplinés, le magistrat finit par acquérir sur lui-même un surprenant pouvoir. Son cœur doit être insensible et mort à tous sentiments humains qui pourraient détruire cette invariable sérénité d'âme que la justice, comme la religion, exige de ceux qui veulent la servir.

— Ayez l'obligeance de me suivre, monsieur, répondit courtoisement le commissaire. Nous vous retiendrons le moins longtemps qu'il nous sera possible ; mais votre témoignage nous est nécessaire.

Maximilien se leva péniblement de son siège. Il était si faible, que je demandai au magistrat la permission d'accompagner le malade pour lui prêter le secours de mon bras.

M. Bienassis — ainsi s'appelait le digne représentant de l'autorité — y consentit sans peine.

Nous traversâmes le long et sombre corridor, et arrivâmes à une porte qu'on distinguait à peine dans l'obscurité.

Un agent prit la petite lampe et l'approcha de la serrure qu'un ouvrier, amené par le commissaire, fit sauter en un tour de main.

Une bouffée d'air glacé vint frapper nos visages.

— Hum ! grommela un agent derrière moi, il aurait bien dû fermer sa fenêtre avant de partir !

— Gustave ! fit M. Bienassis en se tournant vers un des hommes qui le suivaient, allez nous allumer une bougie, et fermez cette lucarne.

L'agent fit ce qui lui était ordonné. Nous entrâmes dans une mansarde plus petite encore que celle occupée par Maximilien. Pour tout mobilier, une table, deux chaises et un lit, sur lequel gisait une mauvaise paille.

Dans un coin de la chambre, on distinguait une caisse noire fermée par un cadenas.

Le commissaire s'assit près de la table, étala devant lui plusieurs papiers contenus dans un grand portefeuille ; et après avoir invité Maximilien à prendre place sur une chaise, à côté de lui, il fit un signe à un agent qui s'approcha aussitôt de la porte et dit à voix haute :

— Faites entrer le prévenu.

Je me tenais debout derrière M. Heller.

Un bruit de pas retentit dans le corridor ; un instant après, on vit apparaître à la porte de la mansarde un homme livide, aux che-

veux ébouriffés, aux yeux hagards, marchant avec peine entre deux agents qui le soutenaient sous le bras.

—Approchez ! dit M. Bienassis qui contemplant attentivement le nouveau venu par-dessus ses lunettes d'or.

—L'homme assisté de ses deux acolytes, fit quelques pas dans la chambre.

—Vous vous nommez Jean-Louis Guérin ? demanda M. Bienassis.

Le malheureux regarda le commissaire d'un œil hébété et ne répondit pas.

—Vous étiez, depuis huit jours, au service de M. Bréhat-Lenoir ?

Pas de réponse. Le commissaire poursuivit avec calme :

—Savez-vous de quel crime vous êtes accusé ? On vous soupçonne d'avoir empoisonné votre maître. Qu'avez-vous à répondre ?

Un tremblement convulsif s'empara du prévenu. Il ouvrit deux ou trois fois la bouche pour parler, mais la terreur l'étreignit à la gorge, et il ne fit entendre que des sons inintelligibles.

—Voyons, Guérin, reprit le commissaire en détachant un moment ses regards du visage du prévenu par les reporter sur les papiers placés devant lui, qu'il feignit de classer, nous ne sommes ni des juges ni des bourreaux, et nous ne voulons vous faire aucun mal : parlez sans crainte ; dites ce que vous voudrez, mais parlez. Il peut se faire que vous soyez innocent, bien que les charges qui pèsent sur vous soient graves et sérieuses. Je vous ferai remarquer que votre silence, votre trouble peuvent être mal interprétés et servir de preuves contre vous. Avouez-vous avoir acheté de l'arsenic avant-hier chez l'herboriste Legras ?

Le prévenu fit un violent effort pour se dégager des mains de ceux qui le serraient ; mais ce fut en vain. Il vit que ses tentatives seraient inutiles, que la fuite était impossible. Alors des larmes jaillirent de ses yeux, et d'une voix entrécoupée par les sanglots :

—Laissez-moi ! s'écria-t-il, laissez-moi !... Je suis innocent ! oh ! messieurs, je suis un honnête homme, je vous le jure ! J'arrive de mon pays, et vous pouvez le demander là-bas !... je suis un honnête homme !... J'ai une pauvre vieille mère... j'étais venu à Paris pour gagner un peu d'argent, car elle est infirme et ne peut pas travailler... Moi ! un assassin !... Oh ! mon Dieu !... mon Dieu !... .

Il joignit ses mains chargées de menottes et fit un effort pour les lever vers le ciel... puis soudain les forces parurent l'abandonner. Il poussa un profond soupir ; si les agents ne l'avaient soutenu, il serait tombé, la face contre terre, sur le carreau de la mansarde.

—Portez-le sur ce lit, fit M. Bienassis en désignant le grabat placé dans un coin de la petite pièce.

Maximilien posa sa longue main amaigrie sur l'épaule du commissaire et lui dit avec un sourire plein d'amertume :

—Vous dites, monsieur, que cet homme est un assassin ?

M. Bienassis se retourna, un peu surpris, puis secouant la tête :

—Il y a contre lui des charges accablantes, fit-il d'une voix si basse que seuls nous pûmes l'entendre. Il n'a pourtant pas l'air d'un criminel. Je dois m'y connaître, monsieur, et je vous dis : De deux choses l'une : ou bien cet homme est parfaitement innocent, ou bien c'est un affreux scélérat et un grand comédien... .

M. Bienassis fit encore un signe à l'un de ses agents afin de lui recommander d'avoir l'œil sur le prévenu dont l'évanouissement pouvait bien être stimulé. Se tournant ensuite vers le serrurier, qui, debout près de lui, attendait des ordres :

—Ouvrez-moi cette malle, dit-il, et dépêchons-nous.

Le serrurier brisa, à coup de marteau, le cadenas qui fermait la caisse noire. M. Bienassis s'approcha alors, sa bougie à la main, et souleva le couvercle.

Mais la malle était remplie d'habits grossiers et de linge de paysan ; mais les habits étaient soigneusement brossés ; le linge, d'une blancheur éblouissante, exhalait le parfum champêtre de la lavande. Tous ces pauvres objets étaient rangés avec un soin qui témoignait que la main d'une femme, d'une mère attentive et prévoyante, avait présidé à ces humbles apprêts.

Le malheureux Guérin était revenu de son évanouissement : on l'avait assis sur une chaise. Les yeux pleins de larmes, il suivait les mouvements des agents qui bouleversaient tout ce bel ordre, déplaçaient les hardes du pauvre garçon, les secouaient ; fouillaient les poches et palpaient les doublures.

—Tiens ! un nœud de ruban ! fit tout à coup l'un des agents en tirant d'un coin de la malle un bouquet fané entouré de faveurs roses.

Il le jeta en riant à un de ses camarades.

—Prends-le, Gustave, dit-il, tu le donneras à ta prétendue.

M. Bienassis lança un regard de colère à son agent. En entendant cette plaisanterie un peu cruelle, le prévenu s'était soulevé sur son siège et avait serré violemment l'une contre l'autre ses deux mains liées.

Maximilien Heller s'était levé, et lui aussi, il considérait cette scène d'un air sombre.

—Monsieur le commissaire, dit le prévenu d'un air suppliant, voulez-vous me laisser ce nœud de ruban ?

—Montrez-moi cela, dit M. Bienassis.

Il examina quelque temps le bouquet avec attention, le palpa, parut hésiter une seconde, puis enfin ordonna qu'on le remit au prévenu.

Cependant les agents continuaient leur perquisition sous l'œil attentif du commissaire ; mais ils avaient beau tourner et retourner les vêtements, enfoncer leurs doigts dans tous les coins de la caisse, ils ne paraissaient pas trouver ce qu'ils cherchaient.

—Laissez cette caisse, dit enfin M. Bienassis, lorsqu'il vit le résultat infructueux des recherches... Visitez un peu cette paillasse... c'est peut-être là que nous trouverons l'argent.

La paillasse fut retournée, enfoncée, mais en vain.

Le commissaire ne se découragea pourtant pas ; il fit inspecter par ses agents, avec un soin extrême, les carreaux qui pavèrent la chambre ; il fit briser le bois des chaises, qui aurait pu être creusé de façon à recler de l'or ; la table fut démontée, les murs sondés à coups de marteau ; on fouilla les cendres de la cheminée.

Enfin, après s'être livrés pendant près d'une heure à ce minutieux travail, les agents s'arrêtèrent, fatigués, et s'entre-regardèrent aussi penauds que des chasseurs qui ont battu la campagne toute la journée sans découvrir la moindre trace de gibier.

—C'est inconcevable ! c'est inouï en vérité ! murmurait M. Bienassis en tenant sa tête à deux mains. Qu'est-ce que cet argent a pu devenir ? Cet homme n'avait pas de connaissance à Paris, pas de complices, c'est évident... Le crime est commis hier, nous l'arrêtons il y a une heure, il est impossible de mettre la main sur la somme volée !

Le philosophe ne paraissait prêter aucune attention au monologue du commissaire de police ; son regard s'était fixé sur Guérin, dont il considérait avec intérêt la physionomie bouleversée.

Après quelques minutes de réflexion, M. Bienassis parut se décider à tenter un nouvel effort auprès du prévenu.

—Le résultat de nos recherches paraît vous être favorable, lui dit-il ; ne croyez pas cependant que la justice renonce à poursuivre ses investigations. Une somme considérable a été dérobée dans la nuit du meurtre ; il faut qu'elle se retrouve ; elle se retrouvera. Les plus graves soupçons pèsent sur vous, tout vous désigne comme l'assassin de M. Bréhat-Lenoir ; les preuves sont palpables, évidentes. Il ne vous reste qu'un moyen de vous sauver : la franchise. Avouez votre crime, révélez l'endroit où vous avez caché l'argent volé, dites le nom de vos complices : la justice vous tiendra compte de votre sincérité et vous pourrez échapper à la peine capitale qui vous menace.

Le prévenu murmura d'une voix brisée :

—Je suis innocent !

—Réfléchissez ; demain peut-être, il sera trop tard ; la justice aura découvert ce que vous lui cachez ; il ne vous restera plus d'aveux à faire.

—Je suis innocent !

—C'est bon ; dès ce moment, je ne vous adresse plus la parole : le juge d'instruction saura ce qu'il devra faire.

M. Bienassis se tourna alors vers Maximilien Heller.

—Je vous demande pardon, monsieur, dit-il, de vous avoir fait assister à cette scène... ; mais votre témoignage peut nous être très précieux, et je vous prie de me dire tout ce que vous savez sur le prévenu. Il a passé huit jours dans cette chambre voisine de la vôtre avant de trouver une place. N'avez-vous jamais aperçu quelque chose de suspect dans sa conduite ?

—Ah ! c'est pour cela que vous m'avez fait venir ?

—Sans doute ; on ne demeure pas quelque temps à côté d'un homme sans remarquer ses habitudes, ses fréquentations. A-t-il reçu quelqu'un pendant le court séjour qu'il a fait ici ?... N'avez-vous jamais entendu un bruit de voix ?... Sortait-il souvent pendant le jour ou dans la soirée ?

Le philosophe se leva sans répondre et s'approchant de Guérin, qu'il considéra quelque temps de son œil calme et profond.

—Vous deviez vous marier, n'est-ce pas ? lui dit-il, à votre retour au pays ?

—Oui, monsieur, répondit le prévenu en roulant de gros yeux effarés.

—Eh bien ! vous pouvez commander votre habit de nocce ; et vous, continua-t-il de sa voix brève en s'adressant aux agents de police qui le contemplaient bouche bée, veillez bien sur cet homme, car avant deux mois d'ici il sera libre !

Et se drapant dans sa longue houppelande brune Maximilien Heller sortit de la chambre avec l'air hautain de don Quichotte défiant les moulins à vent.

Je me tournai alors vers le commissaire, qui murmurait en rassemblant rapidement ses papiers.

—C'est étrange ! tout cela est véritablement bien étrange... .

—Veuillez excuser mon ami, monsieur, dis-je peu un embarrassé ; il est souffrant et vous comprenez... .

—Votre ami, monsieur, s'expliquera, je l'espère, devant le juge d'instruction, répliqua le commissaire de police d'un ton de léger

dépôt ; pour moi, ma mission est terminée et je vais remettre mon rapport.

En achevant ces mots, il sortit accompagné de son escouade d'agents qui entouraient le prévenu. Le bruit de leurs pas s'éteignit peu à peu dans l'escalier, et tout rentra dans le silence.

IV

Je me hâtai de rejoindre Maximilien Heller.

Je le trouvai assis dans son fauteuil, en train de bisonner, avec des pincettes, le feu qui se mourait.

—Eh bien, lui dis-je, que pensez-vous de tout ceci ?

Il haussa les épaules.

—Lesurques et Colas vont avoir un compagnon dans la martyrologe de la justice humaine, répondit-il tranquillement.

—Vous croyez que cet homme est innocent ?

—Oui je le crois... mais, après tout, qu'importe ?

Il se renversa dans son fauteuil et ferma les yeux. Malgré cette indifférence apparente, il était facile de voir qu'il ressentait une singulière émotion. Ses mains, agitées par un tremblement continu, glissaient et remontaient fiévreusement le long des bras de son fauteuil.

Évidemment sa pensée travaillait avec activité ; son imagination ardente était encore pleine du triste spectacle qu'il venait d'avoir sous les yeux :

—Savez-vous bien, fis-je en souriant, que votre conduite a dû laisser quelque soupçon dans l'esprit de ce digne commissaire ? En refusant votre témoignage, ne craignez-vous pas de passer pour complice ? A une autre époque, il aurait suffi d'un trait semblable pour vous faire pendre.

—Oui, mais vous savez aussi qu'à une autre époque un trop célèbre policier demandait quatre lignes de la main d'un homme pour le faire condamner. Ceci peut vous expliquer mon silence.

En ce moment les douze coups de minuit sonnèrent à l'horloge de Saint-Roch.

—Vous êtes fatigué, dis-je à Maximilien, je vais vous laisser reposer.

—En effet, je me sens ce soir plus faible que de coutume ; je vais me jeter sur mon lit et prendre un peu d'opium pour tâcher de dormir, j'en ai grand besoin.

Au moment où je pris congé de lui, il me dit, avec une remarquable insistance :

—Venez demain de bonne heure, je vous attendrai ; il faut que je vous parle. Vous viendrez n'est-ce pas ?

—Je vous le promets.

Puis je lui serrai la main et le quittai, encore tout ému de ce que je venais de voir durant le cours de cette soirée.

En sortant de chez M. Maximilien Heller, j'achetai un journal du soir et lus ce qui suit aux *Faits divers* :

“ Un événement mystérieux vient de jeter la consternation dans le quartier de Luxembourg. M. Bréhat-Lenoir, ce célèbre banquier qui s'était retiré du monde de la finance il y a quelques années, après avoir amassé une immense fortune, a été trouvé mort dans son lit avant-hier matin. On crut à une attaque d'apoplexie. M. Bréhat-Lenoir était d'un embonpoint excessif et menait la vie la plus sédentaire ; mais on se convainquit bientôt que la mort du célèbre millionnaire était le résultat d'un crime. M. Castille, neveu du défunt, remarqua que le secrétaire de M. Bréhat-Lenoir avait été forcé et ses papiers bouleversés. Un verre était placé sur une table voisine, et dans les quelques gouttes de liqueur que contenait ce verre, l'analyse chimique trouva des traces d'arsenic. Le défunt ne laisse pas de dispositions dernières. Sa fortune colossale revient donc tout entière à son frère, M. Bréhat-Kerguen.”

Et plus loin on lisait ceci :

“ Nous apprenons, au moment de mettre sous presse, que la justice a découvert l'assassin de M. Bréhat-Lenoir. C'est, dit-on, un domestique nommé Guérin, que le défunt avait à son service depuis huit jours à peine. Guidé par la plus basse cupidité, ce misérable a empoisonné son maître. Il prétendit que les rats faisaient invasion dans sa chambre et acheta de l'arsenic. Il versa sans doute ce poison dans le brauvage que M. Bréhat-Lenoir avait l'habitude de prendre tous les soirs. La fable était tellement grossière, que, malgré les protestations d'innocence du coupable, et l'idiotisme qu'il essaya, paraît-il, de feindre, un mandat d'arrêt a été lancé contre lui. Il est en ce moment entre les mains de la justice. Ainsi se trouve réduit à une simple affaire de vol un crime qui semblait annoncer d'étranges péripéties et de curieux détails. — On n'a pas encore trouvé le testament.”

V

Le lendemain, vers dix heures, je reçus la visite de mon savant maître, M. le docteur B... ; il avait l'air soucieux et préoccupé.

—Avez-vous entendu parler de cette affaire Bréhat-Lenoir ? me demanda-t-il après quelques moments d'entretien, et en me regardant à travers ses lunettes.

Je lui montrai le journal que j'avais acheté la veille.

—Je n'en connais que ce que cette feuille m'a appris, répondis-je.

—Ah ! mais... savez-vous que c'est très grave, et surtout très mystérieux. J'ai été appelé hier soir pour faire l'autopsie du corps. Après de longues et patientes recherches, croiriez-vous que je n'y ai pas trouvé un atome d'arsenic ?

—Voilà qui va singulièrement dérouter la justice.

—Je crois qu'elle a du moins été fort surprise, et peu flattée de voir son système renversé du premier coup. Mais elle ne se tient pas pour battue. Je reçois ce matin cette lettre du juge d'instruction à qui j'avais envoyé mon rapport fort avant dans la soirée. Il me prie de recommencer aujourd'hui l'expertise.

—A quoi bon ?

—Je n'en sais rien. Mais voici le plus curieux ; savez-vous qui ils veulent m'opposer, dans cette discussion ?

—Qui donc ?

—Le docteur Wickson !

—Comment ! cet intrigant personnage qui fit tant de bruit, il y a dix ans, à Paris, avec ses poudres impalpables ?

—Lui-même.

—Celui-ci que vous avez si énergiquement combattu, cher maître, au nom de la vraie science ?

—Oui ; l'Académie m'a donné raison, mais l'opinion publique m'a donné tort et s'est passionnée pour la médecine indienne. Bref, cet homme est à Paris ; par quel hasard ? je n'en sais rien. Je le croyais mort et enterré. Il est plus à la mode que jamais, et la justice, comme vous le voyez, ne craint pas de s'aider de sa prétendue science. Si ce juge avait eu un peu plus de mémoire, il ne m'aurait pas mis ainsi dans la nécessité de discuter avec un homme que j'ai vivement combattu jadis. Vous comprenez, n'est-ce pas, et j'ai compté sur vous pour me remplacer. Je sais que vous avez fait un travail approfondi sur la matière des poisons et que vous y êtes aussi compétent que moi-même.

Je m'inclinai devant cette flatterie un peu intéressée de l'excellent homme.

—Ainsi c'est convenu... Vous aurez l'obligeance de vous présenter, à une heure, rue Cassette, no 102. — C'est la demeure du défunt. — Voici une lettre que j'adresse au juge d'instruction, et dans laquelle j'invoque un prétexte quelconque pour manquer au rendez-vous. Vous la lui remettrez.

Le docteur B... se leva, et me serrant la main avec une certaine émotion :

—Allons, mon cher enfant, me dit-il, tâchez de convaincre les magistrats, et ne vous laissez surtout pas démonter par l'aplomb de Wickson. Songez que notre vieil honneur professionnel est entre vos mains ; défendez-le contre l'ignorance et le charlatanisme. N'oubliez pas de m'apprendre, aussitôt l'expertise finie, le résultat de la discussion.

La voix du docteur B... tremblait un peu, tandis qu'il m'adressait ces paroles. Son œil noir et vif brillait d'un éclat qui témoignait de tout l'intérêt que mon vieux professeur portait à la lutte que j'allais engager. Wickson était le seul homme au monde pour lequel l'excellent docteur B. ressentit de la haine.

Je promis à M. B... que je ferais tous mes efforts pour rassurer le triomphe de son opinion et maintenir dans leur éclat les principes de la vraie science.

Une heure après, j'étais chez M. Maximilien Heller.

La philosophie me sembla plus calme que la veille ; la fièvre avait presque entièrement disparu.

—Je vais mieux ce matin, dit-il ; votre compagnie m'a été hier d'un grand soulagement. Il y a des moments, bien rares, où la solitude me fait mal. Et j'étais poursuivi hier par un souvenir, un anniversaire... terrible... Enfin passons. Avez-vous quelques détails sur cette affaire mystérieuse ? J'y ai pensé toute la nuit. Évidemment, cet homme n'est pas coupable.

Je lui remis le numéro du journal, et il le lut avec une grande attention, puis murmura :

—Je voudrais bien savoir le dernier mot de cette histoire.

—Je puis, si vous le désirez, vous introduire dans la maison où a eu lieu le crime, et vous faire assister à l'autopsie.

—Nraiment ! s'écria le philosophe en me regardant avec surprise ; et comment cela, je vous prie ?

Je lui racontai la courte entrevue que je venais d'avoir avec M. B... et lui dis le rôle que j'avais accepté.

—Eh bien, je vous accompagnerai dit Maximilien Heller d'un ton résolu ; il faut que je sache tout ce que cela signifie. Voilà la première fois depuis deux ans que je mets le pied hors de cette chambre. Il me semble que j'entre dans une vie nouvelle. Que direz-vous si j'arrachais cet homme à l'échafaud ? Ce serait curieux, n'est-ce pas ? je deviendrais philanthrope ! Mais non, ce n'est pas par amour de l'humanité que j'agi ainsi, c'est au contraire pour prouver à la société tout le vice de son organisation, puisque sans moi, et si les choses suivaient leurs cours naturel, un innocent mourrait condamné par la sentence des hommes.

Je ne pus m'empêcher de sourire.

—Êtes-vous donc sûr que Guérin ne soit pas coupable ?

—Oui.

—Vous vous faites fort de démontrer son innocence ?

—Oui.

—Et de trouver le véritable auteur du crime ?

—Oui.

Il arpenta la mansarde à grands pas, comme un lion impatient de briser les grilles de sa cage.

—Oui, dit-il avec exaltation, je veux reparaitre au grand jour ! Oui, je rentre aujourd'hui dans ce monde dont je m'étais volontairement exilé ! Il y a là un mystère que je veux percer, des ténèbres que je veux sonder. J'ai résolu les plus difficiles problèmes sociaux ; pourquoi ne résoudrais-je pas de même celui-là ? Je veux, le jour où les hommes dresseront l'échafaud de ce malheureux, me présenter devant eux, traînant à mes pieds le vrai coupable, le jeter en pâture au bourreau et reprendre l'innocent. Mais ne croyez pas que je m'intéresse à cet homme. Que m'importe qu'il soit tué ou non ?

Maximilien était transfiguré. Son visage creusé et pâli par une longue souffrance s'était éclairé d'une flamme surnaturelle ; ses membres alanguis par la fièvre avaient repris toute vigueur. Ses gestes étaient fermes, sa belle tête se relevait fièrement.

Je me souviens encore après tant d'années écoulées de la vive impression que firent alors sur moi la voix et l'attitude de Maximilien Heller. J'éprouvai d'abord une sorte de surprise inquiète. Je craignais, je l'avoue, que cette emphase, ce ton prophétique ne fissent comme le signe précurseur de quelque dérangement cérébral dont j'avais cru surprendre, à plusieurs reprises, les premiers symptômes chez M. Heller. Je pris sa main : elle était froide ; son pouls battait régulièrement. Mes yeux rencontrèrent les siens. L'expression calme et résolue de son regard me frappa. Je ne puis dire quel sentiment de bonheur, de gratitude envers la Providence envahit alors mon cœur. La vérité venait de m'apparaître ; je l'avais lue dans le clair et limpide regard de Maximilien. Je souris en pensant à l'amertume un peu forcée qu'il avait cru devoir mettre dans ses paroles. Pauvre philosophe ! en vain essayait-il de s'abuser encore sur ces véritables sentiments ! Non, ce n'était pas une haine implacable contre la société et ses lois qui lui inspirait cette résolution si belle et si généreuse. Mais Dieu venait de jeter sur sa route un malheureux à consoler, un innocent à arracher au bourreau, et le cœur de Maximilien s'était attendri de pitié en face de cet infortuné sur lequel la justice des hommes allait s'appesantir. Un intérêt noble, élevé, puissant donnait maintenant à sa vie une direction et un but. C'était comme un lien fort et mystérieux qui le rattachait à ce monde dont il s'était brusquement séparé, en un jour d'orgueil, de douleur peut-être...

Je laissai retomber sa main que j'avais gardée quelques instants dans la mienne.

—Dieu soit loué ! pensai-je, Maximilien vivra !...

VI

M. Heller ouvrit une petite armoire et en retira une longue redingote brune et un chapeau d'une forme antique. Le philosophe ne paraissait avoir aucune prétention à l'élégance.

—Il va bientôt être midi, dit-il, comme pour m'expliquer l'impatience que trahissaient tous ces gestes ; il serait peut-être temps de partir.

—Soit, répondis-je ; nous aurons tout le loisir d'examiner le lieu du crime.

—Et c'est chose importante murmura le philosophe en m'ouvrant la porte.

—Nous montâmes en voiture. Une demi-heure après, nous étions arrêtés devant le No 102 de la rue Cassette.

Je sonnai, et bientôt la lourde porte cochère roula sur ses gonds avec un bruit sourd. Nous entrâmes dans une cour humide et mal pavée, où l'herbe était si abondante, qu'un nombreux troupeau eût pu y trouver sa pâture.

Au fond s'élevait un grand bâtiment à quatre étages dont toutes les persiennes étaient fermées. On arrivait par quatre ou cinq marches à une porte en chêne, percée d'un judas. Un gros fil de fer traversait la cour et servait à ouvrir la porte cochère sans qu'on fût obligé de sortir de cette maison, qui ressemblait à un château fort de lugubre apparence.

Maximilien souleva le lourd marteau de fer qui, en retombant, fit gémir les longs corridors. La meurtrière s'ouvrit et se reforma brusquement, la porte s'entre-bailla, et nous pûmes apercevoir un petit vieillard, mince et fluet, en culotte courte, qui considérait avec des yeux égarés le costume bizarre et le visage plus bizarre encore du philosophe.

—Monsieur, lui dis-je pour calmer son effroi, M. le docteur B..., ne pouvant assister à l'expertise qui a lieu aujourd'hui, m'a prié de le remplacer.

—Ah ! très bien, monsieur, fit le petit homme en ouvrant la porte pour nous laisser passer... Excusez-moi, mais nous sommes si bouleversés par cet horrible accident !... Ce pauvre M. Bréhat-Lenoir, ce bon maître !... Lui qui avait tant peur des assassins et qui se barricadait avec tant de soin dans sa chambre !... C'est affreux, n'est-ce pas messieurs ? Donnez-vous donc la peine d'entrer dans cette salle ; lorsque ces messieurs de la justice seront arrivés, je viendrai vous prévenir.

Il nous introduisit dans une grande pièce tendue de tapisseries anciennes dont le dessin était presque effacé. Quatre fenêtres donnaient sur un jardin triste et sombre, planté de grands arbres et entouré de murs élevés couverts de lierre.

Le philosophe s'avança vers une de ces fenêtres et appuya contre les vitres son front pâle.

Nous restâmes ainsi dix minutes, moi l'observant en silence tout en me promenant dans la salle, lui, le corps agité par une impatience fébrile, le front contracté, les yeux fixes et brillants.

Un pas lourd et inégal retentit bientôt dans le corridor. Maximilien releva vivement la tête ; le moindre bruit paraissait faire sur lui une grande impression.

On ouvrit la porte qui communiquait au jardin, le sable craqua et un homme de forte stature, un peu courbé, aux cheveux blanchis, passa rapidement sous les fenêtres.

A la vue de cet homme, le philosophe tressaillit et se recula vivement comme s'il eût posé le pied sur un serpent.

—Qu'avez-vous donc ? lui demandai-je, étonné de cet émotion singulière.

—Ce n'est rien... ce n'est rien... me répondit-il d'une voix sourde ; j'ai eu, je crois, un éblouissement.

Il reprit sa position près de la fenêtre et suivi des yeux l'inconnu, qui, après avoir traversé le jardin en ligne diagonale, sortit par une porte cachée sous le lierre. Nous attendîmes quelques minutes encore.

Bientôt la figure pâlotte du petit intendant, M. Prosper, apparut à la porte de la salle.

—Ces messieurs ne m'ont-ils pas appelé ? demanda-t-il timidement.

Le brave homme avait un désir évident d'entamer la conversation, et moi-même j'étais assez disposé à lui adresser quelques questions.

—Il fait bien chaud ici ! lui dis-je ; ne pourriez-vous pas ouvrir cette fenêtre ?

Il grimpa sur une chaise avec l'agilité d'un écureuil et fit ce que je lui demandais.

—Voilà une heure ! dit-il en jetant un coup d'œil sur une grande pendule en cuivre placée sur la cheminée. Ces messieurs sont en retard.

—Dites moi franchement, monsieur l'intendant, fis-je en le regardant dans les yeux, croyez-vous que l'homme qui été arrêté hier soit coupable ?

Le front du petit vieillard s'illumina ; il écarquilla ses yeux gris, et prenant une prise de tabac avec toute la majesté et toute la grâce d'un marquis de l'ancien régime :

—Monsieur, me dit-il de sa voix flûtée, il est bien grave d'accuser un homme, lorsqu'on n'a pas entre les mains des preuves certaines et évidentes. Tout ce que je puis affirmer, c'est qu'il y a contre ce Guérin les plus accablantes présomptions. Il me semble encore l'entendre me dire dans son patois : " Il y a d'rats dans m'chambre... faut qu' j'aïlle chez l' rebouteux acheter de l'arsonic ! "

—Il vous a vraiment dit cela ? demanda vivement Maximilien...

—Aussi sûr que je vous parle...

—C'est singulier !

Et le philosophe retomba dans sa rêverie.

—Mais quelle est donc, ajoutai-je encore, cette histoire de testament qu'on a mêlée à tout ceci ?

Le visage de belette du petit intendant prit une expression malicieuse.

—Ah ! voici... me répondit-il. Vous savez que mon maître était, sauf votre respect, un fier original. Il était brouillé, depuis près de

Quarante ans, avec son frère, M. Bréhat-Kerguen, un autre caractère bizarre qui n'est jamais sorti de son trou de Bretagne et que nous avons vu ce matin pour la première fois.

— Ah ! il est ici ?

— Il vient de passer à l'instant sous ces fenêtres ; vous avez dû l'apercevoir.

Le philosophe murmura quelques mots inintelligibles.

— Oui, continua l'intendant, il est arrivé ce matin. Qui l'avait prévenu ? Je n'en sais rien. Il a l'air d'une bête sauvage et ne m'a adressé que quatre mots pour me dire qu'il ne pourrait pas assister à l'autopsie, que cela lui ferait trop de mal, etc . . . et il est parti.

— Il y a donc une porte de sortie dans ce jardin ?

— Oui, sur la rue de Vaugirard, près de l'hôtel du Renard-Bleu. — Or donc, pour finir, tout le monde se figurait que vu la haine qu'il portait à son frère, mon maître le déshériterait. Jugez donc ! un homme qui ressemble plus à un loup qu'à une créature humaine ; un homme qui a épousé sa servante ! . . . M. Castille, neveu de M. Bréhat-Lenoir, comptait bien empocher la succession . . . Mais croiriez-vous qu'on a eu beau faire venir le juge de paix, remuer les papiers du défunt, fouiller son secrétaire, on n'a pas trouvé la moindre trace des dispositions dernières de mon maître ? De sorte que ses millions vont à ce vieux fou de Bréhat-Kerguen ! Et moi qui ai servi monsieur avec tant de zèle pendant vingt-ans, qui n'ai fait que quelques pauvres économies . . . vous comprenez . . .

Maximilien l'interrompit :

— Est-ce qu'on a mis les scellés à la chambre de votre maître ?

— Oui, pardine ! et j'en ai été établi le gardien, ce qui me cause quelques inquiétudes, car, enfin . . . la responsabilité . . . vous savez . . . Ah ! il fallait entendre ce matin, le juron qu'a poussé ce sanglier de Bréhat-Kerguen en apprenant que les scellés étaient mis à la chambre de son frère !

— Vraiment ! fit Maximilien.

— Ah ! bon Dieu ! quel juron ! et pour calmer sa colère il a été s'enfermer dans sa chambre en grommelant.

On entendit dans la rue le roulement d'une voiture qui s'arrêta devant une porte cochère.

— Voici la justice ! fit l'intendant.

Maximilien m'adressa un signe que je compris.

— Monsieur l'intendant, dis-je au petit homme que ce titre flattait visiblement ; voudriez-vous nous indiquer où se trouve la chambre dans laquelle a lieu l'expertise ?

— Au premier, à droite, au fond du couloir ! me répondit-il précipitamment.

Et il s'élança vers la porte en attendant le coup de sonnette retentissant qui venait d'ébranler les vieilles murailles.

Nous montâmes rapidement le grand escalier de bois et entrâmes dans un cabinet dont les fenêtres s'ouvraient sur le jardin.

Le corps était étendu sur une table en bois blanc et enveloppé dans un drap.

Au fond de ce cabinet était la porte couverte de scellés qui communiquait à la chambre du défunt.

Mamimilien Heller se cacha derrière un des grands rideaux de la fenêtre ; il pouvait ainsi tout voir sans être vu. Au même instant, la porte du cabinet s'ouvrit et le procureur du roi, le juge d'instruction et son greffier firent leur apparition.

VII

Le petit intendant les introduisit dans le cabinet avec un sourire agréable qui se changea en une grimace de stupéfaction quand il vit que j'étais seul dans la pièce.

Mais le procureur du roi lui ayant fait, avec une dignité tout magistrale, un signe impérieux de se retirer, il obéit sur-le-champ et sans me demander l'explication de la disparition de Maximilien, explication que j'avais de bonnes raisons de redouter.

Je saluai ces messieurs et leur remis la lettre où M. B. . . s'excusait de ne pouvoir assister à l'expertise.

— Ah ! sacrobleu ! s'écria le juge d'instruction en se fourrant précipitamment une prise de tabac dans le nez. . . j'avais oublié que M. Wickson n'était pas précisément dans les papiers de M. B. . . Que voulez-vous ? c'est si vieux ! . . . et j'ai tant d'affaires dans la tête ! Veuillez m'excuser, monsieur, auprès de votre digne maître, quoiqu'il me procure le plaisir de faire votre connaissance.

Il m'adressa un aimable sourire en disant ces mots.

Le procureur du roi, grand personnage au visage austère et pâle, encadré de favoris noirs, à la main aristocratique, au maintien glacial, examinait gravement les dispositions prises la veille par M. B.

Le corps était ouvert suivant toutes les règles de l'art, et les intestins et viscères du défunt étaient placés dans des bocaux séparés.

— Eh mais ! je n'ai pas déjeuné ! s'écria tout à coup le juge d'instruction de sa voix retentissante : il serait bientôt temps que ce docteur Wickson arrivât ! Nous sommes ici pour son plaisir et je trouve étrange qu'il nous fasse attendre. D'autant plus . . .

Un coup de sonnette interrompit le digne magistrat.

— Le voici ! . . . dit-il en baissant la voix.

Le procureur du roi redressa sa haute taille, le juge d'instruction remonta son faux-col. Quant à moi, je me sentais ému comme un conscrit qui va au feu. Pour me donner du cœur, je pensai à mon vieux maître qui avait placé en moi toute sa confiance, et qui devait, à cette heure, attendre avec tant d'impatience le résultat de cette expertise.

Un silence profond régnait dans le cabinet. Pas un mot ne fut échangé entre nous, jusqu'au moment où M. Prosper, ouvrant la porte, annonça de sa voix grêle :

— M. le docteur Wickson !

Un homme d'environ cinquante ans, à la stature herculéenne, au teint rouge, aux cheveux blond ardent, s'avança vers nous et nous dit avec un léger accent britannique :

— Je vous demande mille pardons, messieurs, de m'être fait attendre si longtemps au rendez-vous que je vous ai donné. Mais, au moment de sortir de chez moi, j'ai été appelé auprès d'un homme qui se mourait.

— Et que vous avez sauvé, sans doute ? fit le juge d'instruction qui liait vite connaissance.

— Précisément, répondit l'Anglais avec un flegme imperturbable, je l'ai sauvé.

Il promena, en disant ces mots, un regard autour de lui et parut surpris de ne pas apercevoir M. B. . .

— Mais, dit-il, je ne vois pas cet honorable médecin qui doit me faire l'honneur de discuter mon opinion ?

Je lui dis le motif que M. B. . . avait prétexté pour ne pas se trouver au rendez-vous. Il sourit imperceptiblement.

— Vous voudrez bien m'excuser, monsieur, me dit-il en pesant sur les mots, auprès de M. B. . . pour l'entrecuidance que j'ai à venir de contester des expériences qu'il a faites avant de soin et descience. Mais j'ai profondément étudié cette matière des poisons, surtout des poisons arsenicaux. Voilà pourquoi j'ai proposé à la justice une seconde enquête. Mon plus cher désir, croyez-le bien, est de trouver mes conclusions conformes à celles de votre savant et respectable maître.

Je m'inclinai froidement et proposai de commencer les expériences sans plus tarder ; le visage déconfit de mon juge d'instruction à jeun m'inspirait une sincère pitié.

Les deux magistrats prirent place aux pieds du corps, du côté de la porte ; le docteur Wickson et moi, à gauche, en face de la fenêtre. Malgré tout mon désir d'épargner à la délicatesse de mes lecteurs le récit de cette autopsie, je dois entrer dans quelques détails indispensables.

La tâche de la médecine légale était devenue bien plus facile depuis quelques années, grâce à l'invention de l'Anglais Marsh. Ce chimiste avait trouvé une manière ingénieuse de découvrir la trace des plus petites quantités d'arsenic dans les corps.

Voici, en quelques mots, en quoi consiste son appareil.

C'est un simple flacon de verre dans lequel se dégage du gaz hydrogène. On y introduit la substance à examiner. L'arsenic se combine avec le gaz hydrogène et cette combinaison s'échappe par l'orifice effilé du flacon. On allume alors le jet de gaz, et l'on tient au-dessus de la flamme une soucoupe de porcelaine blanche. Si la matière renferme la moindre parcelle d'arsenic, les taches noires se déposent sur la porcelaine.

Le docteur Wickson tira des grandes poches de son manteau un de ces flacons. Mais je crus remarquer que le verre n'en était pas très pur, et je le priai de se servir de celui que j'avais apporté. Il l'examina longtemps avec un soin tout méticuleux, puis finit par l'accepter en dissimulant la mauvaise humeur qu'il ressentait.

Je m'approchai alors des bocaux où étaient contenus les viscères afin de les découvrir ; mais l'Anglais me prévint et défit avec une sorte d'impatience la couverture cachetée.

Je remarquai ses gants blancs, tout en se livrant à ce travail.

— Messieurs, dit-il d'une voix solennelle en s'adressant aux magistrats, mais sans lever les yeux, vous connaissez sans doute les effets de cet appareil. Je vais diriger un jet de gaz contre ces vitres. S'il y a de l'arsenic dans la portion des viscères que j'ai renfermée dans le flacon, la vitre se noircira aussitôt.

Il s'avança vers la fenêtre voisine de celle où se tenait caché le philosophe et dirigea le jet de gaz enflammé sur la vitre.

Nous ne pûmes réprimer une exclamation de surprise. Le verre s'était soudainement couvert de taches noires. En même temps une forte odeur d'ail se répandait dans la chambre et révélait la présence du toxique.

Mon pauvre professeur était battu du premier coup ! Le juge d'instruction fixa sur moi un regard poliment ironique :

Oh ! oh ! dit-il voilà qui est grave, et bien en faveur de l'accusation !

— Cette expérience ne sera concluante à mes yeux, fis-je observer, que si on me permet de la recommencer moi-même.

L'Anglais, que son succès avait laissé impassible, me tendit le flacon avec un geste plein de grâce.

Je fis l'expérience : la vitre se noircit encore et avec une intensité qui prouvait l'abondance de la substance toxique. Je recommençai trois ou quatre fois : même résultat.

Le rideau derrière lequel se trouvait Maximilien Heller remua légèrement. Je tressaillis, car il me sembla que l'œil de l'Anglais s'était un instant fixé avec inquiétude de ce côté.

Ce ne fut qu'un éclair, car il reprit son sourire habituel, et se tournant vers les magistrats :

— Il me semble cette fois que l'expérience est décisive, dit-il. Et veuillez remarquer, ajouta-t-il avec un certain air de triomphe, que je me suis servi de l'appareil du docteur B. . .

— Je n'ai rien à objecter, fis-je, assez vexé de ce résultat si prompt et si inattendu.

— Alors, monsieur, dit le procureur du roi qui prenait pour la première fois la parole, vous êtes prêt à signer le procès verbal et le rapport qui conclut à la présence du poison dans le corps du défunt ?

Je m'inclinai en signe d'assentiment.

— Greffier, continua le magistrat en se tournant vers un petit bonhomme noir qui griffonnait dans un coin, veuillez apporter le rapport et ce procès-verbal : ces messieurs vont le signer.

Le docteur Wickson signa sans ôter ses gants — et je signai à mon tour.

L'Anglais paraissait avoir peine à contenir la joie intérieure qu'il ressentait.

Il me salua gravement et je lui rendis son salut d'assez mauvaise grâce. Avant de sortir, Wickson me chargea encore une fois de vouloir bien assurer M. B. . ., de toute sa respectueuse sympathie.

— Monsieur de Ribeyrac, dit en sortant le juge d'instruction à son majestueux collègue, vous venez déjeuner avec moi, n'est-ce pas ? Je meurs de faim.

Ce jour-là, les étudiants qui fréquentaient les cours de M. B. . ., ne surent à quoi attribuer les distractions continuelles, l'agitation fébrile et la mauvaise humeur de leur professeur.

VIII

Je fis quelques pas sur le palier, à la suite de ces messieurs, et les saluai une dernière fois.

M. Prosper les reconduisit jusqu'à la porte, puis revint vers moi d'un air mystérieux ; il grillait de savoir ce qui s'était passé : mais je ne crus pas devoir l'en informer.

J'ai quelques dispositions dernières à prendre, lui dis-je en remontant l'escalier. Veuillez me laisser seul encore une demi-heure dans le cabinet où est le corps.

— Comment donc ! monsieur ; restez aussi longtemps qu'il vous sera agréable, me dit le petit intendant de son ton mielleux. Moi, je monte dans la chambre de M. Bréhat-Kerguen . . . pour voir si rien ne lui manque. Il a fermé sa porte au double tour, le vieux madré, et m'a fait jurer que je n'avais pas une seconde clef . . . Eh ! eh ! continua-t-il en tirant un trousseau de clefs de sa poche, je lui ai juré. Mais il faut tout de même que je jette un coup d'œil dans sa chambre : M. Castille m'a bien recommandé de ne pas laisser détériorer l'immeuble de la succession.

Au moment où j'ouvris la porte du cabinet, le petit vieillard, dont décidément le défaut dominant était une incroyable curiosité, glissa un regard dans la pièce, pour s'assurer que Maximilien Heller était toujours-là, puis il secoua la tête de l'air d'un homme qui se dit : " J'ai eu une lubie, " et grimpa au second étage.

Le philosophe avait quitté sa cachette et examinait minutieusement les bocaux et le flacon qui avait servi à l'expertise.

Il releva lentement la tête et me dit avec un singulier sourire :

— Allons ! vous n'avez pas été heureux, docteur, et décidément il y a empoisonnement . . . Mais aussi pourquoi diable ne lui avez-vous pas fait ôter ses gants ?

Je le regardai, étonné de cette question.

— Venez ici, me dit-il.

Il m'indiqua du doigt le bord de la table.

— Eh bien ?

— Regardez . . . plus près . . . ne voyez-vous rien à cette place ?

Je distinguai sur le bois quelques grains d'une fine poussière blanche.

— De l'arsenic ! fis-je stupéfait.

— Justement, reprit Maximilien. Or, comment pouvez-vous expliquer la présence du poison sur cette table ? Ce n'est pas vous qui l'y avez mis, n'est-ce pas ? Donc . . . c'est l'autre !

— Voilà un singulier soupçon !

— Avez-vous remarqué qu'il a gardé ses gants pendant l'opération ?

— Oui,

— Avez-vous remarqué qu'il a fréquemment posé, par un geste machinal, sa main droite à cette même place où vous voyez la poussière blanche ? qu'à un certain moment, il a porté la main à ses lèvres, puis l'en a éloignée par un vif mouvement de répulsion ?

— Non,

— C'est juste . . . vous n'étiez pas ici en observation . . . Mais je l'ai remarqué, moi, ainsi que plusieurs autres choses singulières ; comme celles-ci, par exemple : pourquoi a-t-il voulu déboucher lui-même les bocaux ! pourquoi a-t-il coupé lui-même les viscères avec des ciseaux tirés de sa propre trousse ? Vous avez eu, docteur, en sa bonne foi une confiance qui d'ailleurs vous honore, mais qui, selon moi, était mal placée.

— Ainsi vous croyez . . .

— Je crois, ou plutôt je suis persuadé que la justice et vous êtes tombés dans un piège. Cet homme avait mis de l'arsenic dans ses gants, dont sans doute l'extrémité était percée ; il empoisonnait tout ce qu'il touchait.

— Je ne vois pas quel intérêt il aurait eu à nous tromper si indignement.

— L'intérêt ! . . . l'intérêt ! . . . vous parlez comme un juge d'instruction ! s'écria l'étrange personnage en haussant les épaules. Que m'importe l'intérêt à moi ? . . . Je n'essaie pas de le rechercher, car c'est dans cette voie ténébreuse que la justice s'égare toujours. Je ne cherche qu'une chose : *les faits*. Quand les aurai-je tous dans ma main, alors au milieu de ces invraisemblances qui semblent d'abord si bizarres, vous verrez la vérité luire, plus éclatante que le soleil. Il redressa sa haute taille, son œil brilla comme un diamant.

— La vérité ! s'écria-t-il en désignant d'un geste énergique la porte ouverte de scellés, elle est derrière cette porte . . . Et le jour où je pourrai pénétrer là, je la saurai.

Puis, enfonçant son chapeau sur ses yeux, il sortit, et je l'entendis descendre l'escalier d'un pas rapide.

Je sortis après lui.

Au bas de l'escalier, je le retrouvai causant avec Prosper ; il lui dit quelques mots à voix basse, me prit le bras avec un de ces gestes brusques qui lui étaient habituels, et s'avança vers la porte.

Je lui offris un cigare et battis le briquet ; mais l'amadou ne s'enflamma pas, car le temps était très humide.

— Attendez, attendez ! me cria le serviable intendant en fouillant précipitamment dans ses poches, j'ai votre affaire.

Il me remit un papier que j'allumai, et que je tendis à Maximilien.

Celui-ci le porta à ses lèvres pour enflammer le tabac. Mais tout à coup ses yeux s'ouvrirent démesurément, il souilla vivement la flamme, mit le papier dans sa poche, et s'enfuit avec une telle précipitation que Prospère ne put s'empêcher de dire :

— Pauvre jeune homme ! la tête n'y est plus guère !

IX

Je perdis de vue pendant quinze jours environ M. Maximilien Heller. Entraîné par ce tourbillon d'affaires et d'occupations graves ou frivoles dont se compose la vie, je commençais à ne plus songer à toute cette affaire, lorsqu'un beau matin, vers huit heures, mon domestique vint m'avertir qu'une personne demandait instamment à me parler.

Je donnai l'ordre de l'introduire.

Je vis entrer dans ma chambre un grand jeune homme blond, dont les yeux étonnés, la physionomie souriante et béate, réalisaient ce type de Jocrisse qui était alors si fort à la mode au théâtre.

Il me fit trois saluts très gauches, et demeura debout, tournant son chapeau entre ses doigts.

Je lui demandai ce qui l'amenait.

— Monsieur, fit-il en zézayant beaucoup, je désirerais me placer. Je viens savoir si monsieur n'a pas besoin d'un domestique . . .

— Et qui donc vous a recommandé à moi ? Avez-vous une lettre ? . . .

Je n'achevai pas et poussai un cri de vive stupéfaction lorsque ce paysan à l'air niais, ôtant la perruque blonde qui lui tombait sur

les yeux, découvrit tout à coup le beau front intelligent et le cheveu noir de mon ami Maximilien Heller.

—Comment, c'est vous ! m'écriai-je au comble de la surprise. Que signifie ce déguisement ?... Êtes-vous donc poursuivi par la police ?...

—Ah ! ah ! me répondit-il avec son sourire silencieux, vous me croyez de plus en plus fou, n'est-ce pas ; et cette fois, vous n'hésitez plus à m'envoyer à Charenton rejoindre mes pareils ?... Je vais vous donner l'explication de ma conduite, qui, je le comprends, doit vous sembler bizarre, car le carnaval n'est pas encore venu. Tel que vous me voyez, je suis en service... N'ouvrez pas des yeux aussi étonnés. Cette peau de Jocrisse est la peau de renard sous laquelle j'ai été contraint de me cacher... Vous devinez que je suis placé chez M. Bréhat Kerguen ?...

Cette incohérence de paroles, ce regard étrange me firent croire un moment qu'en effet il était décidément fou. Il reprit ;

—Ne vous effrayez pas trop et écoutez-moi. Vous savez que j'ai confiance en vous... Je vais vous dire tout ce que j'ai découvert. Mais jurez-moi que vous garderez sur tout ceci le silence le plus absolu... D'ailleurs, si je vous confie mon secret, c'est uniquement parce que j'ai besoin de votre assistance pour la suite ; sinon, nul au monde ne connaîtrait, à présent, les singulières choses que je sais.

Je lui fis la promesse qu'il exigeait de moi. Il alla vers la porte, poussa le verrou, puis vint s'asseoir près de la cheminée, et, après avoir gardé quelques instants le silence, comme s'il eût voulu se recueillir, il commença en ces termes :

—Vous devez vous souvenir que la dernière fois que je vous vis, le jour de l'autopsie, — je vous dis que le système par lequel j'espérais arriver à sonder ce sanglant mystère serait tout différent de celui que la justice à l'habitude de suivre.

Celle-ci recherche l'intérêt qui a guidé le criminel et s'efforce de remonter ainsi de l'inconnu au connu. Cette marche est essentiellement défectueuse ; l'arrestation de Guérin en est la preuve. Moi, je vais du connu à l'inconnu. Je recherche les faits, rien que les faits, — sans me préoccuper du mobile qui a dirigé ni du bras qui a frappé. Je les assemble, quelques contradictoires qu'ils paraissent, et à un moment donné la lumière resplendit.

Or, ces faits, je les ai presque tous ajoutés aujourd'hui, sauf quelques-uns que j'espère acquérir bientôt. Comme en cette circonstance le hasard — ce grand maître — m'a puissamment servi ! Vous souvenez-vous que, quand vous avez voulu allumer votre cigare, en sortant de l'hôtel, l'humidité ayant empêché l'amadou de s'enflammer, M. Prosper, l'honnête intendan, vous donna un papier qu'il tira de sa poche ?

—Fort bien.

—Puis vous me tendîtes ce papier enflammé, et au moment où je l'approchai de mes lèvres, je ne pus retenir un mouvement de surprise, et je sortis brusquement, vous laissant sans doute, fort stupéfait de la bizarrerie de mes allures ?

—C'est vrai !

Il prit dans la poche de son gilet un morceau de papier à demi consumé, et me le tendit. Je le tournai et le retournai entre mes doigts ; le philosophe sourit légèrement :

—Vous n'y voyez rien d'extraordinaire, n'est-ce pas ? et vous devez singulièrement vous étonner que ce chiffon de papier m'ait donné, en grande partie, la clef de l'énigme... Mais prenez-le avec des pinces et laissez-le quelques secondes près de la flamme de la cheminée, puis vous le regarderez attentivement et vous comprendrez alors la surprise que j'ai montrée l'autre jour.

Je fis ce qu'il me disait. Le papier fortement chauffé se tordit en spirale. Je le déroulai et y vis très distinctement peints à l'encre bleue les signes suivants :

Un P. un S. une enveloppe, un cœur transpercé d'un poignard, DZ. (V.) et une pièce de dix francs au-dessus de laquelle était un boulet portant la lettre R.

—Je vous avoue, dis-je au philosophe en secouant la tête, que je ne suis pas plus avancé que tout à l'heure. J'attends de vous l'explication de ce singulier rébus...

—Ceci est toute une histoire, me répondit Maximilien Heller en se renversant dans son fauteuil. Je conviens que j'aurais moi-même cherché bien longtemps la solution du problème qui vous embarrasse, et que je ne l'aurais peut-être jamais trouvée, si je n'avais été merveilleusement secondé par les circonstances.

Je vous ai dit que je fus autrefois avocat et que je plaicai quelques causes.

C'était en 1832. Je faisais alors mon stage, et j'avais cette ardeur et ce zèle qui dévorent, d'ordinaire, les jeunes gens qui débutent au barreau.

Une des premières défenses que l'on me confia d'office fut celle d'un certain Jules Lanseigne, compromis dans une mystérieuse affaire dont la justice n'a jamais bien pénétré le secret. Il s'agissait d'une association de malfaiteurs qui avaient à plusieurs reprises, terrifié les habitants de Paris par des vols d'une audace inouïe. Ils étaient si habilement sondés, que ce ne fut qu'après de longues années, et grâce au génie d'un célèbre policier d'alors, qu'ils purent être arrêtés.

Encore tous ces hommes ne tombèrent-ils pas sous la main de la justice. Trois prévenus seulement comparurent aux assises. C'étaient Jacques Pichet, Paul Robert et Jules Lanseigne dit *Petit-Poignard*.

Le chef qui les dirigeait avec une si prodigieuse habileté échappa à toutes les recherches : les prévenus refusèrent obstinément de faire connaître son nom. On sut seulement qu'il était désigné dans la bande par le sobriquet singulier de *Boulet-Rouge*.

On trouva aussi sur l'un d'eux des lettres écrites en hiéroglyphes presque indéchiffrables dont quelques-uns seulement furent devinés par l'illustre policier qui avait arrêté ces bandits.

Le premier accusé fut condamné à mort, le second à vingt ans de travaux forcés, et mon client, contre lequel des épreuves concluantes manquèrent, à cinq années de prison seulement.

Ce procès m'avait vivement intéressé, et j'avais eu, avec le chef de la police de sûreté dont je vous parle, de fréquents entretiens. Il me raconta, avec un grand luxe de détails, tous les incidents et toutes les péripéties de la lutte qu'il soutenait depuis quatre ans contre ces malfaiteurs, lutte qui avait fini par amener trois d'entre eux sur les bancs de la Cour d'assises.

Hélas ! le pauvre homme mourut sans avoir eu la consolation d'arrêter le chef de la bande, et je crois que ce chagrin hâta sa fin. Il m'avait expliqué avec une lucidité merveilleuse les signes hiéroglyphiques trouvés sur ces malfaiteurs ; et c'est grâce à ses leçons et à mes souvenirs que j'ai pu déchiffrer ce rébus.

Je vais vous l'expliquer en deux mots :

D'abord vous remarquerez que nous n'avons ici qu'un fragment de lettre, un *post-scriptum*, ce qu'indiquent ces deux lettres p. s. Le corps de la lettre a malheureusement été consumé par la flamme.

Voici la signature : le signe de boulet avec un R veut dire *Boulet-Rouge*. C'est le sceau de cet adroit bandit qui fut, à lui seul, plus fort et plus habile que la police toute entière.

L'enveloppe peut dire : *écrits*.

Le cœur transpercé. Voici le signe qu'adopta *Petit-Poignard* (c'est, je vous l'ai dit, le sobriquet de mon ancien client, Jules Lanseigne).

DZ. Ces messieurs mettaient leurs lettres en chiffres et leurs chiffres en lettres. D, qui est la quatrième lettre de l'alphabet, veut dire 4, et Z, la dernière signifie 0.—Donc 40.

(V.) Ces deux parenthèses entre deux points signifient une rue de Paris. Ils avaient catalogué ainsi toute la capitale. Chaque rue, chaque passage, chaque impasse étaient désignés par un signe particulier : () veut donc dire *rue*. Restait à déchiffrer l'initiale V. Le premier nom qui se présenta à mon esprit fut celui de *Vaugirard*. La suite de mon récit vous prouvera que cette supposition était vraie.

Voici enfin le dernier signe : le Dix Francs. Celui-ci m'a donné beaucoup plus de peine, et ce n'est qu'après m'être longtemps creusé la tête que j'ai trouvé ce qu'il veut dire. J'ai cherché loin, ainsi qu'il arrive souvent, le sens qui aurait dû m'apparaître le premier. Enfin, et après des réflexions et des tâtonnements sans nombre, j'ai traduit ce signe : *Louis*.

Voulez-vous maintenant l'explication de la phrase entière ? La voici :

Boulet-Rouge

P.-S. Écrivez-moi chez *Petit-Poignard*, 40, rue de Vaugirard ; — mon nom d'emprunt est *Louis*.

Cependant il fallait vérifier mes suppositions. Le No 40 de la rue de Vaugirard est l'hôtel du *Renard bleu*. Je me déguisai le mieux que je pus, — et vous devez vous apercevoir que j'ai quelque talent en ce genre, — puis j'allai me promener en long et en large sur le trottoir, en face de l'hôtel, observant avec attention tous ceux qui entraient ou sortaient.

Enfin, et après une demi-heure d'attente, je vis s'avancer un petit homme un peu replet, à la physionomie lourde et intelligente, en qui je reconnus, du premier coup d'œil, mon ancien client, Jules Lanseigne, dit *Petit-Poignard*.

L'ancien voleur, sorti de prison depuis deux ans, avait choisi, pour se réhabiliter aux yeux de la société, la profession d'aubergiste.

Il entra dans l'hôtel, je le suivis, et au moment où il allait monter l'escalier, je lui frappai sur l'épaule.

Il tressaillit, et, se retournant, me dit d'un ton bourru :

—Que me voulez-vous ?

—Vous êtes bien Jules Lanseigne, n'est-ce pas ?

Il fronça les sourcils et me regarda en dessous.

—Oui, répondit-il en hésitant... Pourquoi me demandez-vous cela ?

—J'ai deux mots à vous dire en particulier ; veuillez m'accorder un instant d'entretien,

L'aubergiste, que je savais fort lâche, pâlit visiblement et parut vouloir songer à la retraite. Mon costume noir et la grande barbe dont j'avais orné mon menton me faisaient sans doute regarder par lui comme un homme de la rue de Jérusalem.

Mais, pour empêcher qu'il ne m'échappât, je le pris par le bras, j'ouvris la porte de la petite salle du rez-de-chaussées, et, après m'y être enfermé avec lui, je mis la clef dans ma poche.

Il claquait des dents. Je le surveillais du coin de l'œil, et comme il essayait de porter la main sous son gilet :

—Prénez garde !... lui dis-je vivement ; vous voyez que je vous connais, puisque du premier coup je vous ai appelé par votre nom, et je sais que vous jouez du poignard avec une grande dextérité, bien que le 18 août 1832 vous n'avez été condamné qu'à cinq ans de prison, faute de preuves contre vous

Je tirai un petit revolver de ma poche,

—Mettez-vous ici, continuai-je en plantant une chaise à un bout de la table.

J'allai m'asseoir à l'autre bout, mon pistolet devant moi.

—Et maintenant, lui dis-je, causons.

X

Il s'assit plus mort que vif. Son regard en dessous se portait alternativement sur le pistolet et sur moi avec une expression à la fois craintive et féroce.

—Vous voyez, repris-je avec un grand calme, que vous êtes entre mes mains. Vous ne pouvez ni fuir, ni vous débarrasser de moi par un crime. Le petit bijou que voici peut vous loger une balle dans le cœur sans beaucoup de bruit et avant même que vous ayez le temps de crier au secours. Je n'ai pas d'ailleurs, l'intention de vous faire du mal : mais il vous faut répondre avec franchise à quelques questions que je veux vous poser.

Nommez-moi tous les voyageurs qui, en ce moment, habitent votre hôtel.

—Eh ! le sais-je ? fit-il ? de son ton bourru en levant les épaules sans me regarder... Laissez-moi consulter mon registre... Il vient tant de monde ici ! On reste un jour, deux jours, puis on s'en va !... Je ne peux pas connaître par cœur le nom de tous mes clients !

—Bien !... s'il en est ainsi, je vais aider votre mémoire. Qui avez-vous d'abord au troisième étage ?

—Je n'en sais rien.

—Est-ce une femme ?

—Non.

—Un homme seul ?

Il hésita une seconde.

—Oui.

—Et vous ne connaissez pas du tout cet homme ?

—C'est un commis-voyageur... je crois. Il est arrivé hier dans la soirée.

—Bon !... Et au second étage ?

—Un étudiant en droit, un employé au Luxembourg.

—Est-ce tout ?

—Oui.

—Parfait. Et au premier, qui avez-vous ?

—Un professeur de piano.

—Seulement ?

—Oui.

—Vous mentez !

La face rubiconde de l'aubergiste pâlit.

—Il faut que vous disiez quel est ce locataire dont vous essayez de me cacher la présence.

—Voulez-vous voir mon registre ?

—Non, je veux que vous parliez. Je ne vous laisserai pas sortir d'ici. Je vous connais ; vous pourriez tenter de m'échapper.

L'aubergiste, troublé, s'agita sur sa chaise. Mon regard, qui ne le quittait pas, paraissait le mettre au supplice.

—Je vous ai dit que je voulais une réponse.

—Et s'il ne me plaît de vous le faire ?

Je pris le revolver et je dirigeai vers lui.

—Je vous tue comme un chien répondis-je froidement.

Il fit un soubresaut de frayeur, puis me regardant avec l'isolation du gonailleux parisien :

—Ah ! vous n'oseriez pas, dit-il ; je me moque de votre menace... Vous essayez de me faire peur... Un coup de pistolet fait trop de bruit... Non... vous n'oseriez pas tirer !

—Tenez, continuai-je avec le même flegme en désignant du doigt une des roses pâlies qui s'épanouissaient sur le papier de la salle... Vous voyez cette fleur ?

—Je dirigeai mon revolver sur le mur on entendit un bruit à peine comparable à celui d'un coup de fouet et la rose fut couverte d'une tache noire.

—Cette tache est une balle, dis-je en me levant, et si tu hésites à me

répondre, misérable, je perce ton cœur, comme j'ai percé cette fleur avec la même rapidité et sans plus de bruit. Encore une fois, voulez-vous me répondre ?

L'aubergiste était devenu livide. Sa fanfarenade avait fait place à une indicible terreur.

Il ouvrit la bouche pour parler ; mais, s'arrêtant soudain, il frappa violemment du poing sur la table.

—Non, s'écria-t-il, je ne puis pas dire cela !

—Ah ! tu ne peux pas le dire !... ah ! tu refuses de me répondre !... Eh bien, je sais, moi, le nom de cet homme... C'est le frère du misérable qui a comparu avec toi aux assises et qui s'est évadé de Toulon... Il s'appelle Joseph Pichet !

—Ce n'est pas vrai ! s'écria Lansonne dont le front s'éclaira soudain : il se nomme Louis Ringard !

La réponse de Lansonne me prouva que ma ruse avait réussi !

J'avais deviné juste ! *Louis* était le nom de guerre du bandit. En un bond je fus près de l'aubergiste, je le saisis au collet, le fis pirouetter sur lui-même et le poussai avec vigueur vers un coin de la chambre. Avant qu'il fût revenu de sa surprise, j'étais sorti de la salle, dont je fermai derrière moi la porte à double tour.

Je me hâtai de rentrer chez moi pour ôter mon déguisement et me remettre en campagne.

Maximilien s'était tellement aimé pendant ce récit, qu'il s'arrêta un instant pour reprendre haleine.

—Ainsi donc, lui dis-je après un moment de silence, l'auteur du crime, selon vous, est cet ancien chef de bando ?

—Je n'en sais rien... je n'en sais rien... répondit-il avec vivacité, je tâche de connaître les événements ; j'en tirerai plus tard les conséquences.

Voici donc un premier fait qui m'est acquis :

« On a trouvé dans la chambre de M. Bréhat-Kerguen une lettre signée du nom de Boulet-Rouge. »

Je continuai mes investigations sans perdre de temps. J'achetai chez un fripier un costume de paysan ; je coupai mes cheveux, que je couvris d'une perruque blonde, et rasai ma moustache.

Une heure après, je sonnai à l'hôtel Bréhat-Lenoir.

M. Prosper m'ouvrit et ne me reconnut pas.

—Que voulez-vous ? me demanda-t-il d'un ton qui me prouva qu'il observait moins envers ses inférieurs qu'envers ses supérieurs les règles d'une obligeante politesse.

—Je cherche de l'ouvrage, répondis-je de l'air le plus naïf que je pus prendre, et je voudrais me placer comme valet de chambre.

—Avez-vous déjà servi ?

—Oui, en province.

—Ah ! en province ! Je n'aime pas les gens de la province !... Croyez-vous donc que M. Bréhat-Kerguen va prendre pour domestique le premier venu ? Il a été bien instruit, allez, par l'exemple de son frère, mon défunt maître.

—Mais, fis-je en insistant, ne pourrais-je pas le voir ?

—Ma foi ! revenez quand vous voudrez ; seulement il ne fait qu'entrer et sortir, et vous aurez difficilement l'occasion de le rencontrer, je vous en préviens.

—C'est bon, je reviendrai, dis-je en secouant la tête et en poussant un soupir bruyant... Ah ! les pauvres gens ont bien de la peine à gagner leur vie.

Au moment où j'allais me retirer, la sonnette retentit violemment.

—Ah ! tenez, fit l'intendant en se suspendant au cordon, voici sans doute M. Bréhat-Kerguen.

C'était lui en effet. Vous vous rappelez peut-être que nous l'avons déjà aperçu quand il passa sous les fenêtres de la salle, le jour de l'autopsie.

M. Bréhat-Kerguen peut avoir une cinquantaine d'années. Il est de forte taille, avec un cou de taureau, des bras d'une longueur remarquable, des mains énormes et couvertes de poils.

Il y a en lui quelque chose de rude et de sauvage. On voit qu'il a toujours vécu loin des villes, dans son château de Bretagne, au milieu de ses bruyères, comme un sanglier dans sa bauge.

Ses cheveux grisonnants sont très ébouriffés. Une mèche plus foncée lui tombe sur le front obliquement et va rejoindre ses gros sourcils noirs qui abritent des yeux gris très vifs. Son teint est fortement coloré, ses lèvres épaisses ; il porte une barbe grise taillée en brosse, et marche en traînant un peu la jambe gauche. C'est, en somme, un assez vilain personnage.

Son premier regard tomba sur moi.

—Hein ! dit-il à l'intendant avec un grognement semblable à celui d'un ours... Qui est celui-là ?

M. Prosper courba l'échine trois ou quatre fois et lui dit ce qui m'amenait.

—Des domestiques ? reprit le Breton en haussant les épaules. Et que voulez-vous que j'en fasse ? J'en ai plus qu'il m'en faut... des domestiques !

Il nous tourna le dos et commença à monter l'escalier. J'étais fort inquiet du succès de mon entreprise, lorsque M. Bréhat-Kerguen,

se ravisant, s'arrêta sur une marche et me cria sans se retourner :

—Au fait!... montez avec moi!...

Je le suivis. Arrivé au second étage, il tira une clef de sa poche et l'introduisit dans la serrure. Avant d'ouvrir, il fit jouer le pêne cinq ou six fois de suite, comme pour s'assurer qu'on n'était pas venu en son absence, puis poussa la porte, et, quand je fus entré, la referma sur moi.

Je me trouvai dans une chambre très simple qui donnait sur la cour.

Devant la fenêtre, une table à écrire; au fond de la pièce, un grand lit à baldaquin, quelques chaises et deux fauteuils couverts de velours d'Utrecht: voilà pour l'ameublement. Près de la cheminée, une grande malle en cuir.

C'est en furetant derrière cette malle, je l'ai su depuis, que M. Prosper a trouvé le billet de Boulet-Rouge.

M. Bréhat-Kerguen ouvrit la fenêtre, poussa les persiennes qui étaient à demi fermées, et le grand jour pénétra dans la chambre.

Il planta une chaise devant la fenêtre :

—Asseyez-vous là! me dit-il.

Il se plaça lui-même le dos au jour et commença à m'interroger sur mes antécédents, mes habitudes, mes relations, etc., etc., avec toute la minutie d'un juge d'instruction exercé. Mais j'avais composé, chemin faisant, une fable que je lui débitai sans hésiter, ni me couper; et plus ses questions étaient précises, plus mon esprit, sur-excité par cette sorte de lutte, me fournissait des réponses catégoriques et conformes au rôle que je jouais.

Il paraît qu'il fut satisfait de cet examen, car après avoir réfléchi quelques instants, en se promenant en long et en large dans la chambre, il s'arrêta de nouveau devant moi et me dit :

—C'est bon, je vous prends à mon service. Nous partirons pour la Bretagne... le plus tôt possible... Descendez et dites à l'intendant de venir me parler.

J'étais dans la place!...

XI

Trois jours après, j'appris de M. Prosper, — qui me traitait avec une sorte de pitié hautaine et me donnait de sages conseils chaque fois que ma naïveté campagnarde m'attirait la colère de mon maître, — j'appris, dis-je, de cet honnête intendant qu'on allait lever les scellés sur la requête de M. Bréhat-Kerguen et de M. Castille, les plus proches parents du défunt.

En effet, le soir vers huit heures, le juge de paix vint, assisté de son greffier, procéder à cette opération et à la confection de l'inventaire.

J'avais attendu ce moment avec une impatience indicible. J'allais donc enfin pénétrer dans la chambre où le crime avait eu lieu! J'allais atteindre en partie le but pour lequel j'avais revêtu ce pénible déguisement! Après avoir étudié de près l'homme, j'allais étudier de près les choses!

A huit heures donc, M. Prosper me dit d'un ton où perçait un vif dépit :

—Monsieur vous demande. Le juge de paix et M. Castille sont là. Je m'étais offert pour aider ces messieurs et les éclairer, mais monsieur a refusé mes services et m'a dit de vous prévenir. Prenez cette lampe... mieux que cela! Voyons donc... imbécile... vous allez renverser l'huile!... Là, montez vite, monsieur vous attend.

Le juge de paix était arrivé, ainsi que M. Castille, neveu du défunt.

Nous entrâmes dans le cabinet où l'autopsie avait eu lieu.

Le juge de paix procéda gravement à la levée des scellés. Lorsqu'il eut enlevé le dernier cachet et la dernière bande de papier, M. Bréhat-Kerguen ne put retenir un léger soupir de satisfaction.

Le magistrat tira de sa poche la clef qu'on lui avait confiée et ouvrit la porte.

—Passez le premier, me dit-il; éclairez-nous.

On avait laissé la chambre dans l'état où elle était le jour du crime. Le lit était encore défait et les draps traînaient sur le tapis.

Cette chambre était la dernière de la maison; ses fenêtres s'ouvraient sur le jardin. Je remarquai qu'elles étaient solidement grillées. Le mobilier, ici encore, était fort simple et peu en rapport avec l'immense fortune du défunt.

A quelques pas du lit était placé le fameux secrétaire.

C'est de ce côté que se dirigèrent d'abord les quatre assistants.

—On n'a toujours pas trouvé le testament? nazilla le juge de paix.

—Non! répondit M. Castille, qui paraissait fort ému et qui adressait à son voisin, M. Bréhat-Kerguen, des regards où on lisait une rage sourde.

Celui-ci restait impassible.

—Allons! reprit le juge de paix, cherchons encore; nous serons peut-être plus heureux cette fois.

Était-ce une illusion? Il me sembla qu'un sourire imperceptible avait effleuré les lèvres charnues du Breton.

Les papiers furent encore retournés, les registres ouverts et feuilletés avec soin. Après une heure de recherches, on ne découvrit aucun mot indiquant les volontés dernières de M. Bréhat-Lenoir.

—Vous le voyez, monsieur, dit le juge de paix à M. Castille, j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir. Il est décidément bien établi que votre oncle n'a pas laissé de testament. Vous n'aviez pas connaissance, n'est-ce pas, que le défunt eut d'autres papiers que ceux-ci?

—Non, monsieur, répondit l'héritier déçu, sur le front duquel perlaient la sueur... Non; mon oncle — il me l'a dit mille fois — mettait tous ses papiers et tout son or dans ce secrétaire.

—Oh! quant à l'argent, reprit le juge de paix, nous savons où il est allé!... Mais c'est vraiment singulier qu'on ne trouve pas un testament... Enfin la moitié de ma tâche est accomplie... Je vais maintenant procéder à la confection de l'inventaire.

Le greffier s'approcha d'une table, y déposa une serviette bourrée de papiers et se tint prêt, la plume sur l'oreille et le nez relevé, à noter les indications de son chef.

A ce moment, je vis le regard de M. Bréhat-Kerguen — que je ne perdais pas un instant de vue, sans qu'il s'en aperçût — se fixer avec inquiétude du côté de la cheminée. Ce ne fut qu'un éclair, et il reprit aussitôt son air indifférent et farouche.

Je suivis son regard.

La montre du défunt, superbe Bréguet à double boîte d'or enrichie de pierreries, était suspendue à un clou près de la cheminée.

—Voilà un singulier voleur, pensais-je, qui tue un homme pour forcer son secrétaire où il sait ne devoir trouver que quelques pièces d'or, et qui néglige de s'emparer d'une montre de trois mille francs!

On commença par inventorier les meubles, tables, chaises, fauteuils, etc.

—Voyons un peu ces rideaux! dit le juge de paix en s'approchant de la fenêtre. Éclairez-nous, mon garçon... Hum!... c'est du damas de soie!

Le petit greffier leva le nez.

—Je croyais plutôt, dit-il, que nous avions là du damas de laine. Mon père et mon oncle en vendaient; je dois m'y connaître.

Une discussion s'éleva, sur cette grave question, entre le patron et son greffier.

Pendant ce temps, j'observais attentivement les fenêtres. Elles étaient, je vous l'ai dit, munies de grilles solides; de plus, l'espagnolette était fixé par un gros cadenas: "Ce n'est pas par là qu'il est entré," pensai-je.

En examinant avec attention le tapis qui touchait à la fenêtre droite, je crus y apercevoir des taches de boue (je ne sais si vous vous souvenez qu'il y a beaucoup plu le 2 janvier, et que depuis il a gelé à pierre fendre). On eût dit que quelqu'un avait stationné derrière ces rideau, près de la fenêtre pendant un certain temps.

Je notai encore cette circonstance dans ma mémoire.

Ce fut le juge de paix qui l'emporta. Le petit greffier finit par convenir qu'il y avait dans les rideaux plus de soie que de laine.

—Eh bien, et ce tapis, continua le magistrat, il ne faut pas l'oublier. Tenez, mon garçon, continua-t-il en s'adressant à moi, posez la lampe par terre.

Je fis ce qu'il désirait, et après quelques instants de minutieux examen, je vis une trace dépassant presque imperceptiblement, marquée en sable jaunâtre sur le tapis.

Cette trace partait de la fenêtre et se dirigeait vers le lit.

—C'est bon! dit le juge de paix... moquette très ordinaire... Eh! eh! pour un millionnaire, c'est assez simple!... Et ce lit!... du noyer!... et quelle forme!... Voyez donc, monsieur, ajouta-t-il en riant et se tournant vers M. Bréhat-Kerguen, votre frère, qui avait tant peur des voleurs, couchait dans un lit sous lequel une bande entière de brigands aurait pu se cacher.

Il me sembla que les gros sourcils du Breton tremblaient à ces mots prononcés avec indifférence par le juge de paix.

On fait ensuite l'inventaire des objets qui garnissaient la cheminée.

Quelle ne fut pas ma surprise, lorsque mes yeux se dirigèrent vers le clou où la montre était suspendue un instant auparavant: elle avait disparu!

Et pourtant je n'avais pas quitté des yeux M. Bréhat-Kerguen!

Au bout d'une demi-heure, l'inventaire de la chambre fut fini et on procéda à celui des autres pièces.

A onze heures, tout était terminé.

XII

Je n'avais pu découvrir encore, reprit Maximilien après un instant de repos, la raison qui avait décidé M. Bréhat-Kerguen à me prendre à son service.

Il ne m'avait, jusqu'à ce jour, donné qu'un seul ordre (lorsqu'il me fit venir pour assister le juge de paix et porter la lumière). Sauf cela, il paraissait avoir totalement oublié que j'existais.

Cependant, cette raison que je cherchais, je la connus, le lendemain même de l'inventaire.

Ce jour-là, vers sept heures, je rencontrai M. Prosper dont la petite figure exprimait le plus vif mécontentement.

—Figurez-vous, me dit-il, qu'il m'envoie porter cette lettre près de la Bastille. Il n'a pas voulu prendre un commissionnaire, le vieil avaré. Il prétend que j'y aille moi-même... et sans tarder... par cette neige et ce froid, il y a de quoi tomber malade.

Il s'éloigna en grommelant, puis se retournant :

—Ah ! à propos, dit-il, il vous demande tout de suite, montez chez lui.

Je trouvai mon vieux Breton en robe de chambre, la tête enveloppée d'un foulard et en train de fumer une grosse pipe.

—Vous allez prendre un balai et un plumeau, me dit-il de sa voix rogue, et venir avec moi.

J'apportai les deux instruments demandés. Nous descendîmes un étage et entrâmes dans la chambre du défunt.

—Tout cela est dans un état affreux ! gronda mon maître en jetant un coup d'œil sur le désordre de la chambre. Vous allez ranger, balayer, épousseter... et promptement, entendez-vous ? Commencez par ce tapis.

Il tira les cordons des rideaux. Au grand jour, les traces de pas étaient encore plus visibles. M. Bréhat-Kerguen parut le remarquer comme moi. Il ferma les rideaux avec précipitation.

—Balayez d'abord ce tapis... et soigneusement, n'est-ce pas ?

Et comme j'exécutais ce travail assez lentement et assez gauchement, comme vous le pensez, je vis le visage du vieux Breton s'empourprer soudain ; il poussa un vigoureux juron :

—Plus vite que cela... Je vous ai dit que j'étais pressé !... Ah ! continua-t-il à demi-voix, si je pouvais me baisser, si je n'avais pas cette maudite douleurs de reins, il y a longtemps que j'aurais terminé tout cela moi-même !.....

J'étais arrivé près du lit... M. Bréhat-Kerguen parut hésiter un instant.

—Donnez aussi un coup de balai sous le lit, dit-il d'une voix brève.

Je me baissai, et je compris l'hésitation qu'il avait montrée à me donner cet ordre, lorsque je vis sous ce lit, nettement tracées l'une à l'une à côté de l'autre, deux marques d'une poussière jaunâtre semblable à celle que j'avais remarquée près de la fenêtre et dans la chambre.

On s'était caché sous ce lit ! Ces marques étaient celles de deux talons de bottes. Remarquez bien ceci : elles étaient placées du côté de la tête du lit, ce qui confirmait et expliquait une observation précédente que j'avais faite et dont je vous parlerai tout à l'heure.

Comme vous devez le croire, je me gardai bien de faire disparaître ces indices accusateurs.

—Maintenant, me dit mon maître, lorsque j'eus fini, vous allez prendre les draps. Vous le ferez blanchir le plus tôt possible. Je ne me soucie pas de garder longtemps le linge d'un mort.

Il me sembla qu'il parlait de la fin tragique de son frère avec une indifférence bien cynique.

Je pris les draps, les roulai et les mis sous mon bras.

—Vous pouvez vous retirer, ordonna M. Bréhat-Kerguen ; je rangerai le secrétaire moi-même.

Je remontai promptement dans la chambre qui m'avait été attribuée, et après m'être enfermé à double tour, je me hâtai d'examiner les draps que j'avais emportés.

Ici le philosophe interrompit encore son récit. Il paraissait fatigué ; je lui en fis la remarque.

—Oui, me dit-il, il me semble que je vais avoir une nouvelle crise. Je me sens une fatigue extraordinaire. J'ai soumis, depuis une semaine, mon intelligence à un travail excessif dont je ne vous ai donné ici que la substance. Si vous saviez combien de longues heures de réflexion j'ai passées nuit et jour pour arriver à coordonner tous ces faits et à tirer une solution !... Pourvu que je puisse aller jusqu'au bout !.....

Puis après un instant de silence :

—N'auriez-vous pas un verre d'eau-de-vie à me donner ? Il me semble que cela me fera du bien.

J'ouvris une cave à liqueurs et la lui présentai. Il but coup sur

coup trois verres de rhum, puis poussa un soupir et renversa sa tête sur le dossier du fauteuil.

—J'avoue, lui dis-je en prenant place en face de lui près de la cheminée, que votre récit me jette dans d'étranges perplexités. Je crois assister à un rêve magique qui développe devant moi ses bizarres silhouettes... Tout à l'heure vous paraissiez soupçonner du crime cet ancien chef de bande. Maintenant vous semblez accuser M. Bréhat-Kerguen de fratricide....

Un fin sourire se dessina sur les lèvres du philosophe. Il entr'ouvrit les yeux :

—Patience ! dit-il vous n'êtes pas arrivé au bout de votre rêve, ni moi au bout de mon récit. Vous aurez bientôt d'autres sujets d'étonnement.

Je ne vous ai pas encore parlé du docteur Wickson. Il est temps que je vous en touche deux mots.

Revenons, si vous le voulez bien, au jour de l'autopsie. Je vous ai déjà dit que mon opinion formelle était que la justice et vous aviez été dupés par une ruse adroite.

Mais je ne vous ai pas fait part d'une autre découverte qui est venue changer cette opinion en conviction arrêtée.

J'ai remarqué que, lorsqu'il s'approcha du corps, le premier mouvement du docteur indien fut de rejeter un coin du drap sur les pieds du défunt.

Ce geste vous a naturellement échappé, mais je l'ai noté, et j'ai aussitôt résolu d'éclaircir ce fait.

Dans l'après-midi de ce même jour, — deux heures environ après que je vous eus quitté, — je retournai à l'hôtel Bréhat-Lenoir et, donnant pour prétexte à M. Prosper que vous aviez oublié un papier important et que vous m'aviez chargé de venir le chercher, je montai dans le cabinet où gisait le cadavre.

Je me dirigeai vers le corps, et levai le drap qui recouvrait les pieds.

Je fus frappé tout d'abord de la forme assez remarquable des membres du défunt.

Il avait le coup-de-pied déformé par une élévation, une bosse de la grosseur d'un œuf.

Après un court examen, j'aperçus au talon du pied droit une petite tache noirâtre entourée d'un cercle violet.

Comme je n'avais pas un instant à perdre, je tirai un canif de ma poche, et pratiquant une incision à cette place, je pus recueillir dans la boîte de ma montre quelques gouttes d'une liqueur brune mêlée de sang, qui s'échappa de cette légère blessure.

Rentré chez moi, j'analysai à l'instant même cette liqueur. Vous savez que j'ai étudié la chimie (que n'ai-je pas étudié ?) mais il me fut impossible de reconnaître quelle était la substance que j'avais recueillie.

Je ne me tins pas cependant pour battu.

J'achetai un lapin vivant, et prenant au bout d'une aiguille une goutte de la liqueur inconnue, je lui fis une légère piqûre à la patte.

Il mourut au bout de dix secondes foudroyé.

Je savais donc enfin quel avait été l'instrument du crime.

C'était le curare, ce subtil poison que les Indiens mêlent au venin des serpents, et dont les effets toxiques sont d'une rapidité épouvantable.

L'assassin s'est caché sous le lit, attendant le sommeil de sa victime ; puis lorsqu'il l'a jugée endormie, il a passé sa main armée de l'aiguille empoisonnée sous les draps, et fait au talon du dormeur cette piqûre mille fois plus sûre et plus terrible qu'un coup de poignard au cœur.

Voilà donc encore un fait acquis et que confirme une légère tache de sang que j'ai trouvée sur les draps du lit, à la place où devaient être les pieds du défunt.

Nous sommes loin, vous le voyez, de l'histoire de l'arsenic !

Pour moi, l'assassin n'est pas ce malheureux Guérin : c'est M. Bréhat-Kerguen, et je pourrais, dès demain, avec les preuves que j'ai rassemblées, le faire arrêter par la justice... Mais je veux aller plus loin encore !

Et puisqu'il faut que tout crime soit dicté par un intérêt évident pour que vos magistrats frappent le coupable, je leur prouverai qu'il ne s'agissait pas ici d'un vol de quelques pièces d'or, mais de la suppression d'un testament et d'un vol de trois millions !

(A suivre.)

Les Tortures d'une Mère

TROISIÈME PARTIE

UN DUEL D'AMAZONES

VI

(Suite)

Ce "moi" était tout aussi grand que celui qu'avait dû prononcer Louis XIV !.....

Mlle Charlemont gravit prestement les degrés conduisant au perron du pavillon, et elle fit vainement tourner le loquet de la porte !....

Simon, on s'en souvient avait poussé le verrou au dedans.

—Tiens la porte est fermée !... Qu'est-ce que cela veut dire ?... Daniel à cependant suivi de point en point mes instructions ; le pavillon est libre, le souper doit attendre ces aimables convives... Isabel tressauta à cet instant.

Un sourd gémissement prolongé, déchirant, sinistre, un long râle d'agonie venait de se faire entendre !....

Si maîtresse qu'elle fût d'elle-même, la jeune femme se sentit prise tout à coup par une soudaine terreur....

Alors elle voulut savoir, une curiosité enragée la poussant, elle gagna l'orle extérieur de l'une des fenêtres en s'élançant à plein corps, opéra un rétablissement, et donnant un coup decoude dans l'un des carreaux, atteignit l'espagnolette, qu'elle fit tourner sans difficulté.

La fenêtre s'ouvrant en grand, elle enjamba l'appui et sauta dans la chambre.

Mlle Charlemont n'était pas de ces créatures évaporées et irréfléchies qui n'escomptent pas à l'avance toutes les éventualités.

Des allumettes longues, commodes, de grosses allumettes-bougies, elle en possédait une boîte complète dans un étui en galuchat.

Et les bougies éclairèrent aussitôt un effroyable désordre... la chaise jetée à toute volée par André était tombée au milieu de la table, et ayant renversé et brisé verres, plats et bouteilles.

On sait, du reste, que rien ne pouvait faire perdre à Mlle Charlemont son sang-froid.

S'arrêtait à la vue de ce désastre, un indéfinissable sourire plissa ses lèvres, tandis qu'elle disait à mi-voix :

—Tiens ! je me trompais !... Ils sont arrivés mes amoureux !... je crois même qu'ils ont discuté un peu chaudement.....

Elle jeta un regard circulaire tout autour de la pièce.

—Mais où sont-ils ?... Ils se sont enfuis, ou se sont entre-dévorerés, si bien qu'ils n'ont plus laissé de traces !.... Qu'est-ce que cela veut dire ?... Mon plan aurait-il trop bien réussi !.....

Elle s'arrêta encore.

Un bruit bien léger, un bruit imperceptible venait de frapper son oreille....

C'était le "floc-floc" produit par un liquide tombant de haut et venant se heurter à un obstacle.

Ce bruit intermittent se renouvelait à réguliers intervalles.

Et si forte, si indomptable qu'elle fut, Isabel s'arrêta.

Le bruit était causé par quelque chose de fluent, de liquide, qui tombait du plafond, et s'arrêtait sur la nappe du souper, où il avait déjà étalé une énorme tache rouge.

La jeune femme ne s'en était point aperçue tout d'abord... Cette flaque elle l'avait prise pour une tache de vin.

Approchant l'une des bougies, elle recula vivement, en retenant un "heuh" étranglé qui s'échappa de ses lèvres.

—Mais !... Il pleut du sang !... — bégaya-t-elle.

Et s'armant d'un bougeoir, elle monta précipitamment à l'étage supérieur.

Et elle se trouva arrêtée par le corps de Simon Lowel qui lui barrait le passage !....

C'était le sang de Simon, qui, continuant à couler, traversait le plancher et giclait peu à peu, s'égouttant en grosses larmes !....

Et Isabel regardait d'un œil froid ce corps qui bientôt allait devenir un cadavre !... car la lividité de la face de Simon révélait bien l'approche de son agonie !....

Un second gémissement s'échappa de sa poitrine, car c'était bien lui qui avait poussé ce soupir prolongé qui avait fait tressaillir Isabel.

Il ouvrit les yeux, et alors son visage se convulsa, se crispant et exprimant une férocité farouche.

—Ah ! — murmura-t-il, espaçant sec mots, haletant avec peine, — vous voilà !... Je n'espérais plus vous revoir !....

—Oui ! me voilà !... J'ai été retenue !... J'ai changé d'idée !... Je vous épouserai... si vous le voulez !... Je ferai tout ce que vous voudrez !....

Ses dents grinçèrent.

—J'ai tué André ! — gronda-t-il, — j'ai tué André !... Mon frère !... Et c'est lui... lui, qui m'a tué aussi... pour vous !... C'est lui qui m'a tué pour vous !... car... je vais mourir !....

—Le fait est, dit tout bas Isabel, — qu'il me semble en très triste état !.... Ils n'y ont pas été de main morte !

Cependant Simon, malgré sa faiblesse, semblait s'agiter extrêmement.

Sa main droite crispée, qui frénétiquement, serrait encore le couteau tout sanglant, avait laissé échapper l'arme homicide, et fouillait dans ses poches avec des efforts réitérés, des peines extrêmes.

—Je... je vais mourir... — râla-t-il, à travers sa mâchoire contractée, — je vais mourir pour vous... et par vous !....

—Oh ! ça n'est pas amusant du tout cette scène-là, — se dit Isabel, — j'aurais aussi bien fait de les laisser dévorer... Je n'ai plus rien à faire ici, moi !....

Cependant Simon continuait à fouiller dans ses poches... On eût dit qu'il cherchait quelque chose.

Et soudain ses efforts cessèrent, sa main, sortant de la poche de sa jaquette, reparut au clair....

Il la maintenait fermée....

—Vous n'allez pas... me laisser là... crever comme un chien... — fit-il d'une voix sifflante. — Je sens que je m'en vais... Et pourtant... je ne veux pas mourir !.... Non !.... Je ne le veux pas !....

—C'est cela, — et Isabel fit un pas vers l'escalier, heureuse de saisir cette échappatoire, et avec l'intention bien arrêtée de s'enfuir tout droit, et d'abandonner à l'agonissant. — Oui ! c'est cela !.... Je vais chercher de l'aide, du secours.....

—Merci... mais... auparavant, aidez-moi à me relever... Assis... oui... Il me semble que je me trouverai mieux... car... le sang m'étouffe...

Elle lui tendit la main, et alors, ses doigts s'ouvrirent et se cramponnèrent à ce poignet si nerveux et si frêle, à ce bras si rond, si satiné, qui, sous la robe, était nu jusqu'au coude.

—Que vous êtes belle !... adorablement belle !... — fit le mourant, tandis que sa main, longuement, bien longuement, caressait le bras et le poignet de la jeune femme !...

En même temps Simon dardait Isabel deux yeux où se lisait une satisfaction démoniaque.

Et sa main continuait sa caresse, ne paraissant pas se rassasier du contact de cette chair si nacrée et si ferme.

—Là !... Adossez-moi... contre la muraille... Soulevez-moi !...

Il fit un effort, puis il secoua désespérément la tête en disant d'une voix égarée :

—Non !... Ce n'est pas la peine !... Vous vous souviendrez de moi, Lucy Forster !... Je vous laisse un souvenir !... C'est lui !... Je meurs !....

Et retombant en arrière, sa tête inerte heurta contre le plancher !...

Epouvantée, Mlle Charlemont quittait le pavillon maudit, et repassant par-dessus la haie, elle gagnait promptement la grand-route.

Les premières lueurs de l'aube blanchissaient l'horizon lorsqu'elle frappait à la porte de l'hôtel de Bordeaux.

C'était fini !... Tout s'écroulait autour d'elle.

Foot-Dick lui échappait, les deux Lowel étaient morts !....

Il fallait s'éloigner, fuir, se tenir à l'écart et dans l'ombre, pour élaborer un nouveau plan et combiner une nouvelle vengeance.

(A suivre)

LE FILS DE L'ASSASSIN

La vente du livre si émotionnant qui porte ce titre va si rapidement que nous conseillons à ceux de nos lecteurs qui ne l'ont pas déjà de se hâter. Comme on le sait il ne coûte que 10 cts acheté à nos bureaux et 15 cts quand nous l'expédions par la poste.

FEUILLES D'AUTOMNE

PAROLES DE
DOMINIQUE FLACHAT

MUSIQUE DE
EDMOND MISSA

A mes chères petites nièces, Geneviève et Marguerite de Garmilly.

verts! ——— jou.ets du vent qui tourbil . lon . ne. En . vo . lez .
verts! ——— jou.ets du vent qui touroil . lon . ne. En . vo . lez .

pp. *pp.* *pp.* *pp.* *pp.*

dim.

vous feuil . les d' Au . tom . nel jou.ets du rent qui tour . bil . lon . ne.
vous feuil . les d' Au . tom . nel jou.ets du vent qui tour . bil . lon . ne.

pp. *pp.* *pp.* *pp.*

En . vo . lez . vous feuil . les d' Au . tom . nel ———
En . vo . lez . vous feuil . les d' Au . tom . nel ———

pp. *pp.* *pp.* *pp.*

Tempo **Tempo**

pp. *pp.* *pp.* *pp.*

All^o quasi moderato

PIANO *p*

p

I. Feuilles mor . tes, où courez
II. Les ra . fa . les des vents du

I. Feuilles mor . tes, où courez
II. Les ra . fa . les des vents du

vous? Hé . las! pauvres â . mes en pei . ne, Vous
nord Aux bran . ches vous ont ar . ra . ché . es, O

vous? Hé . las! pauvres â . mes en pei . ne, Vous
nord Aux bran . ches vous ont ar . ra . ché . es, O

vous dis - per - sez dans la plai - ne - Rou ! tant sous un ciel en cour -
 pau - vres - feuil - les des - se - che - es - Nul ne con - nai - tra vo - tre

vous dis - per - sez dans la plai - ne - Rou - tant sous un ciel en cour
 pau - vres - feuil - les des - se - che - es - Nul ne con - nai - tra vo - tre

leger

.roux Vous ac - cro - chez - vos fa - ran - do - les A
 sorti Dans les fos - ses, - les fon - dri - è - reé, Vous

roux Vous ac - cro - chez - vos fa - ran - do - les A
 sorti Dans les fos - ses, - les fon - dri - è - res, Vous

tous les buis - sons du che - min, Et vous fuy - ez - com - me des
 al - lez fi - nir vos dou - leurs, Mais en A - vril, - dans vos pous -

tous les buis - sons du che - min, Et vous fuy - ez - com - me des
 al - lez fi - nir vos dou - leurs, Mais en A - vril, - dans vos pous -

fol - les! Qui sait où vous se - rez de - main? A -
 sié - res Le Le pri - temps sé - me - ra ses fleurs. - p

fol - les! Qui sait où vous se - rez de - main? A -
 sié - res Le Le pri - temps sé - me - ra ses fleurs. - p

- dieu, a - dieu, pauvres feuilles d'au - tom - ne! -
 dieu, a - dieu, pauvres feuilles d'au - tom - ne!

A - dieu! les beaux om - bra - gés verts Et les sen - tiers cou -
 A - dieu! les beaux om - bra - gés verts Et les sen - tiers cou -

FEUILLETON DU "SAMEDI" (1)

LA

MAISON DES QUATRE-AS

(Suite et fin)

CHAPITRE XIX

LA BANQUE SAUTE

Il savait d'avance ce qu'allait lui annoncer le vénérable aumônier. Mais, malgré tout, il cherchait à se raccrocher à l'illusion d'un recours en grâce, dernier atout des condamnés.

Aussi, quand il apprit la triste vérité, il se mit à pleurer comme un enfant, se traînant aux genoux du directeur, se cramponnant en désespéré aux barreaux de son lit, à la table, à tous les objets de sa cellule.

A ce moment, il crut voir le spectre de M. Marais tenant dans ses mains une torche et un glaive justicier qui le poursuivait, le chassait de la prison, pour le jeter, livide, sous le couperet fatal.

Alors, dans un dernier effort, il se raidit, écarta doucement de la main les témoins de sa douleur suprême et se livra résigné aux soins des hommes chargés de sa dernière toilette.

Pendant ce temps, la place Bonne-Nouvelle présentait l'aspect étrange des jours d'exécution. Il faisait encore nuit ; c'est à peine si du côté de l'Est quelques frissonnantes lueurs faisaient pressentir le lever du soleil ; partout sur la place et dans les rues avoisinantes, les réverbères étaient allumés, éclairant vaguement d'un jour blafard, la flamme secouée par la bise matinale. Le ciel était découvert, sans nuages ; les ruisseaux arrêtés dans leur course formaient un long ruban de glace.

La foule accourut de tous côtés, de Saint-Sever, de Sottevilles, par groupes de cinq, six, avec des femmes en cheveux, le "caraco" déboutonné, chantant la *Carmagnole*. C'était pour la plupart, de ces ouvriers nomades et étrangers, désignés sous le nom de "Cheminaux" qui errent de ville en ville et travaillent au ballast des voies ferrées. Il y avait aussi quelques gens du port, des "soleils", noirs de charbon, la démarche incertaine.

(1) Commencé dans le numéro du 4 novembre 1899.

Les gendarmes avaient peine à résister à la poussée formidable des curieux. Tranquilles, ils attendaient, obéissant strictement à leur consigne, superbes, de dignité.

Ça et là, au milieu des voyous hurlant des chants révolutionnaires, circulaient des agents, le verbe haut, le geste autoritaire.

A leur approche, le calme renaissait.

Cependant on s'impatientait. Car le jour commençait à poindre et déjà un fin brouillard tombait pénétrant les vêtements, suscitant des frissons.

De temps en temps, une clameur s'élevait, puis soudain s'apaisait, déçue. Ce n'était pas encore pour cette fois. Alors on reprenait en chœur sur l'air des *Lampions* : " Viendra... Viendra pas ! "

Tout à coup, la grande porte s'ouvrit. L'instant devenait solennel.

Dans le silence, immédiatement rétabli, on n'entendait distinctement, sur la terre sonore, que les pas du funèbre cortège ; chacun se levait pour mieux voir. Mais les têtes avaient beau se pencher : le double cordon de gendarmes et d'agents masquait le spectacle.

Brusquement, un commandement retentit, répercuté par les hautes murailles de la prison : " Sabre au clair. "

Et dans cette demi-obscurité on vit courir sur la rangée des uniformes sombres de la troupe un long éclair d'acier. Symbole terrible et rassurant tout à la fois de la justice qui protège l'honnête homme et punit le coupable.

Un sentiment de curiosité s'était emparé de la foule. On voulait voir comment se comporterait le condamné et s'il aurait en face du couperet, la même assurance dédaigneuse qu'en présence des juges.

L'assassin venait de paraître sur la plate-forme. Il était pâle, tremblant, méconnaissable. On était obligé de le soutenir.

Mais devant la terrible réalité, il eut un mouvement de révolte, et, pris de peur, recula instinctivement.

Mais les aides du bourreau l'avaient saisi et le tenaient fermement. Ils le poussèrent sur la planche, engagèrent la tête dans la lunette et, au même instant, le couteau triangulaire glissa dans les rainures.

Un flot de sang jaillit. Justice était faite.

Deux ans se sont écoulés. La petite plage de Blerville prend peu à peu sa place parmi les stations les plus recherchées de la côte normande. De toutes parts des villas se construisent, élégantes et coquettes. Pendant la saison, des bandes joyeuses de jeunes filles et de jeunes gens s'y répandent semant l'animation et la gaieté dans le pays. Seule la maison des Quatre-As s'élève, triste et sombre, à l'extrémité de la falaise. Les volets restent clos. Des lézards commencent à sillonner les murs. Chaque après-midi, on voit encore dans les allées un vieux jardinier occupé à la toilette des pelouses et des plates-bandes, comme s'il voulait dissimuler, sous cette joie apparente de verdure et de fleurs le souvenir sanglant que le temps ne parvient pas à effacer. Et, comme un appel désespéré à la pitié des passants, un écriteau se balance aux barreaux de la grille de fer : " Maison à vendre ou à louer ! "

F I N



PETIT DUC. LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
 "Curling Cigar," fait à la main, valant 10c pour 5c.

MONUMENTS FUNERAIRES

EN MARBRE ET GRANIT

Ouvrages de Bâtisses et de Cimetières — Tous Genres

J. BRUNET

COTE-DES-NEIGES

MONTREAL

Restaurateur de Robson

PLUS DE CHEVEUX GRIS

Voulez-vous donner à vos cheveux gris le NOIR de leurs jeunes années, faites usage du RESTAURATEUR de Robson, réparation par excellence.

En vente partout, 50c la bouteille.
 Propriétaire: J. T. GAUDET, Pharmacien, JOLIETTE, P. Q.

Librairie Française

JULES PONY, 1632 Rue Ste-Catherine
 Propriétaire.

Toutes les publications et journaux français. Un grand choix de livres en tous genres.

Les commandes sont remplies à trois semaines d'avis.

Prix très modérés

PLUS DE MAUX DE DENTS!
 PAR L'EMPLOI DES
DENTIFRICES
 Élixir, Poudre et Pâte

des RR.PP. **BÉNÉDICTINS**
 de l'Abbaye de Souillac

Dom MAGUELONNE, Prêtre

Inventé en l'an 1373 par le Prêtre P. BOURSAUD

VENTE EN GROS:
SEGUIN, BORDEAUX
 MAISON FONDÉE EN 1807.

VENTE dans toutes les BONNES PARFUMERIES
 PHARMACIES et DROGUERIES.
 MAISON à PARIS, 26, Rue d'Enghien.

GRAND PRIX EXPOSITION INTERNATIONALE L'ÉTOILE 1894, EXPOSITION INTERNATIONALE BORDEAUX MEMBRE DU JURY 1895.

EXIGER LA SIGNATURE DU PROPRIÉTAIRE
 Dom Maguelonne

Le flacon, 50 cents. — Il est offert un magnifique calendrier français à chaque acheteur d'un flacon.

ROYER & ROUGIER FRÈRES - 1597 Rue Notre-Dame, Montréal.

Téléphone des Marchands 182

N. LÉVEILLÉ

Marchand-Tailleur

138 1/2 Rue Saint-Laurent

MONTREAL

Toujours en main un stock de quatre à cinq mille piastres.
 Une visite de votre part est sollicitée.

Habillement fait à 24 HEURES d'AVIS
 COUPE GARANTIE

LE RIFLE

Eczéma, Mal de Barbe, Plaies et autres maladies de la peau, guéris en peu de temps par la Pommade Antiseptique du Dr Rameau. Ce remède infailible, préparé d'après la méthode préconisée par le célèbre Pasteur, est absolument inoffensif et réussit toujours. Nous ferons voir avec plaisir de nombreux certificats constatant la supprime efficacité de la Pommade Antiseptique du Dr Rameau. Entre autres, un cas de Rille de dix ans, guéri en quatre jours, et une foule d'autres. Envoyée par la poste sur réception de \$1.00. J. E. W. LECOURS, pharmacien, coin des rues Craig et Bonsecours, Montréal.

Maladies de la Peau

AUX DAMES

Nos Patrons "Standard" sont les plus simples et suivant la mode du jour.

Machines à Coudre

De première classe, garanties pour 15 ans, \$25.

Machines à coudre à Louer

Fourniture de Machines à Coudre de toute sorte. Les plus bas prix de Montréal.

CHARLES D'AMOUR

1686 rue Notre-Dame
 Près de l'Eglise Notre-Dame

Pour Chapelets des RR. PP.

Croiseurs, Médailles et Petits Chapelets de St. Antoine, Timbres-poste oblitérés. Ecrivez à Agence de l'Ecole Apostolique de Bethléem, No 153 rue Shaw, Montréal, P. Q.

Quelle est la plus grande curiosité du monde?

—La curiosité d'une femme.

112 Rue Vitre
 Coin St-Laurent



Moulins à Laver et Tordeurs de J. A. Godin

éclipsent tous les autres, par leur simplicité, leur facilité, leur durabilité. Satisfaction absolue. Différents modèles à prix modiques. Tous les derniers perfectionnements.

J. A. GODIN, Fabricant

898 Rue St-Laurent, - - - - - Montréal
 TEL. BELL EAST 1114

Nouveautés de la Saison

Un Choix ... Superbe de FOURRURES

CHAUDES ET NOUVELLES

Exposition des derniers modèles en . . .

Manteaux, Capots, Casques, Manchons, Gants, Etc.

confectionnés avec les plus belles fourrures du pays et de l'étranger. Un Quart de Siècle d'expérience dans ce commerce, une clientèle de choix, voilà nos recommandations.

Spécialité: Réparations et Teinture de Fourrures
 PRIX LES PLUS BAS A MONTREAL.

ARMAND DOIN

1584 rue Notre-Dame, Montréal
 Vis-à-vis le Palais de Justice

Chapeaux d'Automne, derniers styles



MODES PARISIENNES



COSTUME TAILLEUR
EN DRAP NOIR. Jupe
plate devant, avec gros
pli derrière et garnie de
piqûres blanches sur le
côté et dans le bas. Bo-
léro avec revers et col
châle en satin blanc
brodé, chemisette de lin-
gerie, régates de velours
noir.

CAUSETTE SUR L'AMOUR

(Pensées et Bons Mots recueillis par Jules Bourbonnière.)

En amour, pour passer un bon examen, il suffit d'avoir un professeur indulgent.

x

En amour, il faut surtout bien soigner ses débuts, car le succès dépend toujours de la première impression.

x

En amour, les plus grandes conquêtes précèdent les plus grandes défaites, et ce qui doit être souverain ne devient qu'un pauvre esclave.

x

En amour, on cause peu pour dire beaucoup et l'on cause beaucoup pour ne dire rien.

x

En amour, l'on bénit le sort ou on le maudit ; il n'y a pas de milieu, mais on ne peut pas toujours choisir.

x

En amour, les hommes en font de grandes pour s'en éviter de petites.

x

En amour, l'idée et le fait se donnent la main.

x

En amour, les simples sont souvent les plus habiles, car c'est le cœur et non l'esprit qui donne les *satisfecit*.

x

En amour, on fait souvent de mauvais marchés, quoique l'étiquette soit marquée en chiffres connus.

UN NUMÉRO MAMMOTH

Le SAMEDI-NOËL méritera cette épithète que les Américains donnent à tout ce qui surpasse le reste en grandeur et en importance.

LA SEULE EXCEPTION

—Comme cela, vous êtes de ces gens qui ne croient pas à l'efficacité des châtimens corporels pour les enfants ?

—Oui, et, aussi vrai que je vous parle, je n'ai jamais battu un de mes enfants, excepté à mon corps défendant.

UNE INTERRUPTION

L'orateur.—Oui, messieurs, si vous voulez qu'une chose soit bien faite, faites-la vous même...

Une voix.—Cependant... pour une coupe de cheveux ?

RIEN QUE LA RIME

—Mon mari ne cesse de grogner au sujet de tout ce que le gouvernement fait ou ne fait pas.

—Quelle raison donne-t-il ?

—Il dit que c'est le patriotisme qui l'inspire, mais je crois plutôt que c'est le rhumatisme.

QUESTION DE GOUT

Le neveu.—Vous devriez faire bouillir l'eau que vous buvez afin de tuer les microbes.

L'oncle.—Ma foi ! j'aime encore mieux être un aquarium qu'un cimetière.

AU MUSEUM

—La fille à deux têtes a encore fait une scène ce matin.

—A quel propos ?

—Une des têtes a eu la malencontreuse idée d'acheter un chapeau exactement semblable à celui que portait l'autre.

PATRONS "UP TO DATE"

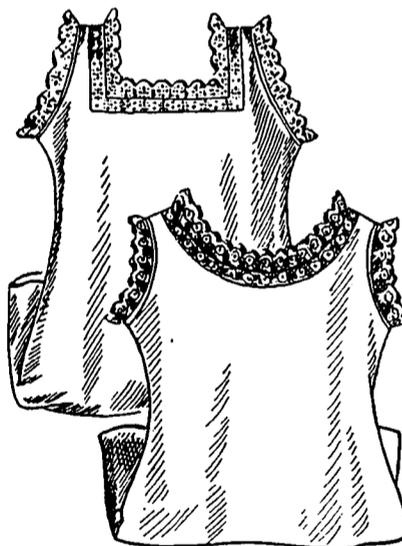
(Primes du SAMEDI)

No 715. — Nos deux vignettes font voir la forme moderne qu'a prise l'ancienne chemise-sac de nos grand'mères. Elle peut être coupée en rond ou carrée au cou ; c'est affaire de goût. C'est surtout la soie chinoise qui va admirablement à cet article, mais on peut employer bien d'autres tissus. Enjolivée suivant nos vignettes, cette chemise demande $3\frac{1}{2}$ verges de broderie et à peu près autant d'insertion. $2\frac{1}{2}$ verges, 36 pouces de largeur, suffisent pour taille moyenne.

No 715 est coupé en dimension de 32 à 42 pouces, mesure de buste.

No 687. — Toilette pour fillette

No 715. — Chemise pour dame



NO. 715 LADIES'
CHEMISE.



NO. 687 GIRLS'
DRESS.

No 687. — Les plaids deviennent très en vogue pour cette saison ; ils vont si bien à tant de personnes, les fillettes comprises. Il y a en ce moment de très jolis patrons, notamment ceux où le blanc et le bleu marine se marient. Ces toilettes sont doublées ou non. Le devant est ample et le dos à bretelles. La manche est étroite et resserrée au poignet par une bande.

$3\frac{1}{2}$ verges, 36 pouces de largeur, suffisent pour fillette de 8 ans.

No 687 est coupé en dimension pour fillettes de 4 à 12 ans.

COMMENT SE PROCURER LES PATRONS "UP TO DATE"

Toutes les personnes désirant les patrons ci-contre n'ont qu'à remplir le coupon de la page 32 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes pour chaque patron demandé, argent ou en timbres-postes.

Ajoutons que le prix régulier de ces patrons est de 40 centimes chacun.

Les personnes qui n'auraient pas reçu le ou les patrons dans la huitaine sont priées d'en vouloir bien nous en informer. On peut acheter autant de patrons qu'on veut. Ne pas oublier de bien indiquer le ou les numéros des patrons demandés.

Il désaltère et donne la santé.

La soif est l'une des épreuves de ces journées de chaleur de l'été. Que devons-nous boire? Que préférez-vous: un verre d'eau insipide, sans goût, ou un verre d'Abbey's Effervescent Salt rafraichissant, réparateur, effervescent? Une cuillère à thé d'

Abbey's Effervescent Salt

dans un verre d'eau satisfait non seulement la soif, mais maintient le système en bon état. On peut le prendre en tout temps sans qu'il ait subitement des effets désagréables.

DU "CANADIAN DRUGGIST."
 "Abbey's Effervescent Salt est reconnu par le médecin, ainsi que le public, comme un remède précieux. Sa vente a été presque phénoménale, et ce fait est dû, à sa réelle vertu médicinale. C'est pourquoi on a mis sur le marché, un paquet, presque semblable, quant à l'apparence, aux dimensions, et à la forme de la bouteille et du paquet authentiques, et ornés d'une étiquette aussi bien imitée que possible, dans le but, sans doute, de tromper le public. Il a malheureusement, été acheté par des pharmaciens qui, la chose est possible, n'ont pas remarqué l'intention évidente des fabricants, et n'ont pas pris en considération, la perte de clientèle qui doit inévitablement résulter, de tout tentative de le vendre, à la place d'article, qu'il cherche à supplanter."



LA RAISON

A un banquet d'amis. Le président se lève et lit une lettre de Machin qui s'excuse, vu que d'importants engagements le retiennent. Alors on entend des voix :

- C'est son patron qui l'a empêché.
 - Non, Machin a toujours un truc pour le blaguer.
 - Pas d'argent, peut-être?
 - Nenni! Il a touché son salaire hier.
 - Alors il est malade...
 - Quand on est malade, on ne dévore pas trois plats de viande, comme il l'a fait aujourd'hui au comptoir de lunch.
 - Ce doit être sa femme...
- (Silence complet.)

TOTO DANS L'ALLÉGRESSE

La mère.—Regarde donc le devant de ton habit... Il est inutile d'esayer davantage de te tenir propre.
 Toto.—Oh! que je suis content!

APHORISME

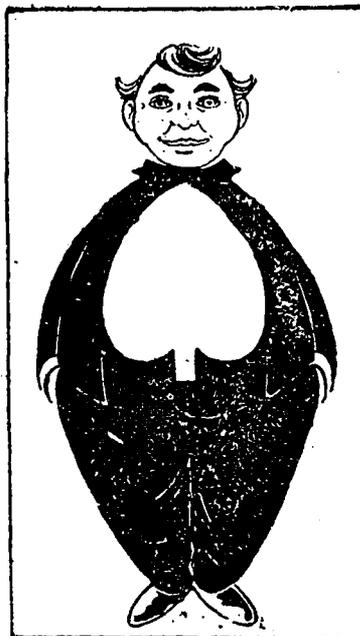
On nait poète... mais rarement avec une cuillère d'argent à la bouche.

AUTRE ALTERNATIVE

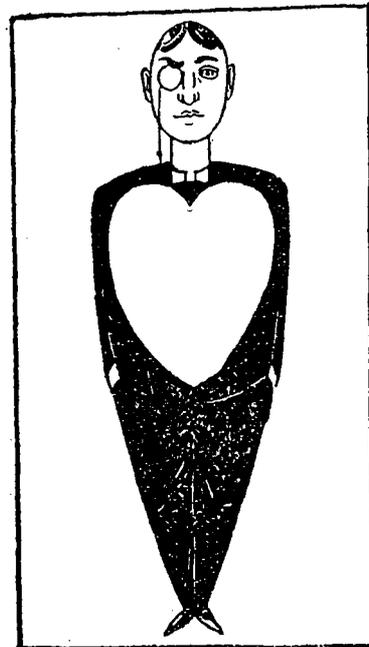
—Si j'étais sûr que ma santé ne ferait pas défaut, j'irais au Transvaal, j'aime la guerre.
 —Il vous reste toujours la ressource de vous marier.

LA VELOUTINE Poudre de Riz spéciale préparée au Japon
HYGIÉNIQUE, ADHÉRENTE, INVISIBLE.
 Seule récompensée à l'Exposition Universelle de 1889.
CH. FAY, Inventeur, 9, Rue de la Paix, Paris.
 (Se méfier des Imitations et Contrefaçons. — Jugement du 8 Mai 1875.)

CARTO...GRAPHIE



I Un...



II ...récit...

Soyez Toujours sur vos Gardes



GUERISON CERTAINE POUR
 Les Premiers Attaques de
 Consommation, le Rhume, la
 Toux, l'Asthme, la Bronchite,
 la Grippe, la Coqueluche,
 l'Enrouement, et toutes les
 Maladies des Poumons et de
 la Gorge.

— PRIX, 25 CTS. —

Prépare seulement par
Roy & Boire Drug Co.,
 1129 ELM AND 5 & 9 WASHINGTON STREETS.
 Manchester, N. H. et Montreal, Can.

Copyrighted in United States and Canada

Ne vous laissez point tromper par des gens peu scrupuleux qui ne cherchent pas votre bien mais qui veulent faire de l'argent au détriment de votre santé en substituant ou contrefaisant notre remède infailible contre la Toux et les Rhumes, le

MENTHOL COUGH SYRUP

Pour ne pas vous laisser induire en erreur, demandez toujours le Sirop Menthol de Roy & Boire Drug Co., pour la toux et les rhumes, et veillez que notre nom et les trois feuilles tel que le fac-similé ci-contre soient sur chaque bouteille. Le

MENTHOL COUGH SYRUP

Est en vente partout au Canada et aux États-Unis, 25c. la Bouteille, 3 onces, 50 doses, deux fois la quantité de tout autre sirop vendu pour ce prix.

PRÉPARÉ SEULEMENT PAR

ROY & BOIRE DRUG CO.,

Manchester, N. H.

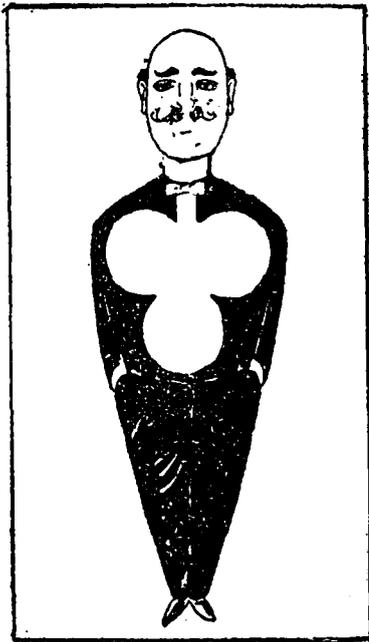
Montréal, P. Q.

Dépôt Général pour la Puissance du Canada : JOSEPH CONTANT, Pharmacien en Gros, Montréal, P. Q.

ENTENDU A OTTAWA

Celestin.—Comment... je pensais que tu allais étudier la médecine?
 Philidor.—C'était mon intention, mais, voyant que cette étude me retiendrait au point de me priver de jouer au foot-ball, je suis entré dans le service civil.

CARTO...GRAPHIE — (Suite et fin)



III
... sans ...



IV
... paroles.

Sur le boulevard Béranger.
Un petit mendiant s'acharne à la suite d'un passant bien mis, qui finit par lui donner un sou.

Un sou ! fait la gravoche avec un sourire de dédain . . . Un sou ! Donnez-vous donc la peine d'être orphelin !

Entre portières :

— Il a absolument promis le mariage à ma fille.

— Quel métier fait-il ?

— Il est arçomante.

— Alors, méfiez-vous, il lui a donné une parole en l'air.

Un oisif s'arrête au bord de la Loire et, pendant des heures, ne quitte pas le bouchon d'un pêcheur à la ligne.

— La pêche vous intéresse ? lui demande le lignard, qui n'a pas encore attrapé le moindre ablette.

— Enormément, répond l'autre ; j'a-dore voir prendre du poisson ! . . .

Dans certains cas, l'instruction et la lumière peuvent servir de rallonge au mal.—Victor Hugo.

PERPLEXITE

— Je ne sais pas si je dois renvoyer mon garçon de bureau ou augmenter son salaire.

— Qu'a-t-il fait ?

— Ce matin il est entré en coup de vent dans mon bureau pour me dire qu'il y avait en bas un homme qui aimerait bien à me voir.

— Qui était-ce ?

— Un aveugle.

VÉRITÉ PROFONDE

Au point de vue du confort, il n'y a pas une grosse différence entre se marier pour l'amour sans argent ou pour l'argent sans amour.

RARES MAIS EXCELLENTS

Berthe. — Henri a eu un bon mot hier soir.

Julia. — Ce n'est pas son habitude,

Berthe. — En arrivant il m'a dit qu'il était forcé de partir de bonne heure.

DE SAISON

— Il fait un froid de chien !

— Ne dites pas ça devant le mien, il prend très mal la plaisanterie.

JAMAIS CONTENTES

Les jeunes filles ne sont vraiment pas raisonnables. Quand elles portent des robes courtes, elles veulent avoir des robes longues, et quand elles en ont, elles les relèvent.

AU FOYER DOMESTIQUE

Elle. — Bébé apprend vite à prononcer les mots distinctement.

Lui. — Oui, et sur un ton de commandement . . .

A L'ABRI DU REPROCHE

— Que penses-tu des paysages du peintre Bidou ?

— Je crois que la Nature ne peut honnêtement l'accuser de plagiat.

Chaudes et Belles Fourrures . . .



La nature suit son cours et ses exigences reviennent. Il faut penser à revêtir les vêtements fourrés et à garnir la maison de ces Rugs, Descentes de Lits, Nattes de Salon qui sont, à la fois, des ornements et des préventifs contre les courants perfides de la froide saison

POUR DAMES.

Ce qu'il y a de plus nouveau, ce qu'il y a de plus varié comme prix et comme forme en MANTEAUX, COLLERETTES, MANCHONS, CASQUES, BOAS, GARNITURES, MITAINES, GANTS FOURRÉS, Etc.

POUR MESSIEURS.

Ce qu'il y a de plus nouveau, ce qu'il y a de plus varié comme prix et comme formes en PALETOTS FOURRÉS, COLLETS, MANCHETTES, CASQUES, MITAINES, GANTS FOURRÉS, Etc.

Réparations
Nettoyage
Piquage
Teinturage

...Nos Ouvriers sont tous des Experts...

➔ Nous affirmons et nous prouvons qu'à notre établissement la fourrure coûte 25 pour cent moins cher qu'elle coûte au commerce de gros au Canada . . .

PRÉCAUTIONNEZ-VOUS avant qu'il soit trop tard. Quels que soient vos goûts, vos moyens, vos caprices mêmes, vous êtes certains d'être servis à souhait chez . . .

Chas. Desjardins & Cie, 1533 a 1539 RUE SAINTE-CATHERINE,

Dont l'établissement est sans conteste la plus grande maison de l'univers dans le commerce en détail des Fourrures.

Ventes extraordinaires

POURQUOI ?

Parce que le public commence à reconnaître que le

Pin Rouge

DU SUD

du Dr HARVEY

est le meilleur remède contre la toux qui soit en vente soit aux États-Unis ou dans le Canada.

Bouteilles, bonne mesure, 25c.

En vente partout.

CIE DE MEDECINE HARVEY

424 RUE ST-PAUL, MONTREAL.

Nettoient le Sang

Les qualités alcalines des Eaux Laurentiennes sont inappréciables pour le rhumatisme. Elles neutralisent l'acide urique et et débarrassent littéralement le sang de ses impuretés.
Prenez votre Bain Turc aux Sources Laurentiennes et profitez pleinement de ses bienfaits et d'une guérison rapide.

OUVERT JOUR ET NUIT

BAINS LAURENTIENS

Angle des rues Craig et Beaudry

JOURS DES DAMES. — Le lundi matin et le mercredi après-midi.

GRAPHOLOGIE

Réponses aux consultations envoyées après la date fixée pour la cessation de ce département :

Josette à Penouté.—Vivacité. Humour inégal, nature active, ardente et passionnée. Franchise un peu brusque.

Signor de Banco.—Originalité, indépendance de caractère. Amour de la liberté. Nature quelque peu égoïste.

Stelle à Wilhem.—Désiance. Caractère ombrageux et susceptible. Énergie et puissance de persuasion.

Pervenche Flétrie.—Franchise, générosité et et bouhomie. Sensibilité modérée. Peu d'imagination.

Juliette à Jost.—Économie domestique, activité et persévérance. Volonté assez personnelle.

Enisnahpla.—Esprit observateur et assez judicieux, Nature tendre quoique peu expansive. Empire sur soi-même.

Armandine D.—Nature assez superficielle, bon cœur, cependant, manque quelque peu de prudence et de discrétion.

Just one girl.—Nature conciliante. Esprit d'ordre, économie et sens pratique. Peu de sensibilité.

Un curé de village sermonne un de ses paroissiens :

—Auguste, ton plus grand ennemi, c'est l'eau-de-vie.

—Ah ! monsieur le curé, je vous y prends ; vous dites toujours en chaire que l'on doit toujours aimer ses ennemis.

—Oui, mais je ne dis pas de les avaler.

La santé et les progrès de l'industrie

Les progrès de l'industrie offrent aux aspirants poètes de beaux sujets de composition et aux médecins—malheureusement—de curieux sujets d'études. La trépidation de la pédale des machines à coudre produit, dans la santé générale des ouvrières, divers perturbations. Il ne s'agit pas seulement de l'excitation spéciale qu'elle provoque en qui, en se prolongeant, donne naissance à un état nerveux grave, à des attaques d'hystérie, par exemple ; voilà que l'on découvre des cas d'ataxie locomotrice véritable, développé par l'usage de ces engins si utiles—les machines à coudre—quo l'on devrait bien faire mouvoir par l'eau, la vapeur ou l'électricité, et non par l'agitation continue et l'ébranlement des membres inférieurs d'une femme, plus ou moins délicate et affaiblie. Malheureusement, un grand nombre d'ouvrières sont condamnées à piquer à la machine pendant des journées entières et elles finissent par s'épuiser, si elles n'ont pas la prévoyance de ménager leurs forces en prenant régulièrement les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard qui ont pour effet de reconstituer le sang, c'est-à-dire le liquide nourricier de nos organes. Elles se vendent 50 cts la boîte dans toutes les pharmacies et à la Cie Médicale Franco-Coloniale, 202 rue St-Denis, Montréal.

ALMANACH POUR 1900

Nous recevons de M. J. B. Rolland & Fils, de Montréal, leurs Almanachs pour 1900, qui viennent de paraître. Comme toujours ces deux publications, si justement recherchées, répondront encore parfaitement à l'attente de leurs lecteurs. Dans l'Almanach agricole, commercial et historique, ils y trouveront la somme la plus complète de renseignements sur l'Église du Canada, le Gouvernement, etc., etc. Dans l'Almanach des Familles, la même abondance de légendes, histoires, conseils pratiques, etc., etc., qui le font, ainsi que son nom l'indique, le véritable Almanach des familles. En vente chez tous les libraires et les principaux marchands, au prix cinq centins chacun.

I. C. C.

L'Indian Catarrh Cure

LE NOUVEAU REMÈDE

D'usage intérieur et extérieur à la fois.

Aucun Opium. — Aucun ingrédient délétère

Prix : 50 cts et \$1. la boîte

Demandez-le à votre pharmacien ou adressez-vous directement à

THE INDIAN CATARRH CURE CO.

146 rue St-Jacques, MONTRÉAL.

GEO. MORTIMER, 21 Central Wharf, Boston Mass., seul agent pour les États-Unis.

POURQUOI CHARLES TARDAIT



—Charles, mon chéri, ne vous trompez-vous pas de chemin pour aller cueillir ces violettes ?

Réflexion philosophique d'un chef de gare :

—Les mauvaises nouvelles arrivent par le rapide, les bonnes par le train omnibus.

Chez le coiffeur de la rue Marceau. Un lycéen, qui vient de se faire couper les cheveux, demande timidement à Ernest :

—Croyez-vous que j'aurai de la barbe ?

—M

—Mon père avait une très belle barbe.

Le coiffeur un peu embarrassé :

—Je crois plutôt que vous tiendrez de madame votre mère.

ABSORPTION

Absorbez une cuillerée à thé de Baume Rhumal avant de sortir au froid, et vous résisterez plus facilement au rhume qui vous guette. Il n'y a pas de meilleur spécifique contre les affections de la gorge et des poumons.

Une dame, assez... laide, fatiguait l'un de nos meilleurs peintres de ses minauderies.

Certain jour, elle lui demanda, avec des sourires significatifs, de lui donner un croquis, un rien...

—Tenez, faites moi seulement... ma caricature...

—Eh ! madame, fit l'artiste un peu énérvé, pourquoi ne vous faites-vous donc pas... photographe ?

* *

Mme Biscornet a une assez vive discussion avec son mari.

—Tenez, finit-elle par lui dire, vous n'êtes qu'une oie !

—C'est possible... Mais les oies ont sauvé le Capitole !

—Oh ! pas toutes !...

LA COQUELUCHE

Dans le traitement de la coqueluche, les mères de famille emploieront avec succès le Baume Rhumal, recommandé par tous les médecins.

Le sergent explique aux recrues les manœuvres en cas d'incendies :

—Voyons, questionne-t-il, vous êtes en sentinelle. Vous voyez le feu qui prend dans une maison... Que faites-vous ? Hein ? Que criez-vous ?

—Je crie... Je crie : Cessez le feu !

* *

—Sergent, pourriez-vous nous dire, sans vous commander, ce que c'est que l'air bachique que le lieutenant interdit dans la chambre ?

—L'herbe à chique !... fichue bête que vous êtes !... Vous ne comprenez pas que c'est le tabac !...

* *

Un policier, chargé plusieurs fois de rechercher des malfaiteurs en Angleterre, lit dans un journal que la traversée de Douvres à Calais vient d'être à peu près accomplie par un intrépide nageur.

—La belle affaire ! s'écrie-t-il ; moi aussi j'ai traversé la Manche... en agent !

LA CONSOMPTION GUÉRIE

Un vieux médecin retiré ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses ; après avoir éprouvés les remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal.

W. A. NOYES, 320 Power's Block, Rochester, N. Y.

Nouvelle édition du . . .

JEU DE POKER

—PRIX, 10 CENTINS—

La première édition étant épuisée, les éditeurs ont résolu d'en publier une édition populaire, le format, le papier et la reliure restant semblables à ceux de la première édition.

Adressez :

"Le Samedi",

516 rue Craig, MONTREAL

COUPON — PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No _____

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Non.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTINS

Prière d'écrire très lisiblement.

Four détails voir page 28.



La _____
Phosphatine Falieres...

Est l'aliment le plus agréable et le plus recommandé pour les enfants dès l'âge de 6 à 7 mois, surtout au moment du sevrage et pendant la période de crois-ance.

Il facilite la dentition, assure la bonne formation des os.

PARIS

6 Avenue Victoria

Montreal: - R. J. DEVINS, depositaire, No 1886 rue Ste-Catherine



A l'Enfant Malade

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée, donnez-lui "DORMOL", ce calmant merveilleux des enfants. — "DORMOL", pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme.

Prix, 25 cents.

Il Faut DORMOL

RIEN... DEPUIS

Célestin.—Qu'est-il arrivé entre Muzodor et toi? Vous sembleriez si bons amis l'an dernier

Philidor.—Oh! peu de chose. Je lui ai prêté \$10, l'an dernier... mais rien n'est... arrivé depuis.



LES CHANCES NE SONT PAS ÉGALES

—Des lièvres! Ils sont là un tas dans le bois... mais ils n'osent pas sortir, les lâches!
—Dame, écoutez donc, ils voient que vous avez un fusil, et eux n'en ont pas.

YOU CAN MAKE 12 TO 20 PAIRS PER DAY

Klondike Knitter.

ATTACHMENTS

INSTRUCTION BOOK

WINDER

SWIFT

RIBBER

MACHINE

MAKER

ALL FOR \$20.00

FREE Catalogue

AGENTS WANTED

YOU CAN GET 10, 15, & 20¢ PER PAIR.

SEND TO US WITH BALANCE IN CASH.

GOOD FOR \$3.00 WITH ORDER.

Address: **CREELMAN BROS.** GEORGETOWN ONT., CANADA.

Trestler, Globensky & Martel

... DENTISTES ...

Entrée. Etablie depuis 1855

No 1920 RUE STE-CATHERINE

Ou par l'élévateur du magasin E. LEPAGE & CIE, coin de la rue St-Laurent...

LE COMBLE

Mme Phémie.—Mon mari s'est conduit comme un monstre envers moi. Après m'avoir fait souffrir pendant cinq ans, il m'a désertée, il y en a quatre, et voici qu'il revient juste au moment où j'allais me remarier.

Se trouve dans toutes les pharmacies de la Province.



Aux Dames

EN CAS de Gerçures, Cuissons, Rougeurs

ET POUR

Adoucir, Velouter, Blanchir

la peau du Visage et des mains

rien n'égale la

Crème Simon

Se défier des Contrefaçons et Imitations

Poudre de Riz et Savon

DE LA MÊME MAISON

CREME SIMON

Petit modèle \$0.50 le flacon

Moyen " " " " " 0.75 " " "

Grand " " " " " 1.00 " " "

SAVON SIMON 0.50

POUDRE SIMON 0.50

Agent General pour le Canada: - - R. J. DEVINS, No 1886 rue Ste-Catherine, Montreal.

ENCORE UN MÉNAGE MALHEUREUX



Elle (en pleurs). — En l'épousant, mon but était surtout d'avoir pour jouer au golf quelqu'un que je pus battre tout le temps...
L'ami. — Et il ne veut pas jouer ?
Elle. — Oh ! il joue tant que je veux, mais il ne me laisse pas gagner une seule partie.

Chronique des Théâtres

Il n'y a qu'une voix pour proclamer que les représentations à l'Académie ont été l'événement de la semaine dernière. Le succès artistique a été complet, éclatant. Et le public s'est porté en masse vers ces maîtres de l'art qui nous reviendront peut-être vers le printemps. Nous le souhaitons.

Cette semaine, au même théâtre, c'est la grande comédienne Rose Coglan qui attire un public également nombreux dans la pièce *White Heather*. Ses assistants sont à la hauteur de la tâche et, quant à la mise en scène, qu'il nous suffise de dire qu'il a fallu un déboursé de \$30,000 pour en assurer la somptuosité et la couleur locale.

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS

Les Bohémiens de Paris, le pièce qu'on a jouée aux Variétés a été encore un très grand succès à l'actif de cet établissement. Ce beau drame, qu'on avait jusqu'alors ignoré à Montréal, a été monté avec un luxe et un réalisme de mise en scène qui fait honneur à la direction de ce théâtre. Les décors, surtout celui du pont de Grenelle, méritent une mention particulière. Quant à l'interprétation, elle a été comme toujours digne d'éloges. Toute la troupe permanente a donné avec un ensemble remarquable et elle a été renforcée cette fois-ci par Mme Blanche de la Sablonnière qui a fait sa rentrée sur cette scène. Cette semaine *Les Martyrs de Strasbourg* attirent un public enthousiaste. Les entr'actes sont aussi très jolis, les deux frères Delville étant toujours désopilants.

PARC SOMMER

On nous apprend que le programme de dimanche prochain va causer les plus agréables surprises. La direction s'est assurée la présence d'artistes qui ont bien des tours dans leurs sacs et qui vont en sortir les meilleurs. Qu'on se le dise.

THÉÂTRE ROYAL

A Lion's Heart remporte un gros succès. Le principal interprète de cette pièce si dramatique est Carl Haswin, si bien connu partout. Il est admirablement secondé et les femmes sont jolies.

SOIRÉES DE FAMILLE

Quinze cents personnes ont été voir jouer *Les crochets du père Martin*, mercredi dernier. L'interprétation a surpris nombre de personnes qui assistaient pour la première fois aux représentations de ce vaillant et intelligent essaim d'amateurs. Elles pensaient n'avoir qu'à encourager charitablement des efforts embarrassés mais bien intentionnés, et elles se sont surprises applaudissant en toute conviction des succès réels. L'Union Ste-Cécile et son orchestre avaient prêté leur concours pour la circons-

tance, ce qui a constitué la plus brillante collaboration musicale désirable. Mlle Régina Roudeau, dans sa romance, M. H. Arnoldi, sur le violon, et M. J. Dionne, avec le trombone, ont fourni des entr'actes bien applaudis.

Cette semaine, on nous donne *Grand-père et belle-mère*, une des meilleures comédies du répertoire français.

* * *

ELDORADO

Ce théâtre-concert, si recherché par tous les dilettanti amateurs de spectacles français, nous conduit de surprises en surprises. Après le triomphe obtenu par le programme de la semaine dernière, la direction de l'Eldorado n'a pas voulu s'arrêter en si bon chemin, aussi le programme de cette semaine ne le cède-t-il en rien à celui de la semaine précédente.

Une vraie représentation de gala. Nous avons comme première pièce : *Une mariée en bloc*, opérette en un acte, terminée par : *La tournée sur le zinc*, pochade chantée par toute la troupe avec un grand succès, et comme deuxième pièce : *Le drame de la rue de Sourcine*, comédie de Labiche, interprétée par les principaux artistes de la troupe. Avec de semblables attractions nous pensons qu'il est prudent de retenir les meilleures places à l'avance. (Tel. : East 1621.)

STRAPONTIN.

INCOMPATIBILITÉ

Mme Treizétoile. — Je ne puis vivre avec un homme qui ne sympathise pas avec moi.

L'arocat. — En quoi différez-vous ?

Mme Treizétoile. — Il ne veut pas faire des dettes.

AU RESTAURANT

— D'où diable peut sortir une volaille aussi coriace ?

— Peut-être d'un œuf dur !

UNE LACUNE A COMBLER

Une femme demandait au gouverneur du Tennessee de gracier son mari.

— Pourquoi a-t-il été condamné ? demandait-il.

— Il n'avait pas le sou, nous avions faim et il a volé un jambon.

— Et vous voudriez le voir remettre en liberté ?

— Oui, Votre Honneur, car nous avons encore faim et nous n'avons plus de jambon.

AU CONTRAIRE

L'explorateur. — L'anthropophagie est-elle commune parmi vous ?

L'Indien. — Au contraire, c'est très "recherché".

RENTRÉE DE MADAME

Elle. — Comment, tu ne trouves même pas un mot agréable à me dire, alors que je viens d'être six semaines absente ?...

Lui. — C'est vrai..., je suis un ingrat.

A L'ÉCOLE

Le maître. — Nommez-moi deux choses très importantes aujourd'hui et qui étaient inconnues il y a un siècle.

Toto. — Vous et moi.

RÉFLEXION D'UN AFFAMÉ

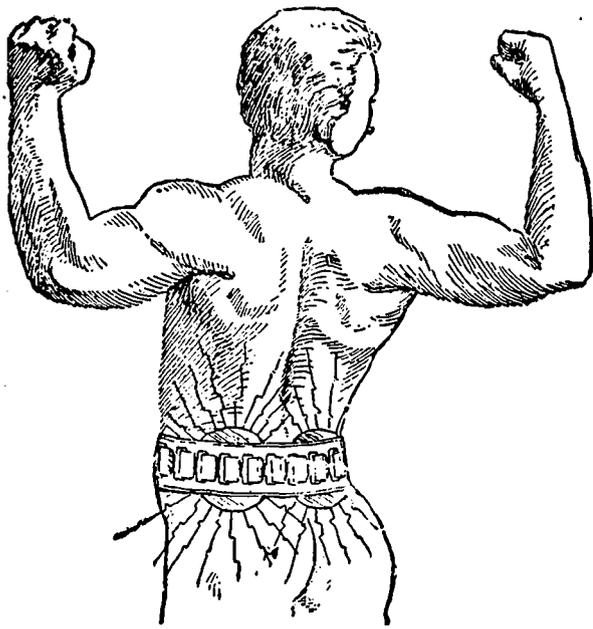
— On passe des lois pour prohiber la danse du ventre. Hélas ! celle du mien dure toujours.

PROPOSITION ENGAGEANTE



Mike. — Voulez-vous faire battre votre chien, mame ? Y y a une bourse de vingt-cinq centins à gagner.

La Force pour les Hommes Faibles



Dites le mot. Laissez-moi vous montrer ce que j'ai montré à d'autres depuis plus d'un quart de siècle : le vrai chemin vers la santé. Le remède que j'offre vous sera d'une aide assurée et sans danger.

N'USEZ PAS DE DROGUES

Au cours de mes premières années de pratique, j'ai donné des prescriptions à des hommes faibles. Je connais mieux. Pendant 30 années, j'ai traité ces symptômes nerveux tout particuliers qui résultent des erreurs de la jeunesse et des excès subséquents, tels que : Ecoulements, Impuissance, Reins faibles, Varicocèle, etc. Grâce à cette longue expérience, je puis couramment offrir aux hommes, mariés

ou non, de précieux conseils. Lecteur, je voudrais qu'il fût en mon pouvoir de montrer à tout homme faible les merveilleux résultats que j'obtiens grâce à mon célèbre appareil, la

Ceinture Electrique du Dr Sanden

avec suspensoir adhérent. Employé comme il faut, c'est un infailible restaurateur de vitalité.

Vous me croirez quand je vous montrerai 6,000 témoignages spontanés de cures radicales—noms et adresses—reçus en 1898. Cette ceinture est le résultat de longues et patientes études.

Elle est le dérivatif d'une batterie portative à chaînons que j'inventai il y a vingt-

cinq ans. J'y ai apporté plusieurs modifications, jusqu'à ce qu'elle renferme les meilleurs éléments de tous les appareils électriques et constitue ce que je considère un traitement par soi-même à la maison parfait pour les hommes. C'est réellement une batterie portative à 36 éléments. Pesant 6 onces. Les courants sont ressentis de suite, bien que réglés à n'importe quel degré de force, sur le corps, par une vis de pression. Portée toute la nuit. Elle soulage, renforce et guérit pendant le sommeil.

Brochure Gratuite. Ecrivez pour avoir la petite brochure "Trois Classes d'Hommes," laquelle explique tout et est expédiée sous enveloppe unie, gratuitement : ou bien, si vous demeurez en ville ou tout près, venez au bureau et consultez-moi sans frais. Je vois personnellement à toute la correspondance. Faites comme je vous dis. Ecrivez ou venez aujourd'hui.

HEURES DE BUREAU, 9 a.m. à 6 p.m.
Dimanches, 11 a.m. à 1 p.m.

Dr B. SANDEN, No 132 Rue Saint-Jacques, Montréal.

Ingénieux plaidoyer.
L'avocat—Oui, mon client a coupé sa femme en huit morceaux. Je demande pour lui des circonstances atténuantes, car elle lui disait tous les jours quelle se mettrait en quatre pour lui faire plaisir.

BEAUX-ARTS

MM. Curtis et Cameron, les éditeurs d'œuvres d'art de Boston, ont ajouté à leurs spécialités si riches les sépias et les chromolithographie de Copley et les gravures connues sous le nom de *Dürer Paints*. Ils viennent de nous adresser deux élégantes petites publications contenant des spécimens de ces productions. Ce sont vraiment des choses admirables à tous points de vue et ceux de nos lecteurs qui ont le goût des belles illustrations feraient bien de communiquer avec cette maison.

A l'examen préparatoire des employés au télégraphe :

—Dites-nous, monsieur, quels étaient les personnages de la mythologie dont la voix portait le plus loin ?
—C'étaient les faunes.
Une boule noire à ce monsieur.

Un officier de cavalerie traverse un village, s'adressant à un habitant.
—Dites-moi donc où demeure le vétérinaire.

—J'n'en savons rien.
—Vous n'avez donc jamais été malade ?

Bosmal cause avec Gugusse.
—Cré nom ! ça ne va pas.
—Quoi que t'as ?
—J'ai mangé du cheval et il me tourne sur le cœur.
—Il te tourne... ça devait être un cheval de cirque !

MAISON DE CONFIANCE

Centre de St-Jean-Baptiste

ETABLIE DEPUIS 25 ANS.

Nous connaissons vos besoins et nous avons les marchandises pour vous satisfaire. Joindre l'utile à l'agréable, telle est notre devise, et toujours nous offrons des marchandises durables, nouvelles, qui les rendent très désirables aux prix que nous les vendons.

QUELQUES BARGAINS :

- | | | | |
|--|--------|---|-----|
| Etoffes à Manteaux, bouclé, bleu marin, valant \$1.50, notre prix..... | 90¢ | Nuages en laine blanche, tricot de fantaisie, seulement..... | 20¢ |
| Nappe bleu-marin pour pardessus de garçons, bon marché à \$1.50, Notre prix..... | \$1.00 | Gants en laine blanche pour enfants, valant 30¢. Notre prix..... | 20¢ |
| Beaver drab pâle, qualité très désirable, seulement..... | \$1.25 | Capines en laine blanche et couleur, valant 35¢. Notre prix..... | 25¢ |
| Jupes en serges Cheviots noires, bonne doublure et bord en velours, depuis..... | \$2.00 | Gants et Mitaines en laine, pour enfants, depuis..... | 10¢ |
| | | Fentre à Manteaux, dans toutes les couleurs nouvelles, aux prix de la fabrique. | |

Demandez à voir nos TAPIS, PRÉLARTS et RIDEAUX.

VANIER & LESAGE, 1153 Rue St-Laurent, Près du Carré St-Jean-Baptiste.



Bijouteries Nouvelles

A BAS PRIX ... INCROYABLES

A LA MAISON DE CONFIANCE ...

J. M Grothé

1879 Rue Ste-Catherine, Montreal



La Boisson des Enfants ...

C'est l'EAU MINERALE RADNOR. Cette eau est recommandée aujourd'hui par tous nos médecins. Elle remplace l'eau d'aqueduc qui contient tant de germes de maladies. Il est du devoir des parents de choisir une eau qui soit un breuvage sain et de santé pour l'enfant. L'EAU RADNOR donne en peu de temps un teint rosé et une vigueur extraordinaire à l'enfant qui boit un peu de cette eau tous les jours.

Traitement Privé contre l'Abus des Liqueurs et des Drogues

sans injections hypodermiques, ni publicité, ni perte de temps, ni autre inconvénient quelconque en prenant la CURE DIXON. C'est un remède végétal tout à fait inoffensif dans ses effets immédiats ou ultérieurs. Il guérit positivement tous les cas sans exception, s'il est pris fidèlement suivant les directions par des personnes désireuses de se guérir. C'est un véritable spécifique contre l'alcoolisme et la morphomanie. Nous invitons cordialement toutes les personnes intéressées à faire une visite à nos bureaux et voir ce que nous faisons; nous leur donnerons les preuves les plus convaincantes de l'efficacité absolue de notre remède. A celle qui ne pourrait venir et en ferait la demande, nous enverrons gratis et sous pli cacheté, une brochure qui leur donnera des renseignements complets. S'adresser à la "DIXON CURE CO." ou à son gérant J. B. LALIME, 572 rue Saint-Louis, Montréal.

Un bohème regarde clouer le cercueil renfermant les restes d'un sien ami :
—Pauvre ami! murmure-t-il. Quel terrible créancier que la mort! C'est le seul qui ait réussi à pouvoir l'encaisser!

Déménagement

F. Lapointe a déménagé son stock de meubles aux Nos 1447-1449 de la rue Sainte-Catherine, près de la rue Montcalm. C'est sans contredit le plus beau magasin dans son genre qu'il y a dans Montréal.

Les personnes qui désiraient visiter l'établissement seront les bienvenues.

Quand vous aurez besoin de Meubles, Tapis, Prêlarts, Rideaux, Cadres, Miroirs, etc., etc., au plus bas prix du comptant, c'est aussi la vraie place, vous êtes certain de toujours faire un bon marché. Les personnes qui ont besoin de crédit devront s'adresser à M. Guibord, gérant de ce département, au No 189 rue Montcalm, près de la rue Sainte-Catherine.

Ouvert tous les soirs jusqu'à 10 heures.

F. Lapointe,

1447-1449
SAINTE-CATHERINE

Près de la rue Montcalm.

Le jeune vicomte de Champs d'Azur est cité en police correctionnelle pour un duel, et, depuis trois heures, il attend son tour. Et il se décide à interroger l'huissier :

—Pardon, monsieur, en aurai-je pour longtemps?

—Un peu de patience, mon ami, il y a encore un autre voleur avant vous.

Une femme acariâtre

Dans le ménage conjugal, une femme acariâtre n'est pas l'idéal d'un mari. Certains maris en prennent philosophiquement leur parti au lieu de remonter aux causes d'un état d'excitation nerveuse qui n'est pas habituel à la femme et qui céderait rapidement à un traitement approprié. Quand le système nerveux est malade, on peut être certain que le sang est malade, c'est-à-dire qu'il ne contient plus les éléments nutritifs nécessaires au bon fonctionnement des nerfs qui, faute de nourriture, se refusent à faire leur service, se mettent en grève. Aussitôt que l'on constate ces symptômes de désordre nerveux, on se trouvera admirablement bien d'un régime de cinq ou six semaines aux Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard qui ont la propriété précieuse de rendre au sang les éléments reconstituants. 50 cts la boîte dans toutes les pharmacies et à la Cte Médicale Franco-Coloniale, 202 rue St Denis, Montréal.

Entre domestiques :

—Que fais-tu chez tes maîtres?

—Je verse.

—Tu es sommelier?

—Non, je suis cocher.

NOUVEAU RESTAURANT

GUST. BOURRASSA

Spécialité de bonnes Liqueurs et de bons Cigares à prix populaires. Invitation cordiale à tous.

32 Cote St-Lambert

50 ANS EN USAGE I

DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D^r CODERRE

PILULES DE

Noix Longues

Composées)

De McGALE

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES

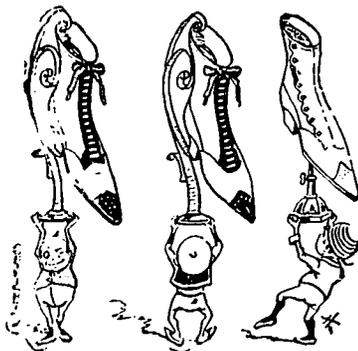
Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

DEVINETTE



—Vous voyez le bouddhiste. Chercher maintenant le brahmane.



Ce qu'il faut aux familles on ... Chaussures de toutes sortes

Elles ne le trouvent à leur satisfaction nulle part autant qu'chez...

RONAYNE BROS.

2027 Rue Notre - Dame

COIN DE LA PLACE CHABOILLEZ

Téléphone Bell, Main 172. MONTREAL

Un commerçant raconte à un horloger, son voisin, qu'il a des ennuis avec son fils, grand garçon d'une vingtaine d'années.

—Depuis quelque temps dit-il, il se dérange beaucoup.

L'horloger distrait :

—Vous ne le remontez peut-être pas régulièrement.

Dr J. G. A. GENDREAU

Chirurgien-Dentiste

20 Rue Saint - Laurent

Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell : Main 2818

Entre débutants en littérature :
—Evidemment, le talent est bien quelque chose ; mais il y a surtout la chance... Ainsi, il a fallu beaucoup de lettres à Mme de Sévigny pour devenir célèbre... alors que cinq lettres ont suffi à Cambronne!

Maux de Tête

Les Pilules C. T. C., Headache Pill.

Elles sont infaillibles pour toutes les formes de maux de tête et migraine. Vendues partout, 25. la boîte.

PRÉPARÉES SEULEMENT PAR ROY & BOIRE DRUG CO.

10c

402 Pages, 402

L'administration du SAMEDI a fait tirer une seconde édition de l'émotionnant ouvrage de Pierre Salles :

LE FILS DE L'ASSASSIN

... ce qui forme un volume de 402 pages fort bien imprimé sur beau papier.

Prix, au bureau :

10c

Par la poste : 15 cents. C'est véritablement pour rien.

LE SAMEDI,
516 rue Craig, Montréal.

Une Recette par Semaine

DESTRUCTION DU CANCER DE LA PEAU

Caustique pour détruire le Cancer de la peau, du Traité de médecine et de thérapeutique de 1897, du Docteur P. Brouardel, professeur et doyen de la Faculté de Médecine de Paris, Membre de l'Institut, Médecin honoraire des Hôpitaux, et avec la collaboration de 47 médecins, professeurs de différents Collèges de Médecine de France, qui ont reconnu pour être un des meilleurs caustiques celui du Dr Manca, Professeur;

Ce caustique est composé comme suit: — Acide arsenieux, 2 parties; Sulfure de mercure, 6 parties; Eponge calcinée, 12 parties.

S'il y a des croûtes, on les fait tomber avec un cataplasme, on delaye un peu de cette poudre, avec un peu d'eau froide, en consistance de pâte, on applique cette pâte, sur le cancer, d'une épaisseur de deux lignes, on recouvre la pâte, avec de la toile d'araignée ou du papier Joseph. Il faut laisser tomber naturellement, après 8 ou 15 jours. Cela entraîne la tumeur dans sa chute.

OBSERVATIONS. — Ce caustique est très dangereux; il est prudent d'avoir recours à un bon médecin pour l'appliquer, surveiller les effets et pour éviter l'intoxication. Il est bien compris: les cancers de la peau. Usage Externe.

Ces recettes, je les donne gratuitement.

CL. ESMONIN,

1853, rue Ste-Catherine, Montréal.

Gnérissant les maladies de la peau, par sa poimnade merveilleuse.

Mde. Pierre Saucier

WALLAGRASS, Mo.

Dit: "Le beau mal était la cause de tortures sans noms. J'avais l'estomac tellement faible que je ne pouvais rien manger, je ne pouvais boire qu'un peu de bouillon à la fois, j'avais de grandes douleurs dans le bas-ventre, les reins et les côtés. Je m'étais fait soigner par un médecin en renom, mais il ne put rien faire pour me soulager, même je souffrais davantage. Après avoir lu des certificats de guérisons sur les journaux, je commençai à prendre les Pilules Rouges du Dr. Coderre en même temps que je suivais le traitement des médecins spécialistes. Toutes mes amies sont dans l'étonnement de me voir en si bonne santé."



Nos médecins donnent des consultations gratuites, soit par lettres ou à leurs Salons de consultation, tous les jours, de 9 hrs. a.m. jusqu'à 6 hrs. p.m. Dimanches exceptés. Ecrivez pour blancs de traitements gratuits. Toute commande ou consultation par lettre devront être adressées à "Cie Chimique Franco-Américaine" Dept. Médical, Montréal.

Les Pilules Rouges du Dr. Coderre ne sont pas purgatives. Les femmes qui souffrent de constipation devront prendre les Tablettes Purgatives du Dr. Coderre en même temps que les Pilules Rouges.

Les Pilules Rouges du Dr. Coderre se vendent 50c. la boîte ou \$2.50 pour 6 boîtes, les Tablettes Purgatives, 25c. la boîte, chez tous les pharmaciens. Ou par la maille.

Vous pouvez aller consulter nos médecins soit au No. 274 rue St-Denis, Montréal, soit au No. 66, rue St-Jean, Québec ou soit au No. 241 rue Tremont, Boston, Mass.

L'ASSURANCE A UN SOU PAR JOUR

Rappelez-vous qu'en payant un sou à la Caisse Nationale d'Economie, vous êtes assuré qu'après 20 ans vous retirerez une pension annuelle de quelques centaines de dollars durant le reste de votre vie. Faites immédiatement votre application pour 1899 à Arthur Gagnon, Sec.-Trés., Monument National.

Une dame, ayant un procès, vint un jour solliciter en sa faveur M. le premier président Grandcour:

Renvoyée sèchement, elle dit, en traversant l'antichambre:

—Peste soit du vieux singe!

Le lendemain l'affaire fut a pelée, et la dame gagna son procès. Elle courut aussitôt remercier le président qui, pour toute vengeance, se contenta de lui dire:

—Sachez, madame, une autre fois, qu'un vieux singe est toujours disposé à faire plaisir aux guenons.

ON EST ÉMERVEILLÉ

Vous serez émerveillé du bien que vous éprouverez lorsque, pour faire cesser une toue fatigante, vous aurez pris quelques cuillerées de *Baume Rhumal*, le spécifique par excellence pour le traitement de toutes les affections de la gorge et des poumons.

Un monsieur se présente à un guichet de la gare et demande des billets pour le Croisic.

—Combien vous en faut-il? demande l'employé.

—Trois: pour moi, ma femme et ma belle-mère.

—Nous n'en donnons pas pour les belles-mères.

—Pourquoi ça?

—C'est un train de plaisir!

Le choc Nerveux

A la suite d'un accident, d'une catastrophe, comme par exemple, le déraillement d'un train, une chute, une brusque secousse, il se développe une affection nerveuse spéciale que l'on désigne communément sous le nom de "CHOC NERVEUX." Le malade, d'après le Dr Monin, devient incapable d'attention, indifférent, maussade; il perd la mémoire, pleure sans motif, il éprouve des vertiges, des douleurs de tête; il a mal dans le dos et ses jambes faiblissent, ses forces diminuent, ses fonctions digestives se dépriment et il maigrit. Que faire en pareille circonstance? Il s'agit, comme on dit vulgairement, de "remonter" le malade, de rétablir l'harmonie du système nerveux ébranlé, dérangé, en agissant sur ce modérateur des nerfs par excellence, le sang qui trouve dans l'emploi des Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard, les éléments réparateurs indispensables. Ces pilules se vendent dans toutes les pharmacies (50 cts la boîte) ou à la Cie Médicale Franco Coloniale, 202 rue St-Denis, Montréal.

Madame veuve Calino vient de reconvoler en justes noces. Elle est au comble du bonheur.

—A mon chéri! s'écriait-elle hier en embrassant son nouvel époux. Comme mon premier mari serait heureux de te connaître, s'il était encore de ce monde, le pauvre homme!

Pour Guérir le Rhume en Un jour

Prenez les Tablettes Laxatives de Bromo-Quinine. Tout pharmacien remboursera le prix du remède s'il ne produit pas guérison. 25c. La signature de E. W. Grove se trouve sur chaque boîte.

ÊTES-VOUS SOURD ?

On peut de nos jours guérir (toutes les déficiences de l'ouïe; il n'y a que les sourds-muets d'incurables. Méthode simple et nouvelle. Les bourdonnements cessent de suite. Décrivez votre cas, nous l'étudierons et donnerons les consultations gratuitement.

DR. DALTON'S AURAL CLINIC,
596 Ave. LaSalle, Chicago, Ill.

The Jones Umbrella "Roof"



Recouvrez votre Parapluie

No jetez pas votre vieux parapluie; renouvelez la couverture pour \$1.— Ceci ne prend qu'une minute.— Pas de couture. L'homme le plus maladroit y réussit aussi vite que la femme habile.

Dix Jours d'Essai Gratis. Envoyez-nous si, et nous vous expédierons par la poste, FRANCO, une couverture en "Soie Croisée Union", une "Couverture Ajustable", de 26 pouces (28 pcs, \$1.25; 30 pcs, \$1.50). Si la couverture ne vous convient pas, retournez-la A NOS FRAIS et votre argent vous sera rendu par la poste. Pas de questions.

QUOI FAIRE — Prenez la mesure en pouces de votre vieux parapluie. Comptez le nombre des baleines extérieures. Mentionnez si la manche est en bois ou en acier. Instructions complètes envoyées avec chaque couverture. Notre liste spéciale de prix sur différentes grandeurs et qualités envoyées sur demande. Demandez notre brochure: *Umbrella Economy*, expédier gratis. Votre couverture de parapluie étant hors d'usage, vous serez content de savoir ceci.

THE JONES-MULLEN CO., 396-398 Broadway, New York.

COUVERTURES DE MEUBLES

Nous avons toujours en mains un grand assortiment choisi de belles couvertures de chaises, sofas, causeuses, etc. Tout ouvrage de couverture et de rembourrage est fait dans notre propre fabrique, sous notre direction personnelle. Il nous fait toujours plaisir de vous renseigner sur le coût des couvertures et du rembourrage et nous garantissons une main-d'œuvre parfaite.

Renaud, King & Patterson
652 Rue Craig.
Haut de la ville:
2442 rue Sainte-Catherine.

LA MEILLEURE

Machine à Laver

... La plus simple, la plus durable, la plus perfectionnée, offrant des garanties parfaites.

ET LA MOINS COUTEUSE

Un enfant la manie sans fatigue. Elle ne déchire pas le linge. C'est la machine préférée

et des milliers de ces machines font la joie de nos familles.

IL N'EST PAS NECESSAIRE DE FAIRE BOUILLIR NI SE SERVIR DE LAVEUSE.

Venez examiner la machine et vous serez convaincu.

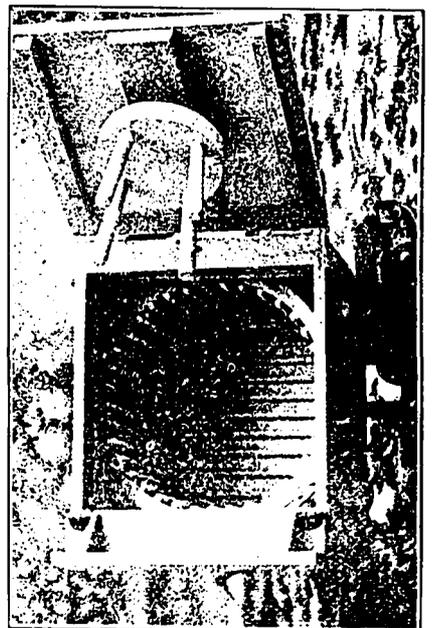
Vendue au comptant ou bien payable à la semaine.

Tordons neuves, pose de rouleaux et réparations de tordons faites promptement et à des prix modérés. S'adresser à

A. HOULE, Propriétaire

1171 rue Ontario, Montréal

Succursale: 101 RUE DU PONT, QUEBEC.



PLUMES ET DUVET

et Articles de Literie de toutes sortes nettoyés et désinfectés à la vapeur et à l'air chaud. Ouvrage fait le même jour si on le désire. Plumets et Literie de toutes sortes au plus bas prix!

Montreal Feather Co.

476 rue St-Laurent, Entre les rues Ontario et Sherbrooke.
Tel. Bell Est 290.

Magnifique Assortiment

PARLONS TAPIS ET PRELARTS

Voilà un département situé au troisième, dans une vaste pièce parfaitement éclairée, où la qualité de l'article se palpe sans se tromper, où les dessins se voient nettement, où les nuances ne sauraient échapper à l'œil le plus indifférent.

Ici, le ménage le plus modeste trouve tout ce qu'il lui faut, à son prix, de même que l'acheteur désireux d'un article de luxe le trouve à prix également raisonnable.

Ce département est si connu de tous par son vaste assortiment et ses prix populaires, qu'il nous suffit de mentionner quelques spécialités "de vrais Bargains" pour voir accourir toutes les personnes qui s'y connaissent en bonnes marchandises et en bas prix.

TAPIS BRUXELLES

De fabrication supérieure, de dessins absolument nouveaux, 27 pouces de largeur, une occasion à \$1.35, pour \$1.00

TAPIS CROSSLY

Magnifiques tapis anglais, dessins attrayants, 27 pouces de largeur, valant 75 cts, pour 58 c.

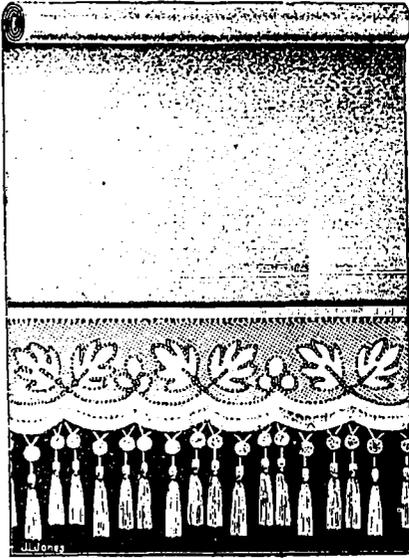
TAPIS TAPESTRY

Une collection des plus jolis modèles, 27 pouces 25 c.
Autres qualités, à prix aussi bas.

CARPETTES EN LAINE

Plusieurs modèles - plusieurs grandeurs.

7 1/2 x 9 \$4.00
9 x 10 1/2 5.25
9 x 12 7.00
10 1/2 x 13 1/2 8.50



Occasion magnifique : 3 x 6 pieds - Toile Opaque - \$1.00.

PRELARTS ANGLAIS

Immense assortiment des meilleures fabriques 35 c.
Différentes qualités et nouveaux modèles \$1.10

EN VOGUE

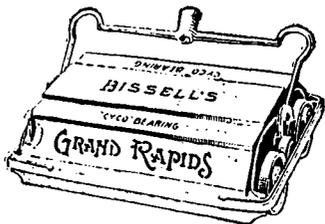
Une ligne qui plaît énormément, très durable et que nous ne saurions trop recommander. Valeur réelle 75 cts, pour 58 c.

PRELARTS CANADIENS

1 à 2 verges de largeur - jolis dessins, durables 20 à 65c

PRELARTS A ESCALIERS

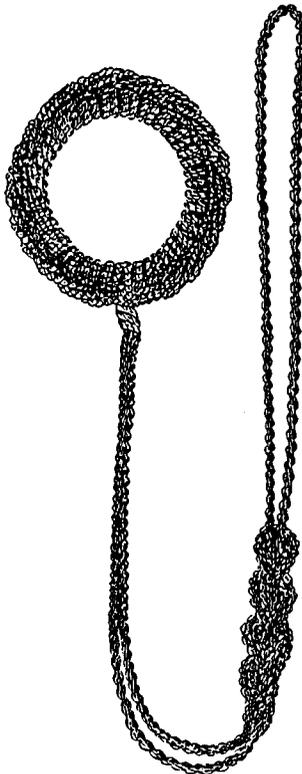
Sur canevas différentes largeurs, 10 cts et plus.



Batayeuse à Tapis - \$2.50 à \$3.00.



Ornements en Cuivre. La paire, 15 cts.



Glands à Rideaux - 5 cts.



La douzaine - 10 cts.

JOLIES PORTES, JOLIES FENETRES

Mille et un modèles nouveaux dans les dessins les plus originaux. Ces quelques vignettes donnent une faible idée de ce que nous avons en magasin.

Inutile de chercher mieux, plus joli, plus varié, plus riche, plus modeste, mieux choisi, plus convenable, vous ne trouverez rien qui vous plaira davantage nulle part, tant sous le rapport du nouveau, de l'élégance et des bas prix.

NOS RIDEAUX, soigneusement achetés des fabriques les plus renommées, éclipsent tout ce qu'on a offert jusqu'à présent.

POLES COMPLETS

Dorés ou en chêne doré, avec ornements en cuivre - tous les accessoires - depuis 25 c. à \$5.00

RIDEAUX TAPESTRY

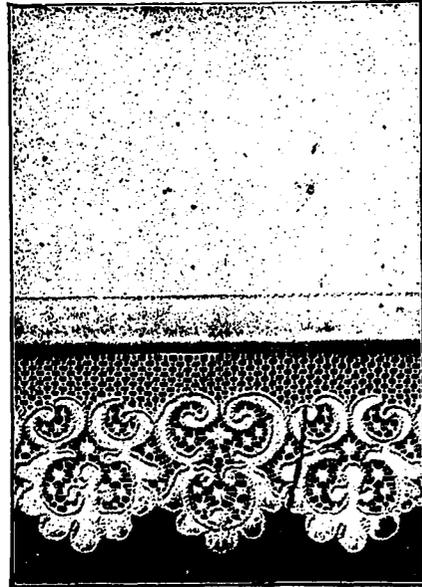
Une superbe ligne spéciale - à prix incroyablement réduits, valant \$7.50 \$4.00

RIDEAUX EN GUIPURE

Riches qualités, nouveaux genres, crème et blanc, de 3.00 à \$15.00. Une occasion à voir.

RIDEAUX DE DAMAS

A la verge - soie et coton - grand choix.



3 x 6 pieds - Toile Opaque, avec dentelle, nuances nouvelles - 50 cts.

35 cents à \$1.50

CRETONNES NOUVELLES

Pour rideaux, couvertures de meubles, une variété de dessins nouveaux, 6 cts et plus.

C'est à un bon marché sans précédent.

RIDEAUX EN DENTELLE

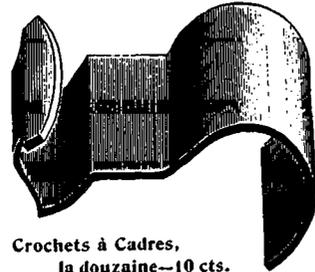
Modèles ravissants - fines qualités, valeurs extra - 45c à 68.00

RIDEAUX EN CHENILLE

Toutes les nouvelles couleurs assorties - toutes les largeurs - le plus grand choix de Montréal, - la paire de \$2.25 à \$20.00

RIDEAUX EN DAMAS

Plusieurs belles lignes extraordinaires achetées à bon compte d'une grande maison de Londres. - Comme patrons, qualités et nuances, c'est insurpassable. La paire, de \$2.25 à \$20.00

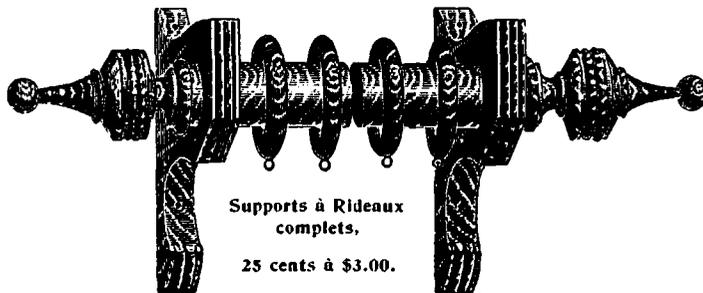


Crochets à Cadres, la douzaine - 10 cts.

"RUGS" EN COCOA

Une grande variété - prix spéciaux.

40c, 50c, 60c, 75c, 90c, \$1.00, jusqu'à \$5.00.



Supports à Rideaux complets, 25 cents à \$3.00.

UN "JOB" EXTRAORDINAIRE

Venant d'être reçu. - Acheté en "Job" sera vendu à sacrifice. - Valant \$10.00 pour \$6.00

Maison Letendre & Arsenault

No 1493 Rue Ste-Catherine, - - Entre les Rues Amherst et Wolfe.

Henry Morgan & Co.

COLONIAL HOUSE

Carré Phillips

MAISON FONDÉE EN 1845.

Nous attirons spécialement l'attention des lecteurs sur notre CATALOGUE D'AUTOMNE ET D'HIVER. Ce livre rendra certainement de grands services aux acheteurs qui, étant trop éloignés pour se rendre au magasin, pourront ordonner par la maille : pour tous ce livre contient de très utiles informations.

Le SUPPLEMENT DE NOEL contenant les jouets et articles de fantaisie convenables pour cette saison, vient d'être publié.

Ces deux livres seront envoyés, gratis, sur réception d'une carte postale.

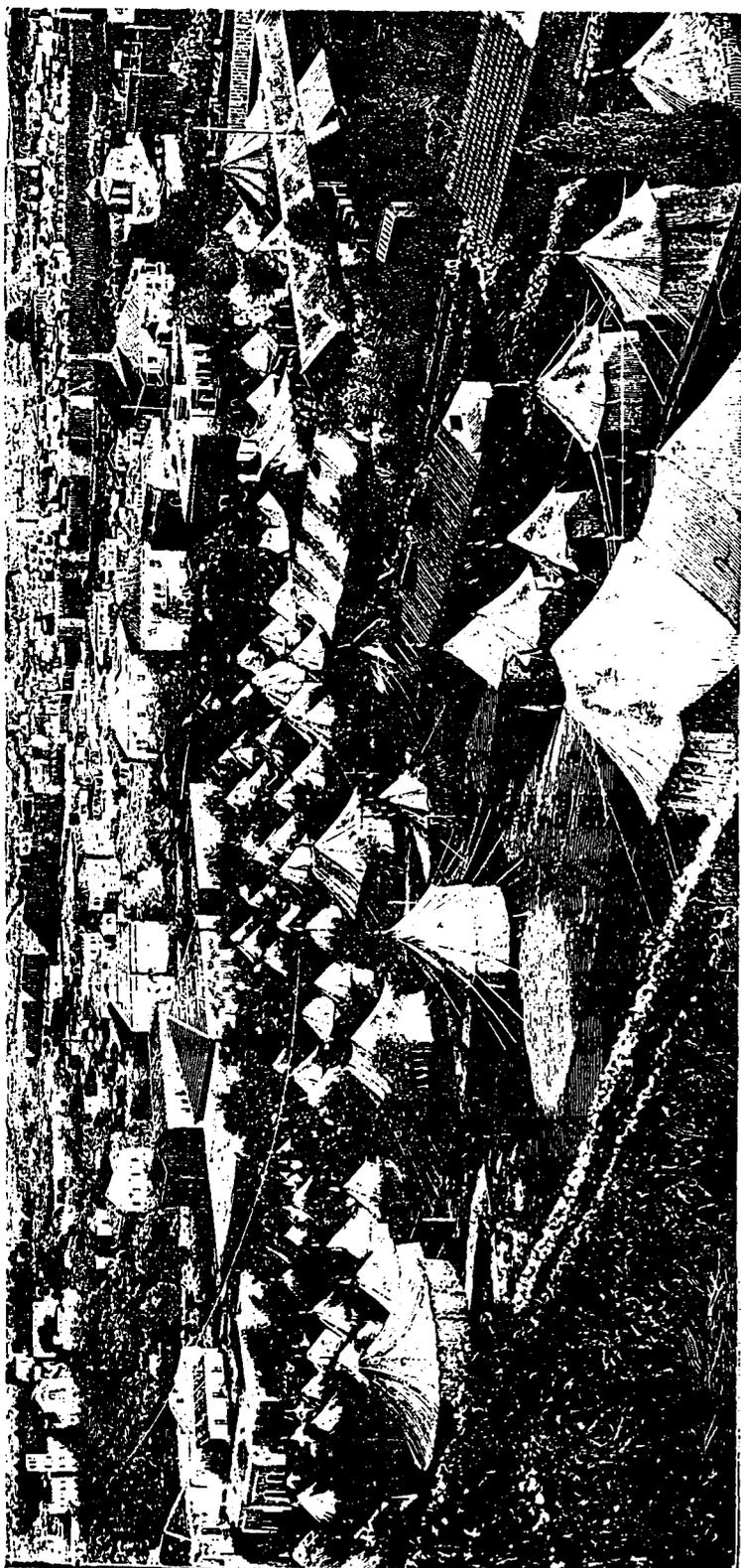
Les clients sont invités à faire l'essai de notre Département de la Maille, les commandes y sont promptement et soigneusement exécutées.

Les catalogues donnent toutes les instructions nécessaires aux clients.

Toutes informations fournies et échantillons envoyés sur demande.

HENRY MORGAN & CO.,
Montreal.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 208



Ont trouvé la solution juste: Mmes Pottier, Provancher, Mlles E Beauchamp, I Brouillet, R Brousseau, A Dérôme, M Durand, R H A Jacques, B Normandeau, A Vallée, MM E Brosseau, L Brousseau, J W Carrière, J Cartier, J Champoux, A Drolet, N Drolet, R Gagnon, W Lanoix, G Martel, J Paquet, P O Richard, H Vézina (Montréal, Q); Mlle B Poirier (Montréal Annex, Q); M A Blanchette (Arthabaskaville, Q); M L J Allaire (Cap, Q); J R Picard (Charlemagne, Q); M R A Darcho (Danville, Q); M M Levesque (DeLorimier, Q); M J Robin (Foresdale, Q); M O Mercier (Himontburg, Q); Mils C Durocher, F Métot (Hull, Q); M E Marcoux (Limoilon, Q); Mlle A Sicard (Maisonrouve, Q); Mme C P Mainville (Mile-End, Q); Mlles R D'Auray, M Gauvreau, B Hamel, MM F J Boulay, J S J Routhier (Ottawa, Q); MM W De-champs, C J Légare, E Pirent (Québec, Q); Mlle A M Lévesque (Itiviere-du-Loup, Q); Mme J B H Thibodeau (St-Athanase d'Iberville, Q); Mlle A Lanctot (St-Constant, Q); Mlle A Tremblay (St-Cunégondo, Q); M H Papillon (St-Dominique de Bagot, Q); Mlle M L Cloutier (St-Henri de Mascouche, Q); Mme D Routhier, Mlles A Chenette, B Savarin, M L Bélaire (St-Hyacinthe, Q); M L A Caron (St-Julie Mégantic, Q); M J A Lorge (St-Margaret Station, Q); MM H Baillargé, J E Bergeron, L Bogue, A Boutin, A Huard (St-Roch de Québec, Q); Mlle A St-Hilaire (St-Romald de Lévis, Q); Mme P Cloutier, M B Pelletier (St-Sauveur de Québec, Q); MM A Goudreau, W Lefebvre (St-Zéphirin de Courval, Q); M D Guimond (Sherbrooke, Q); M A Huard (Somerset, Q); Mlle L Brunette, M F X Cournoyer (Sorol, Q); Mlle M R Brassard (Terrebonne, Q); Mlle M L Corbeil (Trois-Rivières, Q); M N Blanchette (Amesbury, Mass); Mlle F Dumais, M G Charet (Auburn, Me); M W Jolicœur (Augusta, Me); M C Guimond (Berlin, N H); Mlle E Aubert (Biddeford, Me); Mlles A Desbiens, M Langeller (Brunswick, Me); Mlle V Polycain (Cohoes, N Y); Mlle A Soucy (East Taunton, Mass); Mlle I Bernier, MM A Lémieux, A Plante (Fall-River, Mass); Mlle D Loblan (Franklin Falls, N H); Mlle R Moreau, M L Maigret (Holyoke, Mass); Mlles E Martin, A Guimond, MM A Lavigne, W Toller (Lawrence, Mass); Mlles F Campagna, A Paquette, M St-Hilaire (Lewiston, Me); Mmes G Dion, W Martin, M F Nigeant (Lowell, Mass); MM H Boisvert, J E Sylvestre (Manchester, N H); M A Dupont (Nashua, N H); MM O Fréchette, W Paré (New-Bedford, Mass); Mme F Noury, Mlles J Dovel, S Puyau, MM F G Lecluc, F A Puyau (Nouvelle-Orléans, La); M F Gagnon (North Adams, Mass); M N De Lanoville (Springfield, Mass); Mme D Bernier (Taffville, Conn); Mme G Lefebvre, Inconnu (Three Rivers, Mass); Mme A Mailhot (Westmarket, N H); Mlle A Chenette (Woonsocket, R I); Mme A Martin (Montréal); Mlle A Perrault (St-Pierre des Bequets, Q); Mme L Rousseau (Augusta, Me); M E F Guerre (Nouvelle-Orléans, La); Mlle I Duquet, M A Sanson (Québec, Q); Mlle E Côté (Fall River, Mass).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de: M A Drolet, 1339 DeMontigny (Montréal); M L J Allaire, 21 ave Genoviève (Cap, Québec); Mlle A Sicard, 529 Notre Dame (Maisonrouve, Q); M A Goudreau (St-Zéphirin de Courval, Q); Mlle M L Corbeil (Trois-Rivières, Q).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centins en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

Un apprenti serrurier, en costume de travail, se présente au guichet de la gare.

— Un billet pour Saint-Genouph, s. v. p.!

— Quelle classe?

— Classe ouvrière, pas d'erreur!

AMUSEMENTS

ELDORADO

Café-Concert Français

Etablissement unique en son genre Montréal

... 222, 224, 226 RUE CADIEUX

SEMAINE COMMENCANT LE 27 NOV. '99

UNE MARIÉE AU BLOC

Opérette en un acte, terminée par

La Tournée sur le Zinc

Postade par toute la troupe

Le Drame de la rue de Lourcine

Comédie en un acte de Labiche

Attractions Variées

CHAQUE JOUR / Matinée... à 2 1/2 heures
Soirée... à 8 heures

Prix d'Entrée, Saison d'Hiver:

Admission, 10c; Loges, 25c; Loge entière, \$1.

Tel. Bell: Est 1021

MUSÉE EDEN

A part un grand nombre de tableaux en cire, il y a au moins

1000 Curiosités à Voir

A L'ODEON...

CINEMATOGRAPHE, GRAPHOPHONE, Etc.
La Passion de Jésus ou 20 tableaux représentés à Oberammergau.

Voyage Autour du Monde

50 Nouvelles Vues de Différentes Cités et Monuments de l'Univers chaque semaine.

ADMISSION: Au Musée 10c. — à l'Odéon 10c. — Autour du Monde 10c. Enfants 5c. Ouvert tous les jours de 9 a.m. à 10 p.m. 206 RUE ST-LAURENT.

Retour de voyage de noces:

— Et ton mari, demanda madame X., à son amie, a-t-il été gentil?

— Presque trop, répond la jeune femme, on finissait par croire que nous n'étions pas mariés!

LE DOREUR

Un ouvrier doreur dorait, courbant l'échine Sur son travail pressé qu'il voulait terminer. Si bien qu'il oublia ce soir-là de dîner.

MORALITE

Qui dort dîne

Le annonces gaies.

ON DEMANDE UNE CHAMBRE

Pour Messieurs d'environ 5 mètres de long et 4 mètres de large



HEMORROIDES....

N'oubliez pas que le seul remède infailible pour la guérison et la cure permanente des Hémorroides, c'est . . .

LE CELEBRE ONGUENT ANTI-ASAPHE

Du Prof. N. CODERRE,

No 191 Rue Beaudry.

PRIX, 50 cents et \$1.00. ESSAYEZ-LE.

Sorel Décembre 1895.

Cher Monsieur,

Après 151 cinq ans de souffrances, j'ai été complètement guéri d'hémorroides saignantes en employant deux (2) boîtes du Célèbre Onguent Anti-Asaphe au Prof. N. Coderre, 191 rue Beaudry, Montréal. Aucun autre remède n'avait pu me soulager.

(Signé) A. MAGNAN, Marchand de Provisions.



LOUIS XI

UN FAIT HISTORIQUE.

En 1469 le roi

LOUIS XI

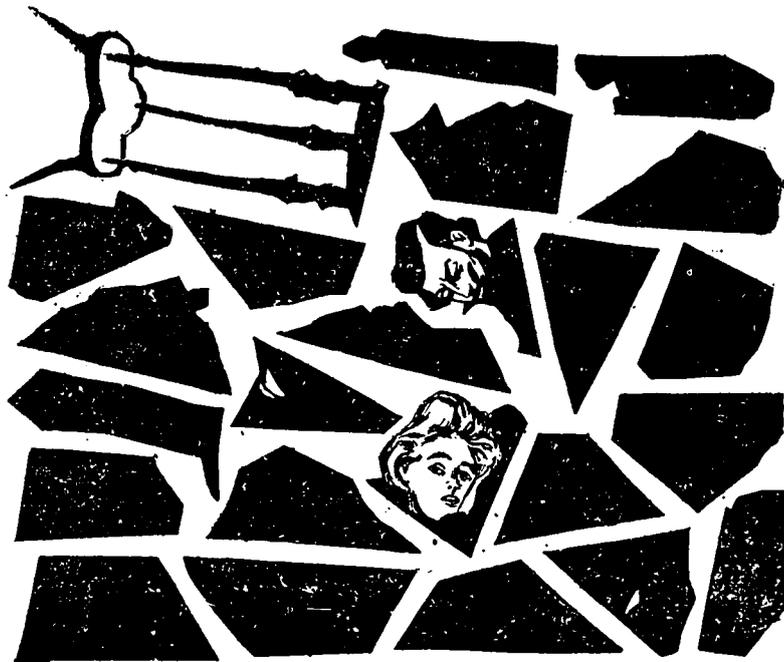
fut atteint d'une maladie de langueur, il devint nerveux et débile, ses yeux perdirent de leur éclat et devinrent mornes, la maigreur et la pâleur marquèrent son visage d'habitude rayonnant de santé, l'énergie et la force commençaient à manquer lorsque un de ses courtisans, le comte de St-Michel, étant propriétaire d'un vignoble, qui depuis est devenu célèbre par tout le monde entier, lui offrit un vin très riche provenant d'un sol ferrugineux, connu maintenant sous le nom de

VIN ST MICHEL

Suivant alors les conseils de ses médecins, Louis XI en fit usage pendant quelques temps et fut complètement guéri.

Le Vin St-Michel qui se vend aujourd'hui dans le commerce provient du même vignoble et contient les mêmes propriétés reconstituantes que celui offert au roi Louis XI et à qui il dut sa guérison.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 210



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition: LA BOUDEUSE.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénom, adresse.

Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx", journal le SAMEDI, Montréal.

Ne participerez au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.

Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi 6 décembre, à dix heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant en: Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 50 centimes en argent.

Un Bienfait pour le Beau Sexe!



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales, les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix: Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.

Dépôt général pour la Puisseance:

L. A. BERNARD,

1822 rue Ste-Catherine, Montreal

Aux Etats-Unis: G.-L. de MARTONY, pharmacien, Manchester, N. H.

FEMMES ANXIEUSES



Si vous êtes menacées ou affligées de suppression ou d'irrégularités vous pouvez obtenir un soulagement immédiat et à peu de frais. Vous trouverez toutes les directions et informations nécessaires dans notre

LIVRE GRATIS

"Le Guide de la Santé" envoyé gratis sur réception de votre nom et adresse. The Dr. Wilson Medical Co., Box 1171, Montreal.

La civilisation ne supprime pas la barbarie, elle la perfectionne.

La...

Société Nationale de Sculpture

Au Capital Actions de \$50,000

La prochaine distribution d'ouvrages d'art se fera à Québec, Mercredi

Le 20 Décembre 1899

1 Lot de.....	\$10,000
1 " ".....	4,000
1 " ".....	2,000
1 " ".....	1,000
2 " ".....	600
5 " ".....	200
20 " ".....	60
66 " ".....	25
100 " ".....	40
200 " ".....	20
300 " ".....	12
500 " ".....	8

LOTS APPROXIMATIFS

100 Lots de.....	\$ 20
100 " ".....	12
100 " ".....	8

LOTS TERMINATIFS

999 Lots de.....	\$ 4
999 " ".....	4

3,500 Lots valant . . . \$49,742

Prix du billet: 25c, 50c et \$1.00

En vente partout

Le Tirage se fait en public

ON DEMANDE DES AGENTS

UNE FEMME SAGE



devrait étudier tout ce qui a rapport aux maladies particulières à son sexe afin de pouvoir les prévenir et les guérir au besoin. On trouvera des informations très importantes dans mon livre que je serai heureuse d'envoyer GRATUITEMENT à toute femme qui m'enverra son nom et son adresse. C'est un

LIVRE REMPLI DE BON SENS

écrit par une femme qui a passé une partie de sa vie à étudier ces questions. Je suis positive que vous en serez satisfaite.

ECRIVEZ-MOI AUJOURD'HUI

Mad. Julia C. RICHARD, Boite 996, Montréal.

Tout reproche est cruel, s'il s'adresse au malheur.

LES DAMES

Qui désirent conserver la beauté de la figure et des formes, ou la recouvrer quand elles l'ont perdue, feraient bien de communiquer avec nous. Nous leur fournirons tous les renseignements nécessaires à la conservation de la santé, de la force et de la beauté. Toute demande doit être accompagnée d'un timbre de 2c.

THE UNIVERSAL SPECIALTY CO., P. O. BOX 1142, MONTREAL.

—On dit que lorsque l'on joue on s'expose à perdre son argent. Eh bien, moi, dit Calino, j'ai vu quatre individus qui ont joué ensemble toute une nuit et qui, à quatre heures du matin, avaient gagné chacun 20 francs.

—???

—C'étaient quatre musiciens.



AVANT L'EMPLOI.

APRES L'EMPLOI.

POILS FOLLETS

Enlevés instantanément par le

Baume Magique de Cléopâtre

Prix \$2. la bouteille

OU PAR L'ELECTROSIS

Aussi, Massage de la Figure, Manicure, Préparation de la Chevelure, Cors, Oignons, Incarnation des Ongles, soignés par

Mme GEO. TUCKER

Chiropodiste pratique et Dermatologiste de la figure

A L'INSTITUT DU BAIN ORIENTAL

437 et 443 rue Craig, Montréal. Vis-à-vis Champ-de-Mars. Tel Bell Main 3129